

Alexis GRITCHENKO

# L'UKRAINE DE MES JOURS BLEUS



*Présence* *Ukrainienne*

L'Harmattan





L'Ukraine de mes jours bleus

## Titres de la collection :

- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Le Prince Igor*, 2001.
- Guillaume LE VASSEUR DE BEAUPLAN, *Description d'Ukraine*, 2002. Texte de 1661 ; introduction et notes de Iaroslav Lebedynsky.
- Mykola RIABTCHOUK, *De la « Petite-Russie » à l'Ukraine*, 2003. Préface d'Alain Besançon, de l'Institut ; trad. I. Dmytrychyn et I. Lebedynsky.
- Roxolana MYKHAÏLYK, *Grammaire pratique de l'ukrainien*, 2003. Trad. I. Lebedynsky.
- Iryna DMYTRYCHYN, *Grégoire Orlyk, un Cosaque ukrainien au service de Louis XV*, 2006.
- Iryna DMYTRYCHYN, *L'Ukraine vue par les écrivains ukrainiens*, 2006. Sélection de textes, éd. bilingue.
- Prosper MÉRIMÉE, *Bogdan Chmielnicki*, 2007 (fac-similé éd. 1865).
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Ukraine, une histoire en questions*, 2008.
- *Maroussia*, 2009. Fac-similé de l'édition originale du classique de P. J. Stahl, avec le texte inédit de l'œuvre en français de Marko Vovtchok ; introduction d'I. Dmytrychyn.
- Victor GRÈS, *L'Iliade Zaporogue* (scénario), 2009 ; trad. et préface de L. Hosejko.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Scythes, Sarmates et Slaves*, 2009.
- Anastassia LYSSYVETS, *Raconte la vie heureuse, souvenirs d'une survivante de la Grande Famine en Ukraine*, trad. I. Dmytrychyn, préface de J.-L. Panné, postface de M. Riabtchouk, 2009.
- Marko VOVTCHOK, Pierre-Jules HETZEL, *Le voyage en glaçon*, présenté par I. Dmytrychyn et N. Petit. (Présence Ukrainienne / Jeunesse), 2009.
- *La moufle, conte populaire ukrainien*, trad. I. Dmytrychyn et F.-J. Besson, ill. I. Mekhtiev, éd. Bilingue Présence Ukrainienne / Les Quatre Vents), 2009.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Skoropadsky et l'édification de l'Etat Ukrainien (1918)*, 2010.
- *Le coq et l'épi de blé, conte populaire ukrainien*, trad. I. Dmytrychyn, ill. I. Mekhtiev, (Présence Ukrainienne / Les Quatre Vents), 2010.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *La « Constitution » ukrainienne de 1710*, 2010.
- Renaud REBARDY, Roman RIJKA, François RIVARD, *Ukraine, 20 ans, Nouvelles*, 2011.
- Roman RIJKA, *La fiancée noire*, roman, 2012.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *La Crimée, des Taures aux Tatars*, 2014.
- Pierre CHEVALIER, *Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne*, 2014. Texte de 1663 ; Introduction et notes de Maxime Deschanet.
- Jean-Benoît Scherer, *Annales de la Petite-Russie*, 2015. Texte de 1788 ; Introduction et notes de Maxime Deschanet.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Les Etats ukrainiens (1917-1921)*, 2015.
- Maxime DESCHANET, *Le Saint Empire et l'Ukraine*, 2016.
- *Nicolas Gogol, Taras Boulba et l'Ukraine*, actes de colloque présentés par Iryna Dmytrychyn et Maxime Deschanet, 2016.



PRÉSENCE UKRAINIENNE

*Collection dirigée par Iaroslav Lebedynsky et Iryna Dmytrychyn*

Alexis Gritchenko

# L'Ukraine de mes jours bleus

L'Harmattan

© L'HARMATTAN, 2016  
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-08306-3  
EAN : 9782343083063

Le bleu, affirme P. Lismonde, est ambivalent parce « qu'il dit aussi bien le songe romantique que les bleus à l'âme, les incertitudes de « l'heure bleue » et même les peurs bleues paniques...<sup>1</sup> ».

*L'Ukraine de mes jours bleus* que nous sommes heureux de présenter<sup>2</sup> est une évocation onirique de l'Ukraine de l'enfance et d'un passé à jamais révolu, car l'auteur, émigré en France, y évoque le pays qu'il n'avait pas revu depuis son départ au lendemain de la révolution et qu'il ne lui sera plus jamais donné à revoir.

Olexiy Hrychtchenko, plus connu comme Alexis Gritchenko, peintre et coloriste d'origine ukrainienne de l'Ecole de Paris, grand voyageur dans le monde méditerranéen, a fini par s'établir en Provence. Artiste d'avant-garde intéressé par l'icône, après avoir fleureté avec le cubisme, Hrychtchenko s'adonne aux paysages et évolue vers l'expressionnisme.

Alors que ses créations sont conservées dans les musées et les collections privées en Europe occidentale et en Amérique du Nord, une part substantielle de son œuvre a été léguée à l'Ukraine où elle a été transportée en 2006.

Ces dernières années, grâce aux efforts de M. Jean Bergeron, grand passionné de Hrychtchenko, deux ouvrages consacrés au peintre ont vu le jour chez L'Harmattan : *Mes rencontres avec les artistes français* en 2010 et *Lettres à Renée-Jean*, réunies par Sylvie Maignan et Jean Bergeron en 2014.

---

<sup>1</sup> *Le Goût du bleu*, Textes choisis et présentés par Pascale Lismonde, Mercure de France, 2013.

<sup>2</sup> Reprise de *L'Ukraine de mes jours bleus*, Editions du Vieux colombier, 1957.



La présente publication est accompagnée des notes de l'auteur (NdA), que nous avons pris le parti d'enrichir de quelques commentaires et notes supplémentaires. La transcription des noms et des toponymes est pour la plupart conservée dans le texte et présentée en version ukrainienne dans les notes.

La publication est accompagnée d'une préface de Lubomir Hosejko que nous remercions de sa contribution et de textes tirés de l'album consacré à Hrychtchenko paru en France en 1948. Placés à la suite des souvenirs d'enfance, ces écrits les complètent et les prolongent, nous laissant découvrir le destin de celui qui se présentait en France comme un « vagabond ukrainien ».

Enfin, nous tenons à remercier Robert Bonin et Agathe Bonin pour la saisie informatique des textes, ainsi que Maxime Deschanet pour son aide.

## COULEUR D'UKRAINE, COULEUR DE COCAGNE

Peu de voyageurs étrangers ont abordé l'Ukraine sans éprouver une réelle émotion et en livrer une description vraie, riche de virtualités et de connaissance passionnée. Nourri principalement de littérature russe, le lecteur français ne connaissait que quelques récits, glanés ici et là dans la Collection historique et artistique du Musée élégant, chez Gogol ou chez Stahl-Hetzl. En 1955 paraissait aux Éditions du Sablier *Mariya* d'Oulas Samtchouk, racontant le destin d'une villageoise depuis l'émancipation des serfs jusqu'à la grande famine en Ukraine. En 1957, sortait chez Gallimard le récit de Yourii Yanovskyi (Iouri Ianovski) *Les Cavaliers*, sujet sur la guerre civile dans la steppe, préfacé par Louis Aragon. La même année, les Éditions La Colombe publiaient le récit autobiographique d'Alexis Gritchenko *L'Ukraine de mes jours bleus*, un titre évocateur et mystérieux à la fois. « C'est une Ukraine inconnue, l'Ukraine d'antan, vivante, intime, vue par un jeune peintre », pouvait-on lire sur la jaquette du livre, mais davantage encore par un écrivain en herbe, éperdument attaché à son pays natal, réalisant un acte solitaire absolu. « Vous avez fait une belle et forte peinture de votre pays natal », dira son ami Georges Duhamel en saluant la sortie du livre.

Aussi étrange que cela puisse paraître, Gritchenko ne parle de son pays d'origine que par l'écriture, jamais par la palette. On ne lui connaît aucun tableau, aucune illustration représentant un quelconque paysage. Il choisit la couleur non pas de l'encre avec laquelle il couchera ses souvenirs sur papier, mais celle de sa mémoire dont il ne craint pas les infidélités. Le bleu. Mais en prenant la plume, le peintre cesse-t-il d'être lui-même ou voit-il une possibilité de renouveler ses forces créatrices, de tremper son talent à une source neuve ? Gritchenko n'a pas de maître pour se lancer dans l'aventure périlleuse de l'écriture. Il écrit en français, langue qu'il possède

depuis ses études au séminaire en Ukraine. Cependant, il ne se sert pas des mots comme un peintre de ses couleurs, mais d'un médium sous forme de résilience qui lui accorde un calme intérieur propice pour voir et pour sentir sa patrie qu'il a quittée depuis plusieurs décennies. Couleur fétiche pendant sa période bleue, le bleu traduit l'écho de la vie, l'infini, les voyages, les découvertes, au sens propre et au figuré, et, par allusion, ses années d'étudiant, où l'uniforme bleu ouvrait toutes les portes de l'hospitalité.

Alexis Gritchenko commença à rédiger ses souvenirs à Cagnes-sur-Mer pendant l'hiver 1941-42, période sombre dans sa vie d'exilé, où la France et l'Ukraine étaient occupées par l'envahisseur nazi. Savait-il qu'au même moment, quelque part sur le front à l'autre bout de l'Europe, le cinéaste ukrainien Alexandre Dovjenko, colonel d'intendance dans l'Armée Rouge, commençait, lui aussi, à réunir ses souvenirs d'enfance en un récit littéraire, qui deviendra plus tard un scénario puis un film posthume réalisé en 1964 par Youlia Solnsteva, *Ma Desna enchantée*? Gritchenko ne connaissait pas personnellement Dovjenko, moins encore ses films et ses écrits qui, à l'époque, n'étaient pas diffusés ou publiés en France. Cette coïncidence temporelle ne devait rien au hasard. Elle se chargera de sens analogue, lorsque le récit de l'un et de l'autre paraîtra simultanément - à leur insu - en 1957.

Si Dovjenko avoue que le récit de sa vie est écrit pour le cinéma, parce que les souvenirs de son enfance l'assaillent et que la séparation avec la terre de ses ancêtres est trop longue, Gritchenko, en revanche, frustré de ne pas vivre sa plénitude artistique, livre ses confidences en guise de pause méditative. Il n'est ni chroniqueur nostalgique, ni docte historien. Certes, son récit échappe à tout chromo à couleur locale, sans pour autant recourir aux tropismes, aux reprises de thèmes ethnographiques ou du terroir. Cependant, tous deux ressentent l'irrésistible besoin, à un moment crucial de leur existence, de remonter aux sources premières de leur vie, parce qu'ils n'envisagent plus de futur immédiat. La guerre

gronde partout en Europe. Pour Dovjenko, presque tout a disparu comme un rêve dans le brouillard blafard du temps, et il n'y a que la Desna, sa rivière natale, qui est restée intacte dans son âme lasse. Pour Gritchenko, réfugié en zone libre, le besoin vital de montrer son lointain pays le lie au primesaut d'un cœur juvénile, à la fidélité à soi-même et à sa patrie qu'il ne reverra jamais plus, séquestrée bientôt derrière un rideau de fer. Autant chez Dovjenko que chez Gritchenko, le grand-père reste ce personnage incontournable et haut en couleur, qui leur insuffle le sens de la dérision, la noblesse de l'être humain et, surtout, l'amour de la terre.

Pour l'un et l'autre, en mêlant les lieux et les sensations, l'Ukraine reste un pays de cocagne, chargé de couleurs intangibles. Chez Dovjenko, un ciel azur sans tache. Chez Gritchenko, les flots sans fin du Dniepr. Le bleu prend parfois une signification plus poétique et à la fois plus concrète. Pareillement à Dovjenko, qui employait l'adjectif *blakytnyi* (bleu) en parlant des personnages illustres, pittoresques ou historiques, Gritchenko, de son côté, profite de l'occasion que lui donne la description de sa contrée pour survoler l'Histoire de l'Ukraine, dont un certain nombre d'événements se sont passés dans sa région natale.

Né en 1883 en Petite-Russie, pays à peine affranchi du servage qui ne porte pas encore le nom générique d'Ukraine, Gritchenko passe son enfance dans la région de Tchernihiv, région qui conserve encore les traditions de la vie cosaque, libre et indépendante. Au pays du prince Igor et de Mazepa il voue la plus tendre de ses évocations avec un sens prodigieux du relief des personnages. Il sanctuarise sa région, où vécurent et élurent domicile les grands hetmans, et précise que c'est un Polonais du nom de Sosnowski qui lui prêta un jour la fameuse *Histoire de l'Ukraine* de Mykhaïlo Hrouchevskyi, où ce dernier exposait sa conception sur l'origine de la nation ukrainienne, en séparant passé ukrainien et passé russe. En parlant des Russes, on ne lui prête pas d'inimitié particulière, sauf là où il épingle les pèlerins, qui s'abattent du Nord affamé sur la riche

Ukraine comme des sauterelles. Gritchenko s'autorise à appeler Russes et Ukrainiens deux peuples frères, malgré les luttes douloureuses qui émaillèrent leur Histoire et le gouffre existant entre la mentalité du paysan ukrainien et celle du moscovite. Il ne s'attarde pas sur les premiers signes non moins lumineux de l'accession de l'Ukraine à son indépendance en 1918, et n'explique pas véritablement pourquoi il ne s'impliqua pas dans la renaissance culturelle de sa nation, comme l'avait fait son collègue, le graphiste Heorhii Narbout. Gritchenko choisit de quitter son pays et de migrer vers le sud, puis en Occident. Plus tard, dans les années trente, quelques-unes de ses œuvres seront exposées en Ukraine occidentale sous tutelle polonaise, sans qu'il s'y rende personnellement.

Vivant sur la Côte d'Azur, où s'était réfugiée une colonie importante d'exilés ukrainiens, Gritchenko fréquentait le cinéaste Eugène Deslaw, qui, comme lui, avait fui l'Ukraine bolchevique. En 1935, Deslaw réalisa avec Jacques Daroy *La Guerre des gosses*, tiré du célèbre roman de Louis Pergaud *La Guerre des boutons*, qui avait connu la gloire jusqu'aux Etats-Unis (*The Generals without buttons*) bien avant qu'Yves Robert en eût livré une nouvelle version, en 1962, sous le titre matriciel. Ce film avait sans doute impressionné Gritchenko qui, à son avantage, consacra dans son récit quelques passages à des batailles rangées entre les gosses de sa ville natale, Krolevets, où sévissaient deux bandes : celle de la Jetée qui se cachait d'un côté de la rivière, celle des Potiers sur l'autre bord, derrière les touffes de saules. Plus ou moins à la même époque, l'écrivain Romain Gary, autre émigré de l'Empire russe, évoquait lui aussi son enfance dans *La Promesse de l'aube*, au milieu de galopins complices, rubiconds et farceurs.

L'édition ukrainienne de *L'Ukraine de mes jours bleus* paraîtra à Munich, un an après l'édition française. Elle est aussitôt saluée par l'ensemble de la presse de la diaspora ukrainienne, qui compare le texte du peintre à celui du cinéaste, coloré et de haute tenue. Le verbe généreux, la cohérence du ressenti chez l'un comme chez l'autre sont

frappants. Gritchenko aurait pu écrire le récit de Dovjenko et ce dernier le sien, en entrecroisant leur univers onirique et revêtant de lumière les trésors accumulés dans les arcanes du souvenir. Leur style est celui de Gogol ou de Netchouï-Levytskyi. Lycéen, Gritchenko avait eu la chance de côtoyer l'intelligentsia ukrainienne et ses grands écrivains. Il a connu personnellement Mykhaïlo Kotsioubynskyi, créateur de la nouvelle dans la littérature ukrainienne moderne et admirateur avisé de la littérature française. Ses visites à l'écrivain allaient parfaire sa culture générale. Kotsioubynskyi lui fera découvrir la France, Guy de Maupassant. Il est aisé de deviner que Gritchenko rendra plus tard hommage à son mentor. Se référant à la célèbre nouvelle *Les Ombres des ancêtres oubliés*, dont la version cinématographique paraîtra en France sous le titre *Les Chevaux de feu*, il composera les premiers mots en guise d'épigraphe pour son récit : « Aux ombres très chères de mes frères, aux bêtes et aux plantes de mon enfance, je dédie ce livre. »

Loin de prétendre à un genre littéraire précis, le récit d'Alexis Gritchenko se termine sur son voyage en Crimée, qui sera déterminant pour sa formation intellectuelle et artistique. Cette Crimée, qui n'est pas encore ukrainienne, où l'eau comme une encre bleue-noire est lourde et profonde, où la steppe taurique revêt la couleur de l'azur et vagabonde toujours le mythe d'Iphigénie.

*Lubomir Hosejko*



## COMMENT ET POURQUOI

Comment mes souvenirs ont-ils vu le jour ? Leur éclosion s'est faite tout simplement, sans effort.

Il y a déjà trente ans que j'habite la France. Chaque fête, chaque événement dans la famille française où le destin m'a fait entrer, a servi de prétexte à la résurrection de mes jeunes années.

Des histoires personnelles, intimes, drôles ou dramatiques, ont ainsi pris forme l'une après l'autre, des récits de plus en plus amples et de plus en plus complets se sont agencés de telle façon que finalement me vint l'idée de les écrire.

Le moment propice ne tarda pas. Pendant un des hivers les plus terribles de la guerre, il y a quinze ans, les rigueurs de l'occupation me confinèrent à Cagnes. Je ne cessai de peindre, mais il n'était plus question de voyager ni d'exposer à Paris. Au cours des longues soirées de la mauvaise saison je pensais toujours davantage à mon Ukraine natale et je me mis à rédiger définitivement ces souvenirs.

Avec le temps chaque fragment de mes jeunes années a revêtu une valeur singulière. Tous ces récits sont sortis de moi, francs, spontanés, véridiques.

Je les ai écrits sans l'aide de documents. Un seul petit recueil de chansons ukrainiennes a suffi pour me rendre l'atmosphère de mon lointain pays, séquestré derrière le rideau de fer.

Par bonheur, ma mémoire a conservé tous les détails importants de la vie et des coutumes passées, tous les noms et les dates des événements historiques ou vécus.

Les livres que j'ai lus autrefois, les écoles et les trois universités par lesquelles j'ai passé, les conférences que j'ai données, les recherches que j'ai faites ont assurément formé mon esprit. Mais j'ai toujours été peintre avant tout. Ce n'est pas sans



raison que I.S. Ostroukhov, Conservateur de la galerie Tretiakov à Moscou, disait de moi : « Si l'on enlève à Gritchenko tous les livres, si on le prive de toutes les bibliothèques, si on l'installe dans une île déserte, peut-être alors deviendra-t-il quelqu'un ».

Ce conservateur perspicace ne s'était pas trompé. Deux ans à Constantinople, deux ans en Grèce et en Crète, six mois au Portugal, deux ans en Espagne, toujours avec un sentiment d'homme libre et non pas d'exilé, je me suis créé l'heureuse solitude favorable au travail. Partout l'évasion et le dépaysement, voilà l'île déserte qu'avait souhaitée Ostroukhov.

Cinq ans après mon arrivée à Paris où Delacroix m'avait attiré comme un aimant dans son champ pictural, René Jean confirmait la pensée du conservateur russe en écrivant : « Grâce à Constantinople, nous avons Gritchenko ».

## L'UKRAINE DE MES JOURS BLEUS

L'azur est le symbole de l'Ukraine. L'immensité du ciel bleu au-dessus des steppes, l'immensité du ciel bleu au-dessus de la neige, toujours du bleu ! C'est par le bleu que je vois et que je sens ma patrie.

Le bleu et le jaune sont les couleurs du drapeau ukrainien. Un trident d'or sur champ d'azur formait le blason de saint Vladimir, notre premier grand prince.

Mes jeunes années se sont écoulées au cœur même de la vieille Ukraine : Novgorod-Siversk, Konotop, Hlukhiv, Batouryn, Nijyn, Itchnia, Krouty. Toutes ces villes, voisines de mon Krolevets natal, ont été liées aux événements les plus importants de l'histoire d'Ukraine.

C'est de Novgorod-Siversk que notre jeune prince Igor partit avec ses soldats en 1185, se battre contre les tribus nomades pour libérer sa colonie de Tmutorokan, au bord de la mer Noire, à plus de mille kilomètres de chez nous.

Hlukhiv, Batouryn, capitales des hetmans, Konotop, Krouty, lieux tragiques de la lutte douloureuse où s'affrontèrent deux peuples frères<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Batouryn – actuellement ville de la région de Tchernihiv. Chef-lieu de l'Hetmanat 1669-1709, mis à sac après la révolte de l'hetman Mazepa et la défaite des troupes suédoises et cosaques ukrainiennes à la bataille de Poltava en 1709, face au tsar Pierre Ier.

Hlukhiv – actuellement ville de la région de Soumy, dans l'est de l'Ukraine. Chef-lieu de l'Hetmanat après la destruction de Batouryn jusqu'à son abolition (1708-1764), centre du gouvernement-général de Petite-Russie (Malorossia) de 1765 à 1773. La ville a connu un certain essor grâce à la dynastie sucrière de Terechtchenko.

Konotop – actuellement ville de la région de Soumy. La bataille de Konotop, qui a opposé les forces cosaques aux Moscovites, a eu lieu en juin 1659 et s'est soldée par la victoire des cosaques.

À une époque où la peinture prend comme thème le morbide, le macabre, l'hallucinant, où la littérature n'explore que ce qui est triste, obscène, angoissant, j'ai cherché toute ma vie, – et Dieu sait que j'ai passé par d'affreux moments, – à n'emplir mon cœur et mon âme que de lumière et de couleur.

Je ne peux peindre que dans la joie, dans la santé, c'est-à-dire dans l'harmonieux équilibre de l'esprit et du corps.

Cette source de joie intarissable que je porte en moi, c'est à ma famille, à mon enfance que je la dois, à l'Ukraine de mes jours bleus.

---

Krouty – village de la région de Tchernihiv où s'est déroulée, le 16 (29) janvier 1918, la bataille livrée par un détachement d'étudiants et des cosaques libres contre l'armée bolchévique. Elle a été marquée par le sacrifice des étudiants qui ont été enterrés à Kyiv, à la Tombe d'Askold, et garde toujours une valeur de symbole.

Aux ombres très chères de mes frères, amis, aux bêtes et aux  
plantes de mon enfance, je dédie ce livre.

A.G.



## CHAPITRE I

### *DIDOUCHKA*

– Gare à toi, ma vieille ! Où te caches-tu, par tous les diables !  
– Je vais te le donner ton enfer ! Je vais te les montrer tes diables !

La voix de grand-père en furie remplit toute la maison.

– Ha ! Ha ! Ha ! Ricane-t-il.

Il claque la porte d'entrée, traverse comme un ouragan le vestibule sombre, avance à pas lourds, la pipe au poing, de pièce en pièce. Le voilà au milieu de la chambre. Il s'arrête, il croise les bras sur sa massive poitrine.

– Où t'es-tu encore fourrée ? L'enfer, pour une pipe ?

Sa colère le saisit à nouveau. Les vapeurs d'alcool bouillonnent dans son sang. Sa marche reprend. Son pas s'accélère. Les yeux hors de la tête, il cherche, sans rien voir, à droite, à gauche, et, comme pendant la tempête une lame de fond s'élançe vers le ciel, grand-père brandit ses bras vers le plafond.

Des tourbillons de fumée obscurcissent la lumière. Didouchka tourne brutalement sur lui-même, enfonce ses talons dans ses gros souliers de tchoumak<sup>4</sup> et recommence sa course menaçante.

– ...l'enfer ! ...les diables !

Blotti dans un recoin obscur, sur le haut du four de cuisine, claquant des dents, je guette la scène par une lucarne. Tout en bas, je vois, par terre, la main de Babounia.<sup>5</sup>

Dès qu'elle eut entendu la voix terrifiante de Didouchka, ma grand-mère épouvantée bondit en chemise de nuit et se jeta

---

<sup>4</sup> Les tchoumaks sont des marchands ukrainiens qui, traversant la steppe dans des chariots à bœufs, assuraient les échanges avec le Sud et, notamment, le commerce du sel avec la Crimée, au XVe-XIXe siècles.

<sup>5</sup> Babounia : diminutif de grand-mère. Didouchka : diminutif de grand-père (en fait, didous).

sous le lit. Les grosses semelles de grand-père battent le sol à deux doigts de la tête de Babounia. Dans le silence angoissant de minuit la lampe à pétrole grésille.

– Cette fois, c’est la mort pour Babounia !

La porte grince, Didouchka sort sur le seuil et crache dans la nuit.

Vite, je dégringole de ma cachette et je me précipite hors de la maison par une autre issue. Je cours avertir mon oncle et mes cousins :

– Au secours, au secours, grand-père est ivre, Babounia est sous le lit !

Tout le monde se réveille. Mitia, Vassili, Yakov accourent avec des cordes, ils encerclent Didouchka. Lui, campé comme Tarass-Boulba, retrousse ses manches, jette à terre son énorme casquette et hurle : « Sortez tous de ma cour, bandits ! »

Je pleure de peur. Devant moi, dans une mêlée effrayante, les trois gaillards ligotent grand-père. Cependant Babounia sortie de sa cachette frappe, triomphante, ses poings l’un contre l’autre, sous le nez de Didouchka réduit à l’impuissance.

Une heure après, grand-père ronflait comme un ogre.

Le lendemain matin, calme complet. Personne ne parle de la terrible colère demeurée historique dans la famille. Didouchka est silencieux et doux ; seuls les bleus sur ses mains et sur ses bras témoignent de la bataille.

La journée est paisible. Le soir, après dîner, Didouchka extrait la fameuse pipe de sa poche profonde, il dévisse le long tuyau, le nettoie avec un fil de fer, souffle dedans, ouvre tranquillement sa blague à tabac en peau de chèvre rouge, et satisfait, bourre le fourneau de sa pipe de tabac odorant.

Babounia lance en passant un coup d’œil aigu vers grand-père, hoche tristement la tête et, mordillant sa lèvre toujours un peu de travers, jette avec reproche :

– Encore cette pipe du diable. Tu vas voir dans l’autre monde !

– Parle, parle, le chien aboie, le vent emporte.

Voilà déjà un mois que je vis chez Didouchka.

De notre ville de Krolevets à Itchnia où habitent mes grands-parents il y a cent vingt kilomètres. Nous y sommes arrivés avec Babounia par chemin de fer. Évènement considérable !

Au printemps, quand on inaugura la petite ligne qui va de Krolevets à Konotop<sup>6</sup>, toute la petite ville sortit en procession. Les popes portaient des bannières et maman m'avait revêtu d'un blouson neuf. La foule se pressait contre la barrière du passage à niveau.

Tout à coup, au milieu du blanc des sarrasins fleuris et de la houle des seigles blonds, surgit dans des sifflements de vapeur une énorme machine haletante à gros yeux de bête : pschitt, pschitt... ha-ah, ha-ah, ha-ah ! À la fenêtre des wagons qui ressemblaient à de petites maisons montées sur roues, les voyageurs saluaient joyeusement, agitant leurs mouchoirs et poussant des hurras !

C'était en 1890, je venais d'avoir sept ans.

Nous sommes arrivés à Konotop le soir et nous avons attendu la correspondance pendant vingt-quatre heures. Comme les autres, nous nous sommes couchés par terre pour dormir pêle-mêle. De la salle d'attente de première classe ornée de palmiers, s'échappait une bonne odeur de pyrojki<sup>7</sup>. De temps en temps, un grand portier, vêtu d'un manteau bleu foncé qui tombait jusqu'au sol et chamarré comme un suisse de cathédrale, secouait violemment une cloche en scandant d'une voix de basse : « Première cloche, Nijyn-Kiev... Deuxième cloche, Riga-Smolensk ».

Impossible de dormir parmi ce vacarme. À chaque moment, arrivaient et partaient de nouveaux trains. Des voyageurs traînant des caisses ou chargés de sacs lourds traversaient en courant les salles.

Enfin notre train arriva.

Pour moi tout est nouveau, extraordinaire.

---

<sup>6</sup> Konotop signifie terre noire où s'enlisent les chevaux. La terre noire d'Ukraine. (NdA)

<sup>7</sup> Pâtés fourrés à la viande ou aux légumes, ou bien sucrés, fourrés aux fruits, au pavot ou au fromage.



Dès le lendemain matin de notre arrivée, j'ai fait connaissance avec Itchnia. C'est une très ancienne petite ville avec une grande place en pente d'où partent des rues larges bordées de maisons blanches à toit de chaume, propres et coquettes, la khata ukrainienne. Dans les jardins qui les séparent, des peupliers pyramidaux s'élancent et la rue principale descend vers la rivière qu'enjambe un pont de bois.

### *TCHOUMAK*

Didouchka me faisait dormir avec lui, dans son lit. Que de fois jusqu'au milieu de la nuit, il m'a raconté ses voyages.

– Vois-tu, Bila Chelma<sup>8</sup>, de mon temps il n'y avait pas de chemin de fer. Nous partions en caravane – nos fameux valka – de vingt ou trente charrettes, sur les immenses routes qui vont d'Ukraine en Crimée. Neuf cents verstes<sup>9</sup> pour aller, neuf cents verstes pour revenir ! Des mois de voyage ! Le danger, la fatigue, le mauvais temps, les aventures !

Ah, si tu m'avais vu autrefois lorsque j'étais jeune tchoumak ! C'était quelque chose qu'être tchoumak ! Le métier exigeait force et courage de cosaque.

Avant le départ, nous inspections avec grand soin nos charrettes. Il les fallait robustes, en bon état ; le voyage durait si longtemps ! Entre l'avant et l'arrière chargés de marchandises, j'étais installé sur une banquette et, tout à fait derrière, dans un gros coffre, nous serions nos choses précieuses, le ravitaillement, les casseroles, les outils, les fusils...

Pour le départ on fixait un rendez-vous. Chacun devait s'y trouver au jour prévu. Après avoir fait une prière, le convoi s'ébranlait pour le long voyage.

– Et qu'est-ce que vous emportiez, Didouchka ?

---

<sup>8</sup> Bila Chelma, petit polisson blanc. (NdA)

<sup>9</sup> Unité de mesure dans l'empire russe, équivalent à environ 1 066 mètres.

- Un peu de tout : du lard, des céréales, du chanvre, des soies de porc. Dans les villes et les foires importantes, nous ramassions les produits d'Ukraine.

Nous roulions la journée entière ; moi toujours avec mon petit cheval roux, Bourinki. La nuit venue, nous campions au bord d'une rivière ou en plein champ. On allumait un grand feu et dans d'énormes chaudrons de cuivre à trois pieds on faisait cuire la kacha. Parfois nous avions la chance de pêcher un gros poisson que l'on grillait sur la braise, ou bien nous rôtissions au bout d'une branche de bois vert un bon carré de lard dont les gouttes brûlantes arrosaient nos larges tranches de pain noir. Quel régal ! Sous la cendre chaude éclataient les pommes de terre. Pendant ce temps un blagueur nous faisait rire jusqu'aux larmes en nous racontant ses aventures de jeunesse. D'autres fois nous entonnions un de nos chants :

À Kiev, au marché,  
Un tchoumak buvait.  
Il a bu ses charrettes,  
Il a bu ses bœufs,  
Ses jougs et ses clavettes,  
Et tous ses biens.

Il a bu son joupane,  
Il a bu même sa pipe,  
Et tous ses biens.

Le tchoumak, au réveil,  
Tâte sa bourse plate,  
Tourne ses poches vides  
Plus un sou pour boire,  
Oui plus un sou.  
Rentrer à la maison ?  
On va me battre, me faire faucher,  
Pauvre cosaque bon à rien.

Je partirai pour la Moldavie  
Souffrir sept ans, souffrir sept ans,

Je rachèterai charrettes et bœufs,  
Et serai tchoumak à nouveau.

Tandis que nous chantions, ceux qui avaient trop tété leur baril de vodka ou trop bu de vin rouge à la cannelle ronflaient déjà.

– Et où dormiez-vous, Didouchka ?

– Naturellement pas sur un lit comme ici. Où l'on pouvait. Sur nos charrettes, sous le ciel. Chacun dormait son fusil à portée de la main, à cause des voleurs. C'était un coq qui montait la garde. Chaque valka avait le sien, toujours fort et superbe comme un sultan. Ce coq était plus vigilant qu'un chien.

Vers minuit, les ténèbres de la steppe engloutissaient le campement. Quelquefois une étoile tombait. Nous faisons le signe de croix. C'est une âme qui s'éteint. Roulés dans une couverture, nous suivions sur nos têtes, très haut, dans la clarté lointaine, le chlakh des tchoumaks<sup>10</sup>, le beau chemin poudré d'argent qui traverse le ciel.

Ni grand-père, ni moi n'avons sommeil. Je bouge à tout instant.

– Tu as un fer rouge dans le derrière, ce soir !

– Dites-moi, Didouchka, quand vous étiez dans les steppes, les brigands ne vous ont jamais attaqués ?

– Que si ! Il y avait toutes sortes d'aventures dans le voyage ! Une nuit, sept brigands, pistolets au poing, arrêtaient notre valka : «La bourse ou la vie ! Sortez les marchandises ! » Mais notre chef qui s'appelait Krouty-Holova (Tête à l'envers), n'avait pas peur. Nous ripostâmes comme des cosaques, et les bandits prirent la fuite. L'un d'eux fut même tué.

– Alors, grand-père, vous vous êtes battus pour de bon ?

– Il le fallait bien, mon petit. Parfois l'un de nous remplaçait le pope.

– Comment faisiez-vous, Didouchka ?

---

<sup>10</sup> Шлях (Чумацький шкях), littéralement, la Voie des tchoumaks. C'est ainsi qu'on désigne en ukrainien la Voie lactée.

- Lorsqu'un tchoumak tombait gravement malade pendant le voyage et qu'il sentait sa dernière heure venue, il ne voulait pas mourir avec ses péchés sans en avoir demandé pardon à Dieu. Alors, il appelait un de ses compagnons et se confessait à lui. Quelques jours plus tard, dès que la caravane arrivait dans un village, le camarade courait chez le pope et lui confiait les péchés du défunt pour en recevoir l'absolution.

De grand matin, alors que la brume recouvrait encore la petite rivière et que les feuilles des peupliers n'avaient pas encore frémi, la valka se remettait en route.

Parfois nous passions un mois entier en Crimée ; on allait à l'église grecque... Les gens ne priaient pas en slave comme chez nous, mais chantaient : « Kyrie eleison ».

Dans ces pays du Sud vivaient des Tartares ; ils portaient un bonnet plat. Un jour que j'étais allé chercher des figues je trouvai le marchand à genoux sur un petit tapis, des chaussettes de laine blanche aux pieds, il se balançait en mesure en récitant sa prière : « Allah ! Il Allah, rassoul Allah. »

Et quel ciel, là-bas ! Pendant la nuit le ciel est brillant comme la chape d'or de notre Père André.

À Tahanroz<sup>11</sup>, nous achetions du sel, - il y en avait des montagnes, - nous achetions aussi du poisson fumé et du caviar. Le métier de pêcheur est un bon métier en Crimée. Les barques revenaient à l'aube, pleines jusqu'au bord : poissons de toutes couleurs : roses, argentés, verts comme de l'herbe, bleus, tachetés de rouge, dorés. Un soir, on a retiré de la mer, en ma présence, un énorme bélouga au ventre blanc.

- Plus grand que le some<sup>12</sup> qui mange les enfants désobéissants quand ils se baignent dans notre Seyme, grand-papa ?

- Beaucoup plus grand. Au moins trois mètres de long, comme cette chambre ! Est-ce que tu sais que le grain de caviar de bélouga est le plus gros de tous ? Mais le caviar le plus

---

<sup>11</sup> En fait, Taganrog, en Russie.

<sup>12</sup> Un silure.

recherché est celui d'esturgeon que nous revendions en rentrant à Itchnia 2 kopecks la livre.<sup>13</sup>

Dans les ténèbres, mes yeux sont grand ouverts. Ma brûlante imagination voit notre ciel d'Ukraine si étoilé, les villes inconnues, les fantastiques boules d'herbes sèches qui roulent dans les steppes, – les kovyl<sup>14</sup>, comme on les appelle, – les rivières, les mers où nagent des poissons d'or.

Tout d'un coup, du grand nez de Didouchka s'échappent des sons réguliers.

– Ne dormez pas, Didouchka !

Je le secoue, je tire doucement sa barbe.

– Racontez-moi encore quelque chose.

Mais rien à faire, il ronfle, il ronfle profondément.

Didouchka était un bon vivant, plein d'humour ; il aimait la vodka, sa pipe et les blagues. Il avait dû en faire de bonnes dans sa vie !

– Il n'y a pas bien longtemps que l'on emploie le samovar en Ukraine, commença-t-il un soir. Nous venions tout juste d'en acheter un, lorsque deux moujiks qui me vendaient du blé vinrent me voir. Je les invitai à prendre le thé.

Nous rentrons dans la maison. Sur la table ronronne le samovar brillant comme de l'or ; la vapeur fait danser le couvercle. Pendant que les deux moujiks un peu effrayés ouvrent de grands yeux devant cette nouveauté, je leur prépare en cachette une surprise. Dans un des verres je mets une cuillère de sucre, dans un autre une cuillère de sel, puis je remplis les deux verres de thé parfumé, bouillant, presque noir.

L'un boit content, fait claquer sa langue. L'autre gêné avale avec peine. Nous causons, nous rions, j'offre de nouveau du thé à mes hôtes. Le premier accepte volontiers, le second refuse poliment, s'agitant sur sa chaise.

La visite prend fin. Nous nous disons adieu, ils partent. À peine sortis dans le couloir, je les entends s'exclamer : « Quelle

---

<sup>13</sup> 12 centimes le kilo en 1860 et 30 000 fr à Paris en 1956. (NdA)

<sup>14</sup> Plante symbolique de la steppe – la stipa.

horreur ce thé, c'est à vomir ! » se plaint l'un. « Comment ? répond l'autre, j'en aurais bu un troisième avec plaisir. »

« Le ventre plein ne comprend pas le ventre vide ».

Didouchka parlait une langue imagée. À chaque propos sa sagesse adaptait un proverbe :

« Sept fois mesure, une fois coupe ».

« Au pays sans poisson, l'écrevisse est poisson ».

« Où tu poses, tu trouveras ».

« La pomme ne tombe pas loin du pommier ».

« Sept kilomètres à pied pour une rondelle de boudin ».

« Espère en Dieu, mais agit bien ».

« Poisson bon marché, soupe à jeter ».

« Mieux vaut perdre avec un débrouillard que gagner avec un imbécile ».

« Ne fais pas de procès au roi ».

« Mieux vaut chemise usée que chemise volée ».

« Chaque malheur porte sagesse en soi ».

« Du sac du voisin, on ne fait pas d'économie de pain ».

« Soigne ta bête une fois, elle te soignera dix fois ».

« Le débrouillard pêche même avec un ciseau ».

### *MES EXPLOITS*

Il y avait beaucoup de chiens à Itchnia. Leurs bandes couraient sur la place, le long de notre maison et devant le magasin de céréales de Didouchka. Je n'avais pas peur d'eux. Accroupi par terre, je jouais avec l'un, tirais la queue de l'autre, leur caressais les oreilles. Un jour, un chien noir, hirsute, aux dents de loup, me mordit la main. Je courus à la maison, tout en sang. Vite Babounia apporta un grand seau d'eau. J'y plongeai la main ; l'eau en devint noire.

Grand-père qui passait demanda :

– Qu'est-ce qu'il a encore fait, ce polisson ?

– Il a sali ses mains dans la boue.

Cependant, moi, pour ne pas pleurer, je serrais les dents.

Le dimanche tous les magasins d'Itchnia étaient fermés. Grand-père fermait aussi le sien et allait à l'église avec

Babounia. C'était une femme grande, un peu austère. Elle marchait dignement, la tête légèrement inclinée sur la droite.

Didouchka, trapu comme tous les Ukrainiens, était à ce moment-là un homme encore solide ; il devait avoir une soixantaine d'années. Une belle tête avec des cheveux gris, serrés, coupés au bol, tombant comme un toit de chaume sur son front. La barbe carrée, très fournie. Cachés sous d'épais sourcils ses petits yeux bleus brillaient comme deux diamants. Il avait sur la tempe droite une loupe, de la grosseur d'un œuf de pigeon ; elle m'obsédait. Jamais malade, il ignorait les remèdes.

Chaque dimanche, Babounia lui donnait une chemise de toile blanche, tissée à la main, sur laquelle il portait un gilet à demi caché par une sorte de long manteau ou joupane, de magnifiques draps anglais bleu marine, serré à la taille, tombant en gros plis jusqu'aux genoux. Un large pantalon flottant, à la turque, de même couleur et de solides chaussures de cuir noir, basses, qu'il enfilait d'un seul coup.

De l'autre côté de la rue, je revois, dans un enclos, parmi des tilleuls séculaires, le clocher de la belle église blanche, de style baroque ukrainien, à toit vert cru, en forme de bulbe. Les pies jacassaient dans une mystérieuse atmosphère d'ombre parfumée...

On m'a laissé seul à la maison, avec une bande de petits camarades. Nous jouons à cache-cache dans le hangar à grains. Une poussière dorée flotte dans les larges rais de soleil. La farine sent bon. Nous glissons de haut en bas. D'un sac crevé le seigle jaillit en cascades. Les munitions ne manquent pas. Nous nous battons à coups de pois secs, durs comme de l'acier.

À l'église, la cloche sonne lentement pour l'évangile. J'entraîne mes petits camarades devant la maison qu'entoure comme dans chaque demeure d'Ukraine un petit jardin fleuri. Babounia est très fière du sien. Parmi les hauts plants touffus des dahlias, des centaines de petites têtes fermes et luisantes, serrées dans une pellicule de soie vert pâle, pointent entre de minuscules feuilles pourpres. On croirait des fruits.

Nous avons cueilli tous les boutons, sans en laisser un seul.

Dès que Babounia en longue robe noire et capote de soie mordorée s'approche de notre portail, je m'avance, et tout fier, lui présente mon panier.

Grand-mère reste pétrifiée.

### *ONCLE DIMITRI*

Grand-père ne possédait pas de propriétés, mais il avait une passion pour la terre et les chevaux. Avec quel amour il suivait la récolte qui lève ! Plus tard, lorsque revenus de toutes les régions d'Ukraine nous nous retrouvions à la maison, grand-père nous embrassait les larmes aux yeux et nous posait invariablement la même question : « Et comment lève le blé ? »

À Itchnia, nous attelions chaque soir Bourinki et sortions de la ville pour voir le blé. L'âme de Didouchka était dans la joie. La mer verte des blés fuyait en vagues jusqu'à l'horizon. Grand-père arrêta son cheval au croisement de deux routes devant un oratoire rustique. Il tendait une poignée d'herbe fraîche à Bourinki en caressant son encolure lisse et dorée. L'air satisfait, il demandait à un moujik :

« Eh bien, mon vieux Pylyp, il est beau le sarrasin ? » Et à un autre : « Ton seigle paraît un peu maigre, cette année. » Son caractère de tchoumak le portait à s'intéresser à tout ce qui le rapprochait de la terre, des bêtes, des éléments.

Souvent nous allions à la propriété de l'oncle Dimitri à quinze verstes d'Itchnia. Ce n'est pas loin de là que commence la province de Poltava, le pays de la terre noire. Deux mètres de profondeur ! Richesse unique en Europe. Au printemps, impossible de traverser cette terre gluante et grasse ; on dirait du cirage<sup>15</sup>.

Comme un îlot, au milieu d'une vaste plaine verte, surgissait la longue bâtisse blanche de la ferme entourée de hangars et d'enclos. Mon cœur sautait de joie quand de loin je la

---

<sup>15</sup> Avant la guerre 1914 - 1918 l'Ukraine seule exportait 4 millions de pouds de blé, c'est-à-dire 80 millions de kilos et possédait 120 usines de sucre contre 3 en Russie. (NdA)



reconnaissais à cette image si familière : une rangée de peupliers pyramidaux et la haute perche du puits à balancier.

Pendant la grosse chaleur, parfois 55° au soleil, nous mangions le fameux holodetz. C'est un plat froid composé de concombres hachés et de queues d'écrevisse baignant dans un kvas de blé<sup>16</sup>. Ajoutez-y des restes d'écrevisses pilés et quelques glaçons. Au dessert, la vieille baba nous servait des vareniki<sup>17</sup> arrosés de crème fraîche. Un régal pour les Ukrainiens. On nous donnait fréquemment aussi du lait caillé.

Aujourd'hui encore lorsqu'il m'arrive de manger ou simplement de voir du lait caillé, je ne sais pourquoi, mais dans ma mémoire surgit une scène burlesque qui se produisit pendant une de nos visites.

À la fin du dîner la vieille nounou qui éleva notre cousin Yakov lui fit une observation parce qu'en se servant il renversait souvent un peu de potage sur la table : « Est-ce que les vaches donnent du lait, lui dit-elle, pour qu'on le verse aux cochons ? »

Yakov prit feu et violent comme un taureau piqué par un taon, il saisit à deux mains l'énorme pot de lait caillé qui se trouvait au centre la table et de toutes ses forces, le jeta comme une bombe au milieu de l'immense cuisine en hurlant : « Voilà pour tes vaches, baba, voilà pour tes cochons ! »

Le pot éclata avec une telle violence que la masse blanche gicla jusqu'au plafond et s'épala comme une mare sur le plancher de terre battue.

Au milieu de nos éclats de rire et de nos exclamations, la vieille baba fit un signe de croix et s'éloigna sans dire un mot.

Malgré plus d'un demi-siècle écoulé, je me souviens nettement encore de cette vaste cuisine toute blanche, toute propre, où flottait dans la lourde chaleur du four un parfum de pain frais, de poires séchées et de fleurs qui se fanaient accrochées aux icônes.

Le repas fini, les hommes repartaient aux travaux ; mes jeunes cousins et moi jouions dans la cour. Quel plaisir de faire

---

<sup>16</sup> Kvas, sorte de bière de croûtes de pain de seigle fermentées. (NdA)

<sup>17</sup> Vareniki, petits pâtés bouillis, fourrés de fruits. (NdA)

tomber le seau de bois dans le puits sans fond, où très bas, comme dans un miroir minuscule se reflétait mon visage. Un charme impossible à dire se dégageait de cette ferme, de ces champs, des blés si hauts qu'un homme aurait pu les traverser inaperçu. Ils se balançaient sous le vent comme les flots sans fin du Dniepr.

Nous allions chercher quelques vigoureuses tiges de blé dont le lourd épi mesurait parfois jusqu'à vingt centimètres. Oncle Dimitri, fièrement, plaçait la tige à côté de son fils aîné : elle le dépassait de deux mains.

Ce qui frappait quand on voyait mon oncle, c'était sa tête puissante et ses yeux bleus au regard résolu. Il était juste, commandait avec autorité. Lorsqu'il avait donné un ordre, on devait l'exécuter intégralement, sans discussion. Fils et domestiques le craignaient et l'admiraient tout à la fois. Quand j'ai vu plus tard la pièce de Tobilevitch<sup>18</sup> *Le Maître*, j'ai cru retrouver mon oncle sur la scène. (note 26)

Sa grande ferme modèle était son œuvre, le fruit de son savoir et de son intuitive décision, qualité si importante pour mener à bien la gestion d'un domaine. Il aimait avec ardeur la terre, *sa terre*. La terre meilleure que l'or ! C'est elle qui lui donnait joie, bonheur, force.

Un gouffre a toujours existé entre la mentalité du paysan ukrainien et celle du moscovite. L'un tient à sa personnalité, à ses goûts, à ses biens ; l'autre se fonde volontiers dans l'univers, se plie aux exigences de la communauté. Cette tendance innée du paysan du nord a servi de point de départ aux dirigeants du communisme russe.

---

<sup>18</sup> Ivan Tobilevitch (1845-1907), écrivain et dramaturge ukrainien connu sous le nom d'Ivan Karpenko-Karyi. Frère de Mykola Sadovskiy et de Panas Saksahanskyi, tous les trois - fondateurs du théâtre réaliste ukrainien.



## CHAPITRE II

### *KROLEVETS*

J'ai passé un an à Itchnia. Ma mère mariée à seize ans avait une si nombreuse progéniture, dix enfants déjà, qu'elle avait été heureuse de me confier à ses parents qui m'adoraient, mais le moment d'aller à l'école approchait.

Maman me ramena d'Itchnia à Krolevets.

Notre ville, 16 000 habitants, comme l'a souvent conté ma grand-mère paternelle, avait été fondée en 1654 par le roi de Pologne Sigismond IV, de là son nom : ville du roi<sup>19</sup>. L'origine polonaise de Krolevets n'a laissé aucune trace, fait étrange, et Krolevets est toujours resté un chef-lieu de canton typiquement ukrainien.

Lorsqu'on arrive par la route de Konotop, on débouche sur une place déserte, trop grande pour l'importance actuelle de la ville. Au centre, une oasis de verdure. De vieux tilleuls encadrent d'une façon touchante notre blanche église patriarcale et son clocher haut comme un minaret.

La place carrée est limitée de trois côtés par des maisons blanches à deux ou trois étages. Sur sa quatrième face se trouvent les beaux magasins de tissus qui ont rendu Krolevets célèbre dans toute la Russie. Il n'y a pas longtemps encore, les marchands de l'Ukraine entière et même les Moscovites venaient faire leurs achats à la foire du 14 septembre – Exaltation de la Sainte-Croix. Ils se disputaient les éclatants rouchnyks et les précieuses plakhta tissés à la main par nos paysannes. Dans chaque maison, aux alentours de la ville, on entendait le battement régulier des métiers. À travers la chaîne de coton blanc, les rapides navettes de fils multicolores allaient et venaient sans trêve.

---

<sup>19</sup> La ville de Krolevets a été fondée en 1601 en l'honneur du roi de Pologne Sigismond III. Son nom original était Krolewac.

Les rouchnyks, longues serviettes de coton blanc d'un mètre cinquante de long sur quarante centimètres de large, qui décoraient dans nos maisons le coin de nos icônes, étaient richement ornées à chaque extrémité de dessins rouges au point de croix : fantastiques oiseaux de paradis, figures humaines, bêtes imaginaires, arbres et plantes stylisés.<sup>20</sup>

Les plakhta ou minces tapis de laine sont faits de fils orange, pourpre ou citron tissés en damiers. Une des extrémités se termine par des pompons. Les plakhta peuvent se mettre par terre, mais on les porte surtout comme jupe les jours de fête.

Sur la place, devant cet alignement de magasins, s'installent, le matin, en plein air, sur deux rangs, les marchands juifs aux éventaires multicolores : rubans, fils, dés, aiguilles, friandises au miel, craquelins, caroubes turques, sifflets en terre cuite coloriée, colliers en verre soufflé.

Que de scènes pleines d'humour lorsque les Juives plantureuses font, d'une voix criarde, l'article aux villageois indolents et aux jeunes et coquettes Ukrainiennes.

De nos jours les moineaux prennent un bain dans le sable et le marché n'a lieu qu'une fois par semaine.

Plus loin, à l'endroit où la place s'abaisse vers la rivière, le regard s'étend sur un paysage cher au cœur ukrainien : des moulins à vent sur des coteaux en pente douce, des champs de blé coupés de bosquets de bouleaux et de chênes, et dans les vallons les peupliers lancéolés.

Derrière la place, après quelques rues résidentielles, les faubourgs commencent tout de suite : le quartier des Potiers, la rue Longue, la rue de la Jetée... Les accueillantes chaumières blanches – khata – se blottissent dans la verdure des potagers et des vergers.

C'est la maison parmi les cerisiers.  
Autour des cerisiers bourdonnent les hannetons,

---

<sup>20</sup> Large bande de tissu brodée aux couleurs et motifs caractéristiques de chaque région, le rouchnyk décore la maison ukrainienne et accompagne les différentes étapes de la vie, de la naissance à la mort.

Les hommes du labour reviennent peu à peu,  
Et les filles en chœur chantent en marchant  
Cependant que la mère attend devant le feu.  
Chevtchenko

La ville comptait cinq églises : Saint-Nicolas, la nôtre, sur la grand-place<sup>21</sup>, la cathédrale, où l'on apportait chaque année l'icône miraculeuse de Doubovitchi, l'église de la Sainte Face dans l'enclos de laquelle on bénissait sous les arbres, les fruits et le miel (avant cette fête des agriculteurs, le 6 août, Baboussia notre grand-mère paternelle ne mangeait jamais ni pomme, ni poire), l'église de l'Assomption tout de suite après le pont sur la Svydnia ; enfin l'église Pokrova, en bois, la plus humble et la plus éloignée. Notre ville possédait aussi deux synagogues de style gothique, ornées de vitraux extrêmement rares en Russie qui excitaient notre curiosité.

### *LE CHEMIN*

C'est par Krolevets que passait le fameux chlakh tracé par Catherine II, une immense voie majestueuse bordée de vieux arbres. Comme les chemins qui, depuis des temps immémoriaux, reliaient les Varègues aux Grecs ; ce célèbre chlakh était l'unique grande route entre la Moscovie, l'Ukraine et la Crimée. Par lui passaient toutes les marchandises du Nord vers le Midi et du Midi vers le Nord.

Chaque fois que nous emprunions cette route, nous tombions en admiration devant les saules et les bouleaux géants, si vieux que souvent leur énorme carcasse demi-créusée ne tenait plus que par l'écorce. Les gens des hameaux faisaient une entaille aux bouleaux et mettaient un petit seau pour recueillir la sève. En traversant le chemin nous goûtions

---

<sup>21</sup> Il y a quelques années les bolcheviks ont rasé St-Nicolas et l'ont remplacé par la statue de Lénine. (NdA)

avec plaisir ce liquide. Conservé dans des tonneaux, il fermente et devient pareil au cidre.

On peut imaginer le vacarme dans les arbres du chlakh pendant les nuits d'orage, les craquements sinistres. Les moujiks pris dans la tempête fouettaient leurs chevaux et imploraient la pitié de Dieu.

Quand on construisit la voie ferrée, en 1850, le chlakh perdit son importance. On coupa, de place en place, saules et bouleaux et depuis lors, à chaque printemps, les champs empiètent d'un mètre sur la route.

La mère de papa disait avoir vu Chevtchenko lorsqu'il traversa Krolevets, sur une charrette encadrée de gendarmes l'emmenant de Kiev à la prison de Moscou.<sup>22</sup>

C'est lui qui a éternisé l'image de ces saules légendaires dans son admirable poème populaire, si simple, si profond :

Gronde et gémit Dniepr immense...

### *NOTRE MAISON*

Notre maison était une des premières de la rue de la Jetée, tout de suite en quittant la place. Un seul étage, précédé d'un perron à deux piliers qui supportaient l'auvent. Aux fenêtres, des volets. Deux entrées, la principale du côté de la rue, par le perron et le vestibule ; l'autre, l'entrée de service, donnait sur la cour et le corridor de la cuisine. La chambre des plus jeunes enfants se trouvait au centre de la maison. Les autres pièces qui se commandaient étaient disposées de telle façon que l'on pouvait faire le tour de la maison en passant de l'une à l'autre. Nos lits en bois étaient toujours placés dans un coin, contre le mur, sur lequel était tendue cette plakhta qui donnait tant d'intimité et de chaleur à la pièce. Les couvertures, jamais bordées. L'hiver, de grand matin, maman grassouillette, les

---

<sup>22</sup> Taras Chevtchenko (1814-1861), poète et peintre ukrainien, véritable symbole et référence de par le rôle qu'il a joué dans l'éveil de la conscience nationale ukrainienne.

joues toutes roses, enveloppée dans un grand châle, fait le tour des chambres. Ici, elle relève un coussin, là elle rabat une couverture. C'est si bon de sentir sa main...

Dans chaque chambre, le coin sacré où brillent les icônes. Chez Baboussia, sur les deux panneaux de l'angle, c'est une vraie iconostase encadrée de rouchnyks. La petite lueur rouge de la veilleuse éclaire mystérieusement la face de la Sainte Vierge, de Jésus-Christ ou de Saint-Nicolas.

Nous appelons le salon : grande pièce. À côté du divan et derrière la table ronde, massive, s'épanouit un petit jardin d'hiver : ficus nains, araucarias, roses de Chine. En hiver, lorsque les fenêtres sont couvertes par les fabuleuses arabesques de givre, on rêve aux lointains pays chauds. Sur les murs tapissés de papier peint, des vues du Mont-Athos, des monastères de l'ordre de Kiev. Le plancher de bois est recouvert de longs tapis.

L'hiver il faisait chaud dans notre maison. Quand dehors, il gelait à pierre fendre, chez nous le thermomètre marquait 20° et cependant nous n'avions seulement pour nous chauffer que deux poêles hollandais.

En Ukraine, le poêle est toujours construit dans un angle commun à deux ou trois chambres.

Partant du poêle, l'air chaud circule dans un labyrinthe de conduits en briques réfractaires jusqu'à ce qu'il s'échappe, à peu près froid, par la cheminée. Mis bout à bout, ces conduits atteindraient une longueur de plusieurs centaines de mètres.

Le poêle se charge par un petit portillon qui s'ouvre dans une des chambres.

Juste au-dessus de la voûte du foyer, se trouve un cylindre en fer d'un mètre de haut environ, qui constitue un inépuisable réservoir d'air brûlant. Du plus joli côté, chez nous c'était le salon, le poêle se présente comme un pan coupé en carreaux de faïence vernissée. Dans les autres chambres les conduits sont noyés dans l'épaisseur du mur. Des bouches de chaleur font communiquer le cylindre d'air chaud avec les chambres. Lorsque tout le bois est en braise, on ferme hermétiquement le portillon, on ouvre les bouches de chaleur et une bienfaisante



tiédeur se répand jusqu'au matin dans toute la maison, parfois pendant deux nuits de suite.

On ne confiait pas à n'importe quel maçon le soin de construire de tels poêles. Dans notre ville, il y avait un spécialiste dont le nom nous ravissait. Pendant les réunions de Noël chez un de nos amis, nous prenions plaisir à demander malicieusement à son père, tout blanc, tout drôle, qui se rôtitait le derrière : « Est-ce Ivan Lvovitch, qui a construit votre poêle ? – Mais vous savez bien, mes enfants, c'est Srakoun (Moncul) du quartier des Potiers. ». « Moncul », répétait avec innocence l'un de nous, pendant que les jeunes filles rougissantes riaient sous cape.

En hiver tout le monde était chauffé. Les riches brûlaient du chêne ou du bouleau, les pauvres de la paille ou même du son de sarrasin. Le tirage du foyer était si violent qu'il pouvait aspirer le son entassé dans un immense entonnoir placé devant l'ouverture.

Cette chaleur était précieusement gardée. Avant la première chute de neige, on posait à l'intérieur des maisons les doubles fenêtres sur les joints desquels on collait du papier. Sur l'appui, entre les deux fenêtres, on mettait du charbon de bois ou du sable recouvert de papier blanc orné de serpentins et de fleurs de laine multicolores, ainsi qu'un verre d'acide sulfurique pour absorber l'humidité. L'aération des chambres se faisait par un vasistas encastré dans la vitre ; on ne l'ouvrait que le matin. Sous le plancher se trouvait une épaisse couche de mâchefer et, au-dessus du plafond, dans le grenier, une épaisseur de terre glaise mélangée à de la paille. Grâce à cette protection la maison était chaude l'hiver, froide l'été.

Tout ce système de lutte entre le froid et le chaud a été résolu chez nous de façon géniale. En vérité, on peut dire que dans toute l'Europe civilisée, il n'y a pas, avec des moyens aussi modestes, une atmosphère de si chaude intimité que dans notre Ukraine et dans toute la Russie.

On comprend pourquoi, en 1870, Dostoïevski, exilé, maudissait la Suisse, dans son journal, à cause du froid de chien qui régnait dans les maisons et les hôtels.

En effet, mes vingt ans de pérégrinations à travers l'Europe m'ont confirmé, Suède exceptée, la justesse de cette observation.

Pour les vieux comme pour les jeunes, le poêle essentiel à la vie hivernale est aussi une source de distractions. Dans nos chambres, le petit four au-dessus du foyer nous servait à cuire des bonbons, à réchauffer du lait, à rôtir des pommes de terre, à griller des noisettes et des graines de tournesol. Quelles bonnes parties nous faisions avec Didouchka !

Chaque samedi, nos devoirs terminés, nous jouions à en perdre la tête, à « l'imbécile » ou à la « charrette ». Grand-père était très fort aux cartes. Avec quel humour et quel malin sourire il jetait, après un instant de réflexion, sa carte ! On aurait pu croire qu'il lisait dans le jeu de ses adversaires. Jamais il ne perdait et ne devenait « l'imbécile ». À la fin, la rage nous gagnait, « Eh, mes enfants, quand on joue aux cartes, il faut tout connaître », nous répétait-il en sortant sa pipe pour aller la fumer sur le perron.

### *MOROZ*

C'est devant ce poêle que le soir grand-père nous racontait de merveilleuses histoires. Notre préférée s'appelait : Moroz – Monseigneur le Gel.

Il y avait une fois un mari et sa femme, commençait à mi-voix Didouchka. Notre petit groupe se tassait autour de lui... Avec eux vivaient leurs mères, celle du mari et celle de la femme, mais les vieilles mamans n'avaient pas le même caractère. De plus, la jeune femme ne s'entendait pas avec sa belle-mère ; leurs querelles étaient quotidiennes. Comment pouvait-il en être autrement ?

La belle-mère n'aimait pas voir sa bru se lever tard, négliger son ménage, désobéir à son mari. De son côté, la belle-fille reprochait à sa belle-mère de l'ennuyer avec ses perpétuelles récriminations et ses conseils : « Il ne faut pas passer ton temps chez la voisine. Il ne faut pas dormir toute la journée. » Il fallait travailler du matin au soir : traire la vache, donner du grain aux

poules, etc., etc. Plus d'une fois la discussion s'était terminée par des coups.

Aussi, chaque jour la belle-fille répétait-elle à son mari la même chanson: « Quand te décideras-tu à renvoyer ta mère ? Elle ne fait qu'empoisonner notre vie ! » Pour un fils il est dur de mettre sa maman à la porte, toutefois ces plaintes continuelles finirent par faire leur effet et le fils, lui aussi, se mit à regarder sa mère de travers : « Le coucou de nuit criait plus fort que le coucou de jour. » Enfin, un soir, n'en pouvant plus, il décida de chasser sa mère.

Justement on était en hiver. Alors la mauvaise femme dit à son mari d'emmener sa mère et de l'abandonner quelque part dans un champ pour qu'elle soit gelée. Ainsi leur crime ne laisserait aucune trace.

Le fils suivit cet horrible conseil. « Il était bien méchant, grand-père ? » – « Peut-être pas, mes enfants, mais sa femme l'avait poussé à bout. »

Bref, il entraîna sa mère dans un champ, la conduisit jusqu'à une meule de foin, l'y installa, lui dit adieu en pleurant et rentra à la maison.

La vieille maman commence à frissonner, ses dents grincent de froid, mais elle ne se plaint pas.

Vers minuit survient un grand seigneur traîné par des chevaux blancs qui bondissaient sur la neige, un grand seigneur en pelisse de renard et bottes rouges : c'était Moroz, Monseigneur le Gel en personne.

– Vous l'avez vu, Moroz, vous, Didouchka ?

– On peut le voir les nuits de grand gel, mes petits.

Moroz tourne autour de la meule. Il frôle la belle-mère de si près qu'elle en claque des dents.

– Ma vieille, je suis Moroz, dit-il.

– C'est Dieu qui t'amène, répond-elle, c'est la mère de Dieu qui t'envoie.

De nouveau Moroz court dans le champ, siffle dans le vent, tourbillonne avec la neige et retourne au galop vers la meule. Cette fois il heurte la vieille si fort qu'elle en tremble.

– Ma vieille, je suis Moroz, lui dit-il.

Et elle répond : « C'est Dieu qui t'amène, la mère de Dieu qui t'envoie. »

Encore une fois, Moroz court dans le champ, siffle dans le vent, tourbillonne avec la neige tandis que la pauvre mère assise sur la meule est à peine vivante. Et voilà qu'il revient pour la troisième fois et bouscule si fort la vieille qu'elle en perd le souffle. Et de nouveau il hurle :

– Ma vieille, je suis Moroz.

Et elle, pour la troisième fois, lui répète : « C'est Dieu qui t'amène, c'est la mère de Dieu qui t'envoie. »

Alors il ôte sa pelisse de renard et ses bottes rouges, il les met à la vieille et disparaît.

Quand la belle-mère sentit la bonne chaleur de la pelisse elle se réchauffa et tranquillement s'endormit jusqu'au matin.

Le jour suivant la femme dit à son mari : « Va un peu voir ta mère. Elle doit être devenue raide comme une souche, il faut l'enterrer. »

Le mari partit et fut stupéfait de trouver sa mère bien vivante, qui plus est, vêtue de magnifiques fourrures. Tout heureux, il la ramena à la maison.

La bru s'exclama en l'apercevant et demanda des détails à la vieille. Lorsqu'elle sut que les renards et les bottes rouges étaient des dons de Moroz, elle décida de lui envoyer sa propre mère.

À la nuit tombante, le mari conduisit dans le champ sa belle-mère et la fit asseoir sur la même meule. Comme minuit sonnait, Moroz surgit, frôla vieille et lui dit :

– Je suis Moroz, ma vieille.

Mais la vieille rendue furieuse par le froid se fâcha tout rouge :

– C'est le diable qui t'amène, ce sont les forces du mal qui t'envoient !

À nouveau Moroz s'enfuit dans le champ, siffla dans le vent, tourbillonna avec la neige, revint vers la vieille femme, la frôla une nouvelle fois et lui dit :

– Je suis Moroz, ma vieille.

Mais la vieille se mit à crier de plus en plus fort.

De nouveau, Moroz s'élança dans le champ. La vieille claquant des dents ne s'arrêtait plus de grogner.

Pour la troisième fois, Moroz revint, la bouscula et lui dit :

- Je suis Moroz, ma vieille.

La vieille cria encore plus haut. Alors Moroz la saisit dans ses bras et la serra si fort qu'elle rendit le souffle.

- Il a bien fait, n'est-ce pas, Didouchka ?

- Oui, mes enfants, elle l'a bien mérité.

Alors la jeune femme comprit que l'envie ne fait pas le bonheur. Elle devint docile avec sa belle-mère.

N'hériterait-elle pas sans doute des renards ?

### *LA MORT DE PAPA*

Dans la chambre de Baboussia, ma grand-mère paternelle, se trouvait à un mètre du sol, bâtie contre le mur du poêle, une couchette sur laquelle elle dormait pendant l'hiver. La même couchette existait à la cuisine, à côté du gros four, semblable au four du boulanger, où l'on faisait cuire toute notre nourriture et même les énormes marmites de pommes de terre destinées aux cochons.

Quand il faisait très froid, il fallait encore allumer dans la cuisine comme chez Baboussia, le petit poêle sur lequel était aménagée la couchette.

Une fois par an, Olenka, la bizarre petite naine, toujours rieuse, se faufilait je ne sais comment par l'ouverture du foyer dont elle cimentait et badigeonnait la voûte.

Par la couchette, on pouvait aussi grimper au-dessus du four dans une chambre miniature d'environ un mètre cinquante, près du plafond. Avec quels délices nous culbutions à quatre ou cinq sur la couche de seigle mise à sécher là-haut, avant de l'envoyer au moulin. C'est là, qu'une fois, maman nous a cantonnés pendant une semaine, nus comme des diabolots, enduits d'une affreuse pommade au soufre, puante et noire... Du haut de cette chambrette, par la fente de la porte entre la cuisine et la salle à manger, nous apercevions de temps en temps papa et maman à table.

Nous, les petits, Alexandre, Grégoire, Barbara, Pierre et moi, mangions à la cuisine avec notre cousin Polycarpe, gérant du magasin de Baboussia. Ce n'est que lorsque nous eûmes dix ou douze ans que la salle à manger nous fut ouverte.

La cuisine et la chambrette constituaient notre royaume privé. Lorsque les querelles devenaient trop fortes et les jeux trop bruyants, papa intervenait à la fin du repas, son verre d'eau et de bicarbonate à la main. Silence instantané. Une pierre dans la mare aux grenouilles. Papa nous menaçait de l'index sans dire un mot et refermait la porte doucement.

À côté de la chambre des tout petits se trouvait la chambre de maman et de papa. Pendant une des plus rudes nuits de l'hiver, nous fûmes réveillés brusquement, effrayés par un bruit insolite de pas, de paroles prononcées à voix basse: « Vite, vite, de la glace, des compresses », ordonnaient les médecins.

Au matin, maman était en larmes.

Dans la grande pièce, devant les icônes, étendu sur une longue table, papa mort, un cierge à la main, semblait dormir. Tout près de son visage glacé notre malheureuse maman se tordait les mains. « Pourquoi m'as-tu abandonnée ? Que vais-je devenir avec ces orphelins ? O ma joie et mon soutien, sur qui puis-je m'appuyer dans ma douleur ? »

Notre mère, palpitante comme une pigeonne blessée, était folle de douleur.

Papa avait juste trente-deux ans. Il est mort la veille de sa fête, saint Basile, à l'époque la plus glaciale de l'année. Pendant une nuit de tempête, il rentra de la forêt qu'il exploitait, il se coucha et ne se releva plus. La mort impitoyable l'emporta en deux jours.

Nous étions anéantis devant cet immense malheur : nous n'avions plus de père. J'étais trop petit pour m'en rendre compte. Nous étions dix enfants dont Pierre, le dernier, était encore au berceau. C'est moi qui pendant ces jours de deuil lui tenais le biberon et le berçais.

Quand on emporta le cercueil noir, maman de tout son être se mit à hurler. Nous la regardâmes épouvantés. Baboussia, elle, pleurant en silence, baisait la main de son fils.

À travers l'immense place couverte de neige, le cercueil fut porté par le maire, les conseillers, les employés de la banque municipale dont mon père était le directeur. À l'église et pendant que les voix graves chantaient l'office des morts, ils se tinrent tous debout, autour du cercueil ouvert. Maman presque sans vie retenait ses sanglots. Les assistants s'approchèrent, baisèrent la main glacée de papa le laissant seul pour la nuit. Avant de sortir de l'église, chacun prit une cuillerée de riz bouilli mélangé à des raisins de Corinthe et la mangea.

Le lendemain matin, par un soleil triomphant, sur la neige aveuglante où s'allongeaient des ombres bleues, la longue procession se dirigea vers le cimetière. Le gel atroce mordait les têtes nues, mais les nôtres, à nous les petits, étaient recouvertes d'un mouchoir blanc. Au coin de la place où commençait la rue qui menait au Champ des Morts, le triste convoi fit halte. Les bannières faisaient entendre un bruit métallique. Dans les arbres nus les oiseaux s'égosillaient. Le Père André, pope de notre paroisse, encensa le cercueil et la foule tout en récitant une courte prière. L'encens brûlait dans l'encensoir tandis qu'une brise glaciale répandait alentour le parfum du néant et de la mort.

Au cimetière, les mottes de terre noire, durcies par le gel, crevaient tragiquement la neige blanche autour de la fosse. Une autre fois le Père André encensa le cercueil de trois côtés puis un horrible couvercle noir fendit la foule. Comme la faux de la mort, il allait emporter et cacher pour toujours notre papa.

Un dernier chant majestueux et déchirant : « Souvenir éternel », s'éleva comme un cri poignant, ébranlant l'air figé de nos âmes meurtries.

Le cercueil descendu avec précaution, chacun de nous jeta une poignée de terre qui frappa la caisse avec un bruit macabre.

Notre joyeuse maison est devenue la maison des orphelins. Maman agenouillée devant la veilleuse de l'icône prie des jours entiers. Dans la grande salle, nous lisons des psaumes toute la nuit, autour de la table ronde, près de l'eau bénite. D'après la

tradition, l'âme paternelle doit revenir à la maison pendant ces premières nuits.

Notre famille était terriblement appauvrie. Pour nourrir et vêtir dix enfants, maman se débattait comme un poisson sur la glace. Deux tuteurs commandaient. Il fallait supplier pour obtenir notre propre argent. Michel, notre aîné, n'avait encore que quatorze ans.

Plus tard, c'est moi que maman envoyait de temps en temps chez l'un des tuteurs. Je rentrais et me tenais silencieux près du seuil, pieds nus et tête nue. « Pourquoi es-tu venu ? » me demandait la grosse femme du tuteur. « Encore pour de l'argent ? »

Papa avait laissé soixante mille roubles de dettes. Extrêmement bon et honnête, il aidait tout le monde dans le pays. Je le revois quand il partait le matin, toujours impeccablement mis, ses cheveux poivre et sel partagés au milieu du front. À la banque, il recevait avec un sourire bienveillant, signait les traites, se portait garant pour les pauvres: celui-ci doit enterrer son père, celui-là acheter une vache. Les juifs l'adoraient. Il avait beaucoup d'amis parmi eux.

Chaque Jour de l'An, Welka, un commerçant estimé de la ville, vêtu d'une redingote qui tombait jusqu'à ses pieds, apportait pour la saint Basile un gâteau oriental, safrané, archi-sucré. Il le coupait cérémonieusement et en distribuait à chacun de nous un triangle qui fondait dans la bouche.

Je n'oublierai jamais une nuit épouvantable. La tempête hurlait au-dehors. À minuit, quelqu'un ouvrit tout à coup le volet et frappa à la vitre toute couverte de givre : la neige avait englouti une famille israélite. Nous courûmes, vêtus de pelisses, armés de pelles. On n'y voyait goutte. Devant le perron, une montagne ! La tempête hululait, Moroz faisait voler la neige, saupoudrant tout avec violence.

À travers des monceaux glacés, nous avons creusé un tunnel. On entendait des voix étouffées. Dans les ténèbres, je rencontrai la tête chaude d'un petit cheval enseveli jusqu'à la poitrine. Nous dégageâmes du traîneau des enfants et une vieille femme, demi-gelés. Nous les avons abrités à la maison,



réchauffés, nourris. Ils ont habité trois jours dans au grenier. Personne ne les a vus. Papa avait défendu d'en parler dans la ville.

Triste fut le premier printemps après la mort de mon père. L'oncle Grégoire, beau-frère de papa, vint de Batouryn passer quelque temps chez nous. Il était affectueux et bon. Avec quel charme il savait nous conter les histoires de *Tchorna Rada* (L'Assemblée secrète), épisode tragique de l'histoire de l'Ukraine.<sup>23</sup>

Un jour, à peine âgé de sept ans, alors que je tirais un tronc d'arbre dans le jardin, mon oncle me demanda: « Que fais-tu Alocha? – Nous n'avons plus de papa, il faut que j'aide maman. » Hélas, trois mois après mon père, cet oncle aussi parti pour l'autre monde laissant notre excellente tante Marfoucha seule dans un hameau sauvage.

C'était la série noire pour la famille. Au début de l'été nous perdîmes encore Nadinka, notre sœur bien-aimée.

Nadine, qui passait les vacances chez la tante Marfoucha, prit froid en l'aidant à laver du linge au bord du Seyme aux eaux vives et souvent glaciales.

Dans la forêt, avec Michel, nous n'étions au courant de rien. Nous savions simplement que Nadine devait rentrer le samedi. Sur le chemin du retour, je vis pour la première fois un écureuil bondir d'arbre en arbre ; j'attrapai un petit oiseau à la gorge rouge brun. Son cœur affolé battait dans ma main. « Comme Nadine sera contente ! ». Elle avait deux ans de plus que moi. Hélas ! Nous ne devons plus la voir. La scarlatine l'avait emportée en quelques jours.

Le portail était ouvert, la cour pleine de monde. On ne nous permit même pas d'approcher de Nadine morte.

Notre mère nous envoya passer la nuit chez une parente, à l'autre bout de la ville. Je me souviens qu'en traversant la place

---

<sup>23</sup> *Чорна рада* (1846), premier roman historique ukrainien, écrit par Panteleïmon Koulitch (1819-1897), poète et folkloriste ukrainien. *Tchorna Rada* est consacré aux événements qui se sont déroulés en Ukraine au milieu du XVII siècle

j'essayais de cacher mon pantalon déchiré aux genoux. La maison où nous avons dormi se trouvait juste sur le passage du cortège, non loin du cimetière. Par la fenêtre, nous avons regardé, bouleversés, le défilé. Le lendemain, en rentrant à la maison, nous vîmes dans la grande cour, une foule de mendiants, d'aveugles, de vieux et vieilles à béquilles, assis sur des bancs autour de longues tables. On leur apportait de la cuisine une soupe bouillante de riz et d'agneau en leur disant : « Priez pour l'âme de notre chère Nadinka. » À quoi chacun d'eux répondait en faisant le signe de croix : « Que Dieu vous bénisse et l'accueille dans son paradis. »



## CHAPITRE III

### *CINQ MOIS DE BLANC*

Au début de novembre, les routes sont gelées depuis longtemps. Sur le sol dur comme un os, les roues cognent. Nous rentrons de l'école en courant. Tout de suite au jardin, livres et cahiers par terre.

Hurrah !... Dans mon piège, parmi le chanvre grillé, éparpillé, une petite mésange se débat: « Pigne... Pigne...» Nous la prenons et la lâchons dans la chambre de Baboussia. La mésange affolée se jette d'un coin à l'autre, renverse la veilleuse ; l'huile coule sur la nappe, Baboussia nous chasse tous dehors : « Sortez, vauriens », en donnant une claque au premier qu'elle attrape.

Sur le haut d'un poirier, nous organisons des pièges avec un crin noué et nous posons une cage à bascule où l'appelant attire ses congénères.

Du ciel bleu roux, lugubre, impénétrable, tombent les premiers flocons de neige ; ils deviennent de plus en plus nombreux. Joyeusement ils tourbillonnent comme un duvet ; plus gros, en masses, ils recouvrent les toits, la terre, les herbes. L'hiver !...

Avec quelle ivresse nous accueillons chaque saison. Comme elles sont brutalement distinctes l'une de l'autre, chez nous !...

Une heure plus tard, tout le paysage est devenu méconnaissable. Le soir, dans les ténèbres, nous nous battons déjà à coups de boules de neige. Nous en roulons une énorme masse: Did-Moroz, le bonhomme de neige.

### *L'ÉCOLE*

Cet automne, pour la deuxième année, je suis allé à l'école. Après avoir bu du thé avec du lait, on me donnait pour manger à dix heures des petites poires blettes, à Alexandre du pain et un bout de lard. Au marché, Jean achetait pour un kopeck un

pâté fourré de pois cassés. Quand nous passions devant l'épicerie de Baboussia, le cousin Polycarpe, en cachette, arrosait généreusement d'huile de tournesol le pâté entrouvert. Mais l'huile se répandait dans le cartable.

Hélène Matvéievna, notre maîtresse, énergique et belle, un châle sur les épaules, n'est qu'une tempête lorsqu'elle se met en colère. Trois divisions dans la même classe, trente enfants par division !

Aujourd'hui, un scandale pendant la leçon de calcul : Alexandre, le nez dans son pupitre, coupe son lard en petits morceaux et le savoure avec du pain. Tout à coup la maîtresse, indignée, saisit Alexandre par l'oreille, le fait tourner comme une toupie et le jette dans le coin.

Quant à moi, je suis son chouchou. Après la classe, elle m'arrête, me questionne un peu sur tout. Chaque matin, pour lui faire plaisir, je lui apporte un melon ou une pastèque.

Notre premier livre s'appelait *A l'école et à la maison*. Je n'oublierai jamais la lecture sur le loup : « Il vagabonde, il hurle toute la nuit. » Ces expressions enflammaient mon imagination. Sur la gravure: la lune, la neige, une isba sombre, une petite lumière à la fenêtre... Au sommet d'un coteau le loup hurle, la gueule ouverte.

Le plus doué et le plus paresseux d'entre nous, c'est Grégoire. Il résolvait n'importe quel problème. Lorsque Pierre rabâchait sa récitation, Grégoire s'élançait de son lit : « Vas-tu me torturer encore longtemps ? » et il récitait d'un trait les vers sans lorgner une fois le texte.

Toute la maison est éclairée par des lampes à pétrole. Dans notre chambre, le verre se brise souvent. Nous faisons cuire, au-dessus du verre, du caramel qui nous brûle la langue. Maman ne voulait plus donner un kopeck pour remplacer le verre. Nous le réparions avec du papier ou de la pâte fermentée chipée dans le pétrin. Le papier brûlait, se noircissait, le verre devenait opaque.

Chaque samedi, nous rapportions de la bibliothèque de l'école le livre que nous devons lire chez nous. Nous le lisions rarement. Comment en aurions-nous trouvé le temps entre les jeux et le patinage !... Cependant, comme le maître nous

interrogeait sur le contenu des livres, c'est Polycarpe qui les lisait et nous les résumait d'une façon captivante.

Ce grand cousin, large comme un colosse, taciturne et doux, nous expliquait avec une patience d'ange les mots russes incompréhensibles : impression, règles, composition. Que de choses nous avons apprises grâce à lui. Il savait simplifier le sujet, le mettre à notre portée, nous faire comprendre ce que, sans lui, nous n'aurions jamais saisi.

### *PLAISIRS D'HIVER*

Notre petite rivière, la Svydnia, étroite et longue, gèle aux premiers froids. La mince couche de glace fléchit sous notre poids et des bulles d'air crèvent en longues traînées sous nos pieds. Quel plaisir de courir sur ce sentier bleu entre les rangées de saules, six verstes aller et retour, en avalant l'air glacé ! Quel plaisir exaltant et tonique !

Il était dangereux de patiner sur le grand bassin, la jeune glace se brisait sous le patin. Une fois je m'y suis enfoncé jusqu'au ventre. Sous mes efforts pour m'en tirer, la glace se fendait de toutes parts et j'ai pataugé vingt pas dans l'eau glacée.

Nous avons tous de vrais patins, même Pierre, le plus jeune. C'est si amusant de faire des pirouettes et des 8 !

Nous avons d'abord commencé avec des patins de bois. Dans un morceau de bois rond coupé en deux, on fixe une lame de fer. Le patin est maintenu par une vis au talon de la chaussure et par une ficelle à la pointe. On se propulse avec le pied droit et on glisse sans arrêt sur le pied gauche, à toute allure.

Au milieu de l'hiver, la glace se couvrait de montagnes de neige. La ville faisait balayer la patinoire, mais là, il fallait payer.

Nous construisions nous-mêmes nos traîneaux et une espèce de luge – kryjka<sup>24</sup> – avec un épais bloc de glace épaisse.

---

<sup>24</sup> Du mot *kryha* – la glace.

Pour construire une kryjka, il faut d'abord tailler dans la rivière un gros cube de glace, on l'arrondit, on le creuse pour faire le siège comme un nid que l'on garnit de paille ou de foin, puis entre deux trous pratiqués à l'avant et à l'arrière, on passe une corde pour le tirer. Le plus délicat est de faire le trou. La nature y pourvoit : chacun de nous arrose à son tour le même endroit et le trou se fait seul. C'était moi l'inventeur du procédé.

Dans notre quartier, il y avait deux collines. Celle que nous préférons, la plus haute et la plus dangereuse, se trouvait au-dessus des bains juifs.

On s'assied sur la kryjka. On ferme les yeux un instant (de peur) en faisant le signe de croix et on file à une telle vitesse qu'il est à peine possible de se diriger. La luge affolée gronde en glissant, virevolte... Quel malheur, si au tournant la kryjka heurte un poteau ou un coin de maison ! Le bloc de glace éclate en mille morceaux et le gosse est projeté comme une balle. Pour descendre de la seconde colline, il existait une ruelle en pente que nous arrosions d'eau les soirs de grand froid. Les habitants furieux la recouvraient de cendres.

Sitôt finie la classe, nous empruntions le large traîneau qui servait à emporter le pain au marché. Le premier s'y jetait à plat ventre en remontant le col de sa pelisse et protégeant sa tête de ses bras. Les suivants s'empilaient l'un sur l'autre, les derniers s'accrochaient comme des crabes, n'importe où. Au bas de la côte, le traîneau heurtait avec fracas le coin d'une chaumière et vidait sa charge, de tous côtés, au milieu des pleurs et des rires. Agacée pas ces assauts, la propriétaire de la chaumière criait dans tout le quartier en nous poursuivant.

Ce n'était pas notre seule distraction en hiver. Nous jouions aussi au tourniquet.

À l'époque du grand gel, nous creusions un trou dans la glace de la rivière et nous enfoncions dans l'eau et la vase un pieu que le froid scellait pendant la nuit. Le lendemain, sur ce pieu, nous enfilions une roue à un rayon de laquelle nous fixions une longue perche de sept ou huit mètres. Un traîneau était attaché à l'autre extrémité de la perche. Ce traîneau décrivait un cercle immense, glissait à chaque tour plus

rapidement et à la fin avec une telle violence que ses occupants volaient à tous les diables.

Ivres et heureux, les côtes meurtries, nous rentrions à la maison. La lune brillait, la neige qui craquait sous nos bottes étincelait. Didouchka, toujours de bonne humeur, nous accueillait avec du thé brûlant, des pommes de terre cuites sous la cendre, du lard, des sucreries. Ce goûter tardif avalé, nous faisons nos devoirs jusqu'à minuit dans la chambre surchauffée.

### *LE PAIN*

Comme dans chaque famille en Ukraine, on faisait le pain à la maison. C'est notre mère elle-même qui pétrissait la pâte – il ne fallait pas rater la fournée – dans un pétrin rond comme un grand baquet de bois, placé dans un coin de la cuisine, sous les icônes. D'une semaine à l'autre on conservait le levain dans le pétrin que fermait hermétiquement un couvercle encastré.

Tout en pétrissant, maman nous apprenait en vieux slave « Notre Père », « Je vous salue Marie », qu'elle nous faisait répéter des centaines de fois. Le soir avant de nous coucher, nous récitons nos prières dans notre chambre, devant les icônes éclairées par une petite veilleuse rouge. Pour terminer, nous nous mettions à genoux et par trois fois, nous touchions le sol avec notre front, en faisant le signe de croix.

Les pains bien cuits dans le four de la cuisine étaient sortis et disposés debout, sur un large banc pour refroidir.

C'est la farine de seigle de nos champs qui nous servait. Le pain blanc, de froment, surtout le pain long à la façon française, franzola, (peut-être le devons-nous aux troupes de Napoléon) était presque considéré comme un luxe, bien que nous ne fussions pas loin de la riche région de Poltava.

On préparait le pain chaque samedi pour toute la semaine. C'était rare qu'il faille en acheter au marché. À la même fournée, maman faisait à chacun de nous un petit pain rond – pampouchka – que nous roulions dans de l'ail écrasé et que nous mangions avec le borchtch.



Où notre mère, bonne et active, prenait-elle donc le temps et les forces pour nous choyer avec tant de choses charmantes qui ne lui coûtaient rien que du travail ?

### *NOS GRANDS-PARENTS*

Depuis un mois Babounia habite chez nous. Son caractère s'adapte difficilement à notre maison. Nous sommes trop bruyants, trop garçons, parfois cruels. Elle est austère, sévère. Au lieu de calmer maman, elle souligne nos défauts, dénonce nos espiègleries.

Une fois, je m'arrêtai devant elle. Babounia était dans ses pensées, assise rêveuse dans la chambre de ma mère. Elle se reposait, la tête penchée, le menton au creux de la main droite, le coude appuyé sur le bras du fauteuil.

– Pourquoi, Babounia, votre lèvres est-elle de travers ? Elle hocha amèrement la tête et me regardant dans les yeux : – Attends, attends, polisson, tu verras quand tu seras vieux !

Après la mort de papa, mes grands-parents maternels étaient devenus trop âgés pour vivre seuls à Itchnia, aussi ma mère et son frère Dimitri recevaient-ils à tour de rôle, tantôt Didouchka, tantôt Babounia. Chaque fois que grand-père revenait nous l'accueillions avec joie. Didouchka devint bientôt le centre de notre petite bande de galopins. Il nous apprenait mille choses : construire un pigeonnier, faire un râteau, aiguiser les couteaux, réparer les outils, donner à heure régulière l'avoine au cheval, l'atteler... Du matin au soir, il n'arrêtait pas. Plein d'initiative, curieux de tout, il était l'incarnation même de la vie. C'est lui qui s'occupait des feux en hiver. Nous nous chauffions soit avec du bois, soit même avec des bottes de paille. Mais parfois pendant que nous faisons nos devoirs, Didouchka, à demi-endormi, ne poussait pas à temps la gerbe et de dessous, s'échappaient soudain des flammes terrifiantes. Nous bondissions en jetant une couverture pour étouffer le sinistre.

Un hiver où il faisait très froid je dormais avec grand-père. Nous avons poussé le lit contre le poêle de notre chambre. J'aimais cette affectueuse camaraderie.

- Et alors, me demanda-t-il, un soir, qu'est-ce que tu veux être quand tu seras grand ?

- Je serai un officier sur un cheval blanc.

Mon ambition prit une tout autre direction, mais ma passion du voyage ne provient-elle pas de ces causeries lointaines ? N'est-ce pas à ce moment qu'est né le vagabond ukrainien ?

C'est Didouchka aussi qui ramassait et conservait les fruits. Il faut dire que mes grands-parents, après notre épouvantable malheur, avaient tout donné à leurs enfants ; comme nous étions dix, maman se trouvait souvent à court d'argent. Didouchka se débrouillait pour se procurer quelques kopecks. Il gardait en cachette quelques-unes des meilleures poires du jardin et l'hiver venu, quand les fruits étaient rares, il en sortait une mystérieusement de sa poche en nous demandant : « Et alors, combien me donnes-tu ? »

Il lui fallait toujours quelques sous pour aller au bain.

## *LE BAIN*

Chaque samedi obligatoirement on va au bain. En Ukraine, c'est un rite : les riches, aux bains des gentilshommes ; les pauvres, aux bains populaires : 3 kopecks par personne !

Les gens y vont en famille, nous, avec notre grand-père. Auparavant, il se procurait un œuf frais pour ses cheveux.

En entrant aux bains, nous achetions une sorte de balai en branches de bouleau fleuri et desséché au mois de mai. Au vestiaire dont le plancher était couvert d'une grosse couche de paille, chacun de nous faisait un tas de ses habits. Par un couloir non chauffé, nous pénétrions dans la salle commune où, dans une vapeur épaisse, des corps se mouvaient, fantastiques et nus en une étrange arabesque. Cette vision s'associe dans mon souvenir à la fresque de l'enfer de Michel-Ange. Avec des petits baquets de bois, on s'arrose. Un parfum de bouleau humide et chaud, de savon, chatouille nos narines... De temps

en temps quelqu'un ouvre, au milieu de la salle, la porte d'un four garni de grosses pierres surchauffées et jette sur elles plusieurs seaux d'eau chaude. Un tourbillon de vapeur brûlante emplît la longue pièce. Nous montons jusqu'au plafond sur les gradins de plus en plus chauds qui garnissent le fond de la salle. On transpire à en perdre le souffle.

Didouchka mouille son balai de bouleau dans un baquet d'eau chaude et le promène sur mes frères et moi étendus à plat ventre sur un gradin. Nous gigotons pendant qu'il rabat sur nous, avec son balai, l'épaisse vapeur qui flotte sous le plafond. Il nous frictionne, nous fouette de plus en plus vivement. Vient l'office du garçon-baigneur. Tout en nous massant, il nous frotte le corps avec un tampon de raphia, un gant de crin avant la lettre. Puis c'est la tête qu'il pétrit vivement entre ses gros doigts. Autour de chacun de nous, il a préparé une douzaine de baquets, depuis l'eau très chaude jusqu'à l'eau fraîche. Après le massage il nous arrose d'abord d'eau si chaude que l'on peut à peine la supporter et finit par de l'eau froide. C'est enfin le tour de grand-père qui a droit en plus à un shampoing.

Les femmes, jeunes et vieilles, font du vacarme dans leur salle derrière la cloison de bois. Curieux, nous regardons en cachette par les fentes. Y a-t-il parmi elles cette fameuse sorcière à queue noire dont nous a parlé Didouchka ?

Dans une antichambre moins chaude nous attendons en bavardant, agréablement fatigués ; au vestiaire nous enfilons du linge propre. Didouchka peigne ses cheveux et sa barbe et allume sa pipe. Quels magnifiques cheveux il a conservé ; leur épaisseur tombe en frange sur son front.

Devant les Bains est installé un marché oriental: des petites vieilles dont la jupe cache un brasero, vendent du halva grec, des pommes reinettes tassées sous une couverture du traîneau. Il fait un froid de loup. Avec délices, nous croquons une pomme en rentrant à la maison.

Toute la soirée, on éprouve un sentiment merveilleux ce renouveau, de bien-être et de fraîcheur.

Le bain est comme le poêle une des sources de notre santé, une véritable institution nationale. C'est à Byzance sûrement que nous devons cette habitude.

### *LA FÊTE DE BABOUSSIA*

À la fin de novembre et au début de décembre, ce n'était qu'une succession de fêtes : il y avait la saint Michel pour mon frère aîné ; la sainte Catherine pour maman ; la sainte Matryona pour Baboussia ; la sainte Barbara pour une de mes sœurs ; la saint Nicolas pour le cinquième d'entre nous.

La fête qui nous intéressait le plus était celle de Baboussia, car ce jour-là, nous commençons à remplir notre tirelire de sous de cuivre.

Les visiteurs étaient des gens cossus dont les traîneaux et les chevaux encombraient la cour. En entrant, ils secouaient la neige de leurs bonnets de fourrure et de leurs pelisses orange, – le poil se trouvait à l'intérieur. Les uns portaient des bottes de feutre blanc ornées de dessins rouges, les autres des bottes de cuir noir. À chacun de nous ils donnaient des bonbons ou discrètement des pièces de 3 ou 5 kopecks.

Baboussia, petite, souriante, en robe de soie prune, nous caressait la tête. Jusqu'à 10 heures du soir, au salon, les visiteurs buvaient du punch dans de grands verres de cristal taillé. Ce jour-là, le plus gros samovar de cuivre, celui des fêtes, chantait sans trêve. Parfois un des hôtes nous appelait et nous donnait deux ou trois cuillerées de punch !

Au dîner de Baboussia, il y avait un fameux potage d'oignons, de cornichons, et de boulettes de viande ou de rognons hachés, une grande platée de pyrojki bouillants, fourrés de viande ou de poisson au riz, de choux, d'œufs durs ou de champignons et comme plat principal, une dinde ou même une oie accompagnée de pommes fermentées et toutes sortes de liqueurs ; au dessert, des oreillettes brûlantes dorées à la graisse d'oie.

Au salon une voix entonne le chant plein d'entrain du cosaque timide et de la jeune fille effrontée : « Divka v signah

stoyala...»<sup>25</sup> Les vieux émoustillés chantent des chansons à boire:

Buvons, mon oncle, notre eau-de-vie est bonne,  
Buvons pour lundi...  
Marions mes kopecks et tes kopecks,  
Buvons encore pour mardi,  
Buvons, mon oncle, notre eau-de-vie est bonne,  
Buvons de lundi jusqu'à lundi.

D'un seul trait, ils vidaient leur verre et lançaient les dernières gouttes au plafond en s'écriant: « Puissent nos enfants sauter ainsi ! »

Au milieu du brouhaha s'élevait de plus en plus fort la voix de grand-père. Échauffé par la vodka, son illustre pipe à la main, il discutait, sarcastique, avec notre oncle et tuteur, un homme austère, père de sept filles: « Nous verrons comment tu les marieras tes filles ! Rira bien qui rira le dernier. »

Au petit jour, les visiteurs s'en allaient. Nous nous étions endormis dans tous les coins, tout habillés.

Je crois que de nous tous Baboussia préférait Alexandre, l'aîné de notre jeune bande. Sachko était moins violent que nous, il chipait moins souvent petits sous et gourmandises dans la fameuse armoire de grand-mère. Baboussia l'aimait tendrement et le défendait toujours.

Aussi nous ne fûmes pas surpris lorsque Baboussia se mit à lui confectionner une pelisse avec une étoffe gardée depuis des années dans sa précieuse resserre. Aux premières gelées de novembre cette pelisse fut prête. Une drôle de pelisse, de coupe plutôt féminine ! Le tissu primitivement brun qui recouvrait la fourrure avait pris avec le temps un étrange ton à zébrures pourpres. Pas un seul bouton, mais un très haut col carré qui cachait totalement la tête d'Alexandre. Notre frère ressemblait à une chauve-souris.

---

<sup>25</sup> Дівка в сінях стояла – Une jeune fille se tenait dans l'entrée...

Chaque après-midi, sur le perron donnant sur la rue, Alexandre se pavanait dans sa pelisse. Aucun de nous n'osait rire de lui surtout lorsque, écartant les pans de son vêtement, il me passait un kopeck et sans mot dire m'indiquait la direction. Je galopais suivi de deux petits camarades jusque chez la grosse femme qui demeurait près du pont et rapportais une grande galette de pois chiches, toute gauffrée. Alexandre cachait sous sa pelisse la galette chaude, parfumée, puis la croquait nonchalamment, sous notre nez, rectangle par rectangle. Nos yeux suivaient chaque mouvement de notre frère. Enfin repu, Alexandre me donnait royalement un petit carré et distribuait aux autres les minuscules débris.

Cependant le crépuscule de novembre prenait un ton d'hiver précoce et les étoiles brillantes perçant la brume semblaient danser dans le ciel.

## *NOËL*

Après la fête de Baboussia, nous commençons à préparer Noël, la plus grande, la plus gaie de toutes les fêtes d'Ukraine.

Avec les sous de la tirelire nous achetions les feuilles de papier de couleur pour la confection de l'étoile des Mages. Cette étoile terminée par des houppettes multicolores était faite de papier transparent. Au milieu se trouvait une image de la Nativité sur papier huilé, éclairée de derrière par une bougie. Nous fixions la carcasse sur une perche de façon à faire tourner l'étoile à droite et à gauche.

Les devoirs terminés, tard dans la nuit nous confectionnions des épauettes d'officier, des décorations pour le « Mouchkarate » et la « Chèvre ». Pendant des semaines nous cherchions de vrais sabres, des éperons, une robe pour « Machira » (Machère), l'héroïne de la mascarade, une pelisse pour le «Vieux».

Une semaine avant Noël, notre boucher, Porphyre, le géant, venait chez nous tuer le cochon que l'on avait engraisé pendant neuf mois. Nous passions ce cochon tout entier à la flamme d'un feu de paille, sur la glace de la rivière. Théodore, le

plus gourmand, se débrouillait toujours pour obtenir la queue dont il se régala. Ma mère et Barbara préparaient des saucissons de toutes sortes, des pâtés de porc, du jambon cuit avec de la cannelle, du poivre et des herbes aromatiques.

La vieille de Noël, on plaçait, sous les icônes, dans un coin de la cuisine appelé «le coin de Dieu», sur un banc couvert de foin parfumé, une marmite d'épaisse bouillie d'orge et à son côté un énorme chaudron plein de compote de fruits secs dont on buvait le jus toute la quinzaine.

Le dîner se composait traditionnellement d'une soupe de pois cassés avec des croûtons, d'un gros poisson d'eau douce frit ou d'un poisson salé de la Caspienne. Comme dessert, maman nous servait la bouillie d'orge largement arrosée de miel<sup>26</sup>.

À peine la bouillie était-elle avalée qu'on entendait des frôlements derrière la fenêtre givrée et des voix assourdies par le gel demandaient : «Pouvons-nous entrer chanter les Noëls ?<sup>27</sup> »

La lampe est éteinte: une bouffée d'air glacial s'engouffre dans la cuisine. Mystérieusement une étoile éclairée s'avance et remplit la pièce d'un bruissement de papier. Elle oscille à droite et à gauche, des ombres dansent sur les murs, tandis que des voix frémissantes chantent Koladka : « Une joie nouvelle apparaît...» De notre cœur à tous jaillit cette joie millénaire que chaque Noël rend neuve. Mon frère Nicolas les accompagne de sa chaude voix de basse en distribuant des kopecks et Barbara offre des bonbons à toute l'assistance.

Maintenant c'est à notre tour de sortir. Tout d'abord nous allons chez notre voisin le gentilhomme. Nous arrivons avec

---

<sup>26</sup> Koutia, principal plat du repas de Noël qui en compte douze, est composée de blé cuit avec du pavot, des raisins secs, des noix et du miel.

<sup>27</sup> Tradition ukrainienne de Noël qui consiste à passer de maison en maison en portant la bonne nouvelle et souhaitant bonheur et prospérité dans les chants appelés Koliady qui mêlent les éléments païens et chrétiens. Noël est également l'occasion du Vertep – spectacle reproduisant différents épisodes de la Nativité – dont l'origine remonte à l'époque baroque.

notre « Chèvre ». Je suis travesti en officier. Alexandre qui fait le « Vieux » pousse la chèvre dans la pièce et Grégoire, recouvert d'une pelisse mise à l'envers, marche comme il peut, à quatre pattes, cornes et barbiche en avant et scande d'une voix rauque:

Je suis Kosa Deresa,  
Sur trois côtes on me frappa,  
Trois kopecks on m'acheta...

La chèvre recule et avance suivant le rythme du récitatif pendant qu'au-dessus d'elle, dans un cliquetis de sabres, deux officiers se battent. Le « Vieux » fait des plaisanteries et les gens rient en se tenant les côtes à deux mains.

Tout est simple, villageois, de tradition très ancienne. La bande gracieuse et enjouée des filles du gentilhomme propriétaire me prend par la main et demande : « Qui ça peut-il être ? Qui est-ce ? Ah ! Lexiy Gritchenko ! »

On nous offre des friandises, des kopecks et nous continuons à faire le tour de la ville.

Le jour de Noël, maman nous réveille pour la première messe à quatre heures du matin. Ensommeillés, chaussant avec mille peines nos bottes séchées près du poêle, en costume de fête, bien encapuchonnés, nous traversons avec Didouchka la place couverte de monceaux de neige où l'on perd la trace. Nous entrons dans l'église au moment féerique où un fil magique allume, bougie par bougie, les deux grands lustres. Instant fascinant pour les enfants ! Derrière l'iconostase rutilant d'or le pope célèbre le saint mystère. Dans le silence solennel, le chœur tonne.

Alexandre est soprano, Michel et Jean basses, moi alto.

Premier jour de Noël. Impossible d'en décrire la joie. Gel intense, calme absolu. Seuls dans les arbres dénudés, les oiseaux gazouillent.

Bien chauffées, maisons et chaumières exultent. On chante au son de la bandoura, notre guitare nationale à trois cordes ; on joue aux cartes en croquant des graines de tournesol grillées. Parfois une jeune fiancée se promène dans les rues en



chantant avec ses demoiselles d'honneur parées comme des gerbes de fleurs des champs avec les flots multicolores des rubans flottant autour de leurs longues nattes, pleines et serrées ; elles entourent leur gracieuse souveraine. Les jeunes poitrines palpitent sous la charge des colliers d'or soufflé où sautille une croix.

La tête haute, la fiancée s'avance auréolée d'allégresse ; sa couronne de fleurs de cire blanche ajoute à la majesté de sa démarche. Lorsque le cortège croise un passant, la fiancée fait un pas en avant, s'arrête, s'incline par trois fois cérémonieusement – les rubans de sa parure touchent le sol – puis elle l'invite en disant : « Mon père vous convie, ma mère vous convie à mes fiançailles. » Et le chant interrompu recommence. Les voix s'élancent, se poursuivent, s'enchevêtrent en une arabesque audacieuse, se séparent. Une note divine fuse vers l'azur soutenue par l'accord grave et prolongé des autres voix. Alors le cœur reprend, on dirait d'une voix cristalline un chant nostalgique très ancien qui pleure la jeunesse qui s'en va.

Le deuxième jour de grande fête est celui de la saint Basile qui tombe juste le Jour de l'An. Par un matin bleu opaque, scellé par le gel, alors que nous sommes encore douillettement dans nos lits, des bandes d'enfants, vêtus souvent des pelisses paternelles qui cachent leurs mains, font irruption dans toutes les maisons en jetant à travers les chambres des volées de grains d'orge ou de blé et en chantant à tue-tête : « Que Dieu bénisse chez vous le blé qui lève ! »

Notre chambre d'enfants s'éveille dans ce vacarme, sous le crépitement des grains contre les vitres et les icônes. Pendant ce temps le blé semé à l'automne dort sous une épaisse couche de neige.

### *LE KRYJ*

Le 6 janvier, c'est la fête du baptême de Jésus dans le Jourdain. Temps sec, gel violent. Le matin, avec de l'eau bénite apportée du Kryj de l'an dernier, Pierre et moi bénissons toute

la maison, les communs, en chantant un hymne et en faisant une croix à la craie sur toutes les portes, la porte d'entrée, le portail de la cour. Même le traîneau y passe. Nous sommes sans chapeau, mais la tête protégée par un fichu blanc noué sous le menton.

L'après-midi, nous partons en bande à Podolov. Une file interminable d'attelages à un et à deux chevaux avance entre les talus de neige tassée. On voit apparaître et disparaître les bonnets de caracul, les châles bariolés, les chevaux roux. Eux aussi sentent la fête, ils trottent plus gaiement qu'à l'ordinaire.

Le village a disparu sous la neige, on ne voit que les toits de chaume. Sur la hauteur, la petite église d'une simplicité et d'une rusticité enfantines sourit au soleil de tous ses murs blancs derrière la grille des arbres dénudés.

Tout de suite après Podolov la route descend vers la rivière.

Sur la glace aveuglante de Blancheur, la foule se presse autour d'un autel rudimentaire où scintille l'or des popes et des bannières. Les chants assourdis nous parviennent à peine ; le parfum de l'encens adoucit l'atmosphère ; par quel miracle ne sent-on pas le froid et quel froid ! Personne ne trouve étonnant que des audacieux se baignent ce jour-là. Ils plongent par un trou ouvert dans une couche de glace épaisse d'un demi-mètre.

On a creusé une immense croix – Kryj – sur la glace fraîchement balayée. Les tranchées étroites sont remplies de kvas rouge ; la croix est encadrée à droite et à gauche, de lances, de cercles, emblèmes du drame évangélique que saint Vladimir nous rapporta de Byzance.

À la fin d'un office rapide, chaque famille fait sa provision d'eau bénite. Cette eau servira l'année entière dans toutes sortes d'occasions : incendies, maladies, etc.

On quitte le village, content, rafraîchi, rajeuni. Podolov n'est qu'à quelques kilomètres de notre ville, mais tout y est différent, plus rustique : les rires, la façon de s'embrasser, la façon de marcher. Le soleil a disparu. Le froid bleu foncé étreint les chaumières moroses. Les gens courent chacun vers sa porte. Nous nous entassons dans notre traîneau en une mêlée compacte, cachant oreilles et mains, - les femmes ont un manchon. Nous pensons tous à la maison, au bon thé, aux jeux,

car, en contraste avec cette neige, ce gel, ce froid violent et persistant, cette rigidité glacée de la nature, partout règnent, chez les simples comme chez les nobles, chaleur, animation, cordialité, insouciance, intimité.

### *LE MOUCHKARATE*

Chaque nuit le Mouchkarate (mascarade), sorte de mystère moyenâgeux venu d'Europe, se promène par la ville. Le Mouchkarate se composait de plusieurs personnages: le roi couronné, emprunté au jeu de cartes, sa fille Machira – un joli garçon habillé en femme, une suite d'officiers avec éperons et vrais sabres accompagnés d'un vieux tenant un bâton à la main et revêtu d'une pelisse, poil au-dehors, comme un ours. Le vieux qui fait le bouffon demande la permission d'entrer dans la maison. Un des jeunes officiers traverse la pièce en faisant bruyamment sonner ses éperons et la représentation commence.

Il s'approche cérémonieusement du roi pour lui demander la main de sa fille. Un autre galant se manifeste. Scène de jalousie, duel, enlèvement de Machira.

Vers minuit, la mascarade finit parfois dramatiquement, lorsque deux Mouchkarate s'entrechoquent dans l'obscurité et qu'une bataille oppose deux quartiers rivaux.

Après avoir couru dans la nuit glaciale, nous sommes allés une fois banqueter chez un de nos officiers.

Sa mère est une veuve bonne et souriante. Sa jeune sœur tisse les rouchnyks. L'unique pièce respire une atmosphère d'atelier campagnard : sur le métier près de la fenêtre, la chaîne s'étend comme une immense toile d'araignée que des touffes de fils rouges et blancs sèment de bouquets.

Je suis rentré de chez eux, gai, grisé, marchant de travers. Et de plus j'ai avalé d'un seul coup, dans notre salle à manger déserte, un petit verre d'alcool pur que j'ai pris pour de la vodka. Je me suis atrocement brûlé la bouche et j'en ai gardé pour toujours une antipathie pour les alcools.

Ces trois semaines de vacances étaient pour nous trois semaines de fêtes. Presque une par jour, mais nous ne pouvions aller à toutes surtout quand il fallait payer l'entrée. Je n'oublierai jamais mon chagrin lorsqu'on organisait un arbre de Noël au lycée de jeunes filles. J'avais supplié ma mère de me donner les dix kopecks d'entrée. Elle ne pouvait pas toujours dire oui.

Je sortis quand même dans la nuit noire et m'arrêtai devant les grandes fenêtres du lycée. Un immense arbre de Noël étincelait jusqu'au plafond : de grosses caroubes, des noix dorées, des serpents, des bonbons, des joujoux miroitaient. On dansait autour de l'arbre, on chantait, la directrice distribuait des cadeaux.

Appuyé contre le mur, le nez au ras de la fenêtre, seul dans la rue, j'observai la scène et de grosses larmes me tombaient des yeux.

Depuis quelques jours, les classes ont repris ; c'est bien dur après les fêtes, mais le gel nous sauve de temps en temps.

« Hurrah ! Pas d'école aujourd'hui ! » hurle Pierre, en revenant vers la maison comme un fou, « le guetteur a sorti le drapeau ». Vingt degrés au-dessous de zéro.

Deux fois déjà de grand matin, Didouchka est venu nous secouer en retirant les couvertures : « Bila Chelma, tu dors et dans la cour il y a des montagnes de neige ! Impossible de passer ! »

Dehors tout est blanc, blanc. Le soleil brille dans un poudrolement de neige sèche. Elle atteint partout trois mètres de haut. Entre les ombres bleues et le bleu figé du ciel s'établit un silence effrayant.

Avec des pelles de bois, larges et légères, nous coupons la neige entassée et de ces blocs énormes, nous formons avec entrain de hautes rangées dans la rue. Tout d'abord nous avons creusé une artère principale vers le fond de la cour, puis une autre vers l'écurie où Bourinki affamé a déjà henni plusieurs fois. Didouchka lui a vite apporté sa ration d'avoine et moi, une brassée de foin.

Dans la soirée, Théodore s'avisa d'atteler au traîneau Bakhmoute, notre beau chien de garde. Important comme un barine, mon frère s'assied, cingle d'un coup de guides les reins de Bakhmoute qui s'élançe comme une flèche à travers les montagnes de neige et avec une force diabolique saute les deux mètres de haut de la barrière en cassant rênes et traits.

Notre Robinson est éjecté les quatre fers en l'air.

Au point culminant de l'hiver, lorsque Podolov la rivière gèle à soixante centimètres de profondeur, nos métayers nous apportent notre provision de glace pour l'été avec une file de traîneaux bas et plats, chacun tiré par un cheval, où s'entassent pêle-mêle d'énormes cubes veinés d'améthyste. Ces traîneaux miroitent comme une immense nacre ouverte. Ils vont et viennent toute la journée pendant près d'une semaine. À chaque voyage, nous brisons la glace à la hache et l'entassons sous le hangar dans une profonde fosse de quatre mètres sur trois. Lorsque la fosse est remplie, nous étalons dessus une épaisse couche de paille. Pendant l'été cela se transforme en un seul bloc. C'est dans cette glacière primitive que nous garderons le lait caillé, le beurre, les melons, toutes sortes d'aliments... Jusqu'en septembre, pendant les jours chauds, nous pourrons boire glacé.

De temps en temps durant l'hiver survient le dégel : les toits ruissellent, les glaçons tombent, la neige fond, sur la route le crottin fait des taches noires, les rouges-gorges et les moineaux chantent sur un autre registre. Le ciel d'azur violent nous enivre. Après de telles journées on sent que le mardi gras n'est pas loin.

## CHAPITRE IV

### *LES FEUILLES VERTES*

Le mardi gras, en Ukraine, c'est le point de passage, le col entre l'hiver et le printemps. Trois jours de congé, trois jours de festins. Au repas de midi, pas de viande, mais des pâtés de fromage frais recouverts de crème aigre, des tartes de farine de pois arrosées de lait de pavot. Nos célèbres crêpes de sarrasin mangées avec du beurre fondu et de la crème sûre.

Toutes sorte de zakouski : succulents harengs du roi, sardines françaises de Canneau<sup>28</sup> dans une ravissante boîte ornée d'un cercle d'or (un rouble !... trois francs cinquante, une fortune à l'époque), olives noires de Grèce, sprats, saumon fumé, caviar noir de Crimée, caviar rouge de Sibérie, j'en oublie...

Folle gaieté à table ! On boit de la vodka et du vin chaud à la cannelle. Il m'est arrivé de manger trente crêpes à la file, de quoi m'en souvenir toute l'année !

Le premier jour du Carême, à la place du lait, on nous donnait du lait de pavot. Sept semaines de repas maigres suivaient, de repas dont le borchtch de poisson et de haricots blancs, et la kacha de sarrasin ou de millet à l'huile de chanvre constituaient l'élément principal.

En accord avec cette frugalité digne de saint Antoine l'Ermite, le glas de la cloche monotone s'infiltrait au plus profond du cœur. Dieu ! Quelle tristesse s'étendait sur la ville avec les cloches du soir !

### *LE PRINTEMPS*

La veille des Rameaux, on enlève les doubles-fenêtres, on lave les planchers, on blanchit les plafonds. La fraîcheur du printemps envahit la maison. Au jardin, les premières petites

---

<sup>28</sup> Probablement, il s'agit des sardines de Concarneau.

feuilles vertes et gluantes du cassis s'épanouissent au soleil. Leur parfum tourne la tête. Maman plante dans le potager les oignons montés. Les bourgeons veloutés des saules luisent tendrement. Pour la première fois les abeilles de mon frère Pierre sortent du rucher. Après la messe, nous rapportons de l'église le saule béni par le Père André, et chemin faisant nous en fouettons amicalement les jeunes filles que nous rencontrons :

Ce n'est pas moi qui bats,  
C'est le petit saule qui bat.  
D'ici huit jours  
C'est le « Grand Jour ».  
Il n'est pas loin  
L'œuf rouge de Pâques.

Comme d'habitude, en rentrant à la maison nous glissons le rameau derrière l'icône.

Et voici déjà les merles reviennent des pays chauds. On les attend d'habitude pour le neuf mars. Impossible de traverser les rues tant elles sont pleines de boue !

Voilà trois jours que la rivière charrie de la glace. Grand événement pour nous ! Chaque soir nous jouons sur le pont, seul endroit où le soleil ait déjà séché la boue. Les filles font des rondes en chantant des chansons printanières qui viennent du fond des âges :

Depuis l'enfance elle invoquait  
Printemps et sirène.  
Viens bien-aimée,  
Embellis mon visage,  
Rends-le pareil au soleil.  
Que la fille de sa mère soit  
Comme une fleur de cerisier  
Jusqu'à ses plus tardives années.

Les garçons cherchent des émotions plus violentes. Ils guettent la glace. Quand un bloc épais, large comme un radeau,

heurte l'un des piliers du pont, trois au quatre des plus audacieux sautent dessus, de deux mètres de haut, et allument un feu avec des gerbes de paille. Cette étrange lumière éclaire l'eau trouble, les grands saules, les barrières. Avec de longues perches ils pagayent dans la nuit sur la rivière qui disparaît dans la forêt. Nous courons sur la route à la rencontre des navigateurs tout en surveillant de loin leur voyage d'après la mouvante lueur qui perce de temps en temps les ténèbres. Parfois le bloc se brise, – sauve qui peut, parfois il débouche triomphalement quelques kilomètres plus loin, à la sortie de la forêt. Nous saluons avec des hurlements de joie notre « iceberg » vainqueur.

### *LA SEMAINE SAINTE*

La dernière semaine du carême est la plus austère, le poisson même est défendu. Comme d'habitude nous nous préparons à la communion. Pendant des jours entiers nous rabâchons le credo. Nous allons par bandes à l'église pour nous confesser.

Le Père André est assis près d'une table, des petits sous en cuivre amoncelés sur un plateau. Nous nous alignons devant lui. Chacun s'approche à son tour, s'agenouille : « Et alors, dit-il d'une voix grave et douce, tu sais ton credo ? » Il nous scrute de ses bons yeux en bourrant de tabac à priser son nez pareil à trois petites pommes de terre agglomérées et il passe sur sa figure son grand mouchoir à carreaux. Je regarde son haut bonnet de velours violet – un frisson me traverse jusqu'au talon et je récite ma prière en bégayant. Sa grosse main couvre ma tête de son étole mystérieuse pendant que je me confesse à mi-voix : « Quels péchés as-tu commis ? »

Touchant tableau de Ghirlandaio. En me levant, je pose sur la table, dans le petit tas de kopecks, une piécette de cuivre.

Le jour de la communion, on reste à jeun jusqu'à la messe. Avant de partir nous demandions pardon à tout le monde, même aux domestiques. « Je te demande pardon. – Que Dieu te pardonne. » C'était là véritablement une formation morale.



Le Jeudi saint, nous nous approchions de l'autel avec crainte. Le Père André, ciboire en mains, entre deux assistants qui tiennent une nappe, met dans notre bouche, avec une cuillère dorée une parcelle d'hostie trempée dans du vin. En revenant à nos places, nous prenions avec délices des mains du sacristain un peu de vin rouge sucré dans une timbale d'argent.

À la sortie, nous achetions sur le parvis des chapelets de craquelins sucrés ou salés, des bricelets que nous partagions en arrivant à la maison avec ceux qui n'étaient pas allés communier.

La nuit du Jeudi saint qui est souvent lugubre, maman donnait un cierge à chacun de nous ; petit aux petits, grand pour les grands.

À la fin de chaque évangile – on en lit douze – nous marquions le cierge d'une minuscule boulette de cire. Au retour nous traversions la place avec précaution : il fallait conserver la flamme de cierge protégée par un cornet de papier rouge. Si la flamme s'éteignait, c'est auprès de Didouchka que nous la rallumions.

Une année le Jeudi saint s'est terminé par un désastre. Des voleurs ont dévalisé la remise avec toutes les provisions réservées pour Pâques, nos nouveaux costumes !.. À l'un il manque un soulier, à l'autre une botte. Les voleurs ont profité de la nuit noire, pendant que nous étions à l'église et ont démoli cinq mètres de clôture pour faire passer leur charrette. Consternation dans toute la famille ! Nous avons trouvé Bakhmoute étranglé par une boule de pain traversée d'une aiguille.

Le Vendredi saint, jour de la Mise au Tombeau. Je lisais avec des larmes aux yeux l'histoire de la Passion, je la vivais. Je revoyais en imagination toute la scène tragique : les coups de fouet, les grosses épines enfoncées dans la tête, les clous qui traversent les mains et les pieds... Didouchka me demande :

- Pourquoi pleures-tu ?
- Les Phariséens ont crucifié Jésus-Christ.

À l'église, de la tribune où je chantais, je ne perdais pas un détail de la pathétique cérémonie. On apportait solennellement de l'autel, par la Porte des Rois le linceul sur lequel étaient

naïvement brodées en relief les figures de la Mère de Jésus, des saintes femmes, de saint Jean, et du Corps du Christ. Au moment où l'on déposait le drap sacré sur le cercueil, au centre de la nef, mes larmes coulaient.

Le glas, les émouvants cantiques byzantins déchiraient mon cœur.

Toute la journée, des fidèles venaient baiser les pieds de l'auguste image embaumée de myrrhe de Constantinople, comme le prescrit la tradition séculaire.

## *PÂQUES*

La semaine sainte, la dernière et la plus sévère du carême, est toute remplie par l'odeur alléchante des préparatifs culinaires de Pâques, les monumentales brioches pascales que l'on mangeait pendant cinquante jours, jusqu'à la Pentecôte, les pyrojki, etc.

Du matin au soir, on pétrissait la pâte d'œufs, de sucre et de safran. Nous les gosses en chipions de petits morceaux que nous écrasions de nos doigts noirs avant de les mettre dans de petits moules hauts et vernissés. Nos brioches montaient à peine ; les grandes brioches des parents montaient jusqu'au plafond du four. Maman, Barbara étaient ravies. Nous transportions ces pascas, par dizaines dans le couloir. On glaçait alors leur sommet doré avec du sucre blanc parsemé de grains d'anis sucrés multicolores. La plus grande des brioches était ornée des initiales pascales X. B. (Christ Ressuscité).

Le plus tentant était l'agneau pascal, tout doré, comme en Orient. Je succombe à la tentation, je trempe mon doigt dans le jus encore chaud. Pierre hurle à la cuisine : « Maman, Lexis a fait un péché ».

Le samedi matin, nous préparions une teinture rouge et avec un mince petit pinceau nous bariolions les œufs durs de dessins variés, jouant sur le fond blanc ; figures géométriques, arabesques qui rappellent les vases grecs. En Ukraine, ce peinturlurage constitue un art décoratif extrêmement développé, venu de Byzance, de l'Hellade antique. J'ai admiré

de semblables dessins géométriques en Crète, sur les vases monumentaux de l'époque d'Homère et du mystérieux roi Minos.

Pendant la semaine sainte, nous préparions chez le gardien de l'église, des lanternes de couleurs vives, de toute forme et de toute grandeur, pour en décorer le clocher.

Les veilles de Pâques ont laissé dans mon souvenir une impression de profond recueillement, comme l'attente d'un grand événement. Vie secrète, invisible montée de la sève dans les arbres, gonflement des bourgeons, parfums à peine saisissable des premières feuilles, du premier blé perçant la couche de neige hivernale.

Dans la soirée, nous allions à l'église avec le cierge du Jeudi saint, demi-brûlé, un peu noirci. Le gros bourdon bat sourdement. Au milieu de la nef, le linceul est toujours exposé comme le Vendredi saint.

On lit jusqu'à minuit les Actes des Apôtres d'une poignante simplicité. Notre oncle un cierge à la main les psalmodie d'une voix sonore et grave. S'il rencontre quelques lignes ensevelies sous les gouttes noires d'une cire séculaire, il improvise, sans sourciller, un chant fondu qui continue la mélodie.

Toute la nuit, des groupes de croyants vont de paroisse en paroisse. Ils traversent la nef à peine éclairée, baisent avec respect le suaire béni, contemplant le Jugement dernier, l'Enfer...

À l'intérieur, mes frères aînés décorent l'église avec des lanternes ; ils en placent même au sommet du clocher. Dans les ténèbres, on entend des appels étouffés, on voit naître et disparaître les lumières.

Depuis un grand moment déjà, dans l'enclos qui entoure l'église, sous les hauts tilleuls, par terre, sur une nappe blanche, on a disposé les brioches pascales qui vont être bénites. La nôtre était la plus haute. À côté, posés sur des plats, les agneaux rôtis, les œufs décorés. Des curieux regardent, admirent les pascas ou se moquent de celles qui sont ratées. Une odeur appétissante provoque les estomacs creux.

À minuit je m'endors exténué, la tête enfouie dans la jupe d'une brave vieille. Elles sont là, accroupies en rond, comme des Turques dans une mosquée.

Soudain, un mouvement anime toute l'église. De la sacristie s'avance une grande image : le Christ sortant du tombeau dans une auréole. Je me frotte les yeux. Tous se lèvent ; l'église se remplit de monde. On emporte le suaire derrière l'autel. En procession l'icône de la Résurrection sort de l'église suivie du saint évangile porté par un enfant, puis du prélat en vêtements sacerdotaux, de nombreuses bannières et de tous les assistants, cierge allumé en main.

On ferme l'église entièrement vide.

Par trois fois la procession fait le tour de l'enclos. Mon cousin Serge chante en récitatif, d'un ton extrêmement haut l'hymne pascal : « Les anges chantent dans les cieux ».

Notre bon Père André, curieux comme un villageois, observe les physionomies heureuses de ses paroissiens, bénit les pascas, les encense généreusement avec un encensoir entouré de grelots. Les gosses se faufilent partout.

À peine la procession a-t-elle atteint le parvis que des centaines de lampions, de lanternes chinoises illuminent l'église jusqu'aux plus hautes corniches. Vers le ciel éclatent des feux d'artifice. Les fusées s'élancent, virent, crépitent. Leur pétarade ébranle l'air calme et suave du printemps.

La tête de la procession s'engouffre dans le vestibule et s'arrête devant les portes mystérieusement fermées. Tout d'un coup, d'une seule voix, d'une seule âme la foule entonne « Khristos voskresse » - « Le Christ est ressuscité ». Le pope se retourne vers l'assistance, la bénit avec la croix et répète : « Khristos voskresse ». À quoi tous répondent avec allégresse : « En effet il est ressuscité ». Nous pénétrons dans l'église en nous embrassant les uns les autres. On dirait que les saints des icônes eux-mêmes sont vivants parmi nous.

Cette fraternité réchauffe tous les cœurs et l'on croit revivre en ces moments l'amour des premiers chrétiens.

Suit un office bref avec des chants vifs et allègres.

Une étroite bande de ciel rosit à l'est. Les crapauds coassent par intermittence.

Les familles sortent en groupe de l'enclos emportant les pascas bénites. Tous marchent vite, en courant presque.

Jean porte la brioche pascalle, Théodore l'agneau, Didouchka dans un plat rose, les œufs décorés. Avec quelle fringale nous commençons le repas.

Dans le jardin parfumé arrivent de la forêt les premières roulades du rossignol. Nous assistons tous, avec des verres fumés, au lever du soleil. Triomphant, il roule, il joue, il se meut, il fuse dans le ciel... Spectacle unique dans l'année.

L'air est doux, presque tiède. Nous tombons de sommeil ; jusqu'à midi nous dormirons. C'est la fin de l'hiver, le printemps est là.

Pendant trois jours les cloches sonnent à toute volée - leur bronze en devient chaud. Une grande rumeur monte au-dessus de la ville.

### *LA FÊTE DES MORTS*

Après Pâques, on célèbre en Ukraine la Fête des Morts. La croyance en l'immortalité est si ancrée dans les esprits qu'il ne se mêle aucune pensée lugubre au souvenir des disparus. C'est pourquoi le Champ des morts est chez nous, comme en Orient, un lieu de promenade, un rendez-vous d'amoureux.

Le samedi après Pâques, quand on allait au cimetière, on se croyait presque aux premiers jours d'été. Derrière la clôture, les vagues vertes des blés réjouissent les yeux. Les amoureux languissants sont assis la main dans la main à l'ombre des saules à peine feuillus.

La veille, nous arrangions les tombes où l'un près de l'autre reposent papa, Nadinka, grand-père de Krolevets (père de Baboussia) que nous n'avions jamais vu et dont nous connaissions le prénom, Danylo, que par la grande croix verte sur laquelle il était inscrit. Nous recouvrons les tombeaux de mottes d'herbe verte décorée des premières anémones sauvages.

Vers midi, de tous les côtés de la ville, les gens arrivent en groupes nonchalants (chez nous une quinzaine de personnes).

Sur des charretons ou sur leurs bras, ils apportent les mets du Jour des Morts, les brioches pascals, les boissons. Autour des tombes familiales aux croix de bois parfois importantes règne une grande animation, un brouhaha cordial ; les abeilles bourdonnent dans les saules épanouis. Entre les tombes, sur l'herbe fraîche, le couvert est mis sur une nappe étincelante. On attend le pope qui passe rapidement d'enclos en enclos, bénit, récite les prières.

La fumée de l'encens ne s'est pas encore dissipée que chaque famille s'embrasse, fait rouler en croix les œufs décorés.

Dans la soirée, lorsque le soleil éclaire les croix dorées sur le clocher rustique, une immense salle de banquet où les gens s'embrassent, entrechoquent leurs verres en faisant des signes de croix, tout en mangeant du poulet. Enfants, nous raffolions des gâteaux de vermicelle au lait et au sucre, semblables aux « trigonos » grecs que l'on préparait pour ce jour-là.

Près du cimetière s'installait un vrai petit marché turc où se vendaient des pommes fermentées, des cerises à l'eau-de-vie, des graines de tournesol. Enfin, lentement, la foule colorée s'écoule et traverse la place en chantant. Quelques chanteurs marchent d'un pas mal assuré.

À la tombée du jour, Zarizany (le Décapité) déambulait en zigzag sous nos fenêtres. Ce vieil original fredonnait les airs militaires de la campagne de Turquie, lorsqu'en 1877 il guerroyait pour la libération des Slaves, sous le commandement du célèbre général Skobelev.

Malgré son surnom extraordinaire, – dont je n'ai jamais su l'origine – notre charron avait bien sa tête sur ses épaules et son atelier était le plus florissant de Krolevets.

Il habitait dans la rue en pente où l'hiver nous faisons nos dangereuses glissades. Avant d'ouvrir le portail rustique du long potager fleuri au bout duquel se cachait son atelier, on entendait déjà un bourdonnement intarissable. Trois tours ronflaient à la fois. Les blonds éclats de bois tombaient par terre et formaient des monceaux odorants et moelleux. Le Décapité en casquette et ses deux fils tête nue, trapus comme

des cosaques, tenaient ferme leur ciseau sur le moyeu demi-ébauché qui tournait éperdument.

Personne ne levait le regard, mais cela m'était égal, je m'enchantais comme toujours et partout, des couleurs, des formes, des parfums et de la poésie des choses.

Ici, quatre sortes de bois étaient employées : le bouleau frais pour les moyeux, le chêne dur pour les rayons, l'érable sec et l'orme flexible pour les jantes. Les longs billots d'orme ramollissaient deux nuits dans le grand four avant d'être travaillés.

Les jours de foire, de grand matin le père et ses fils roulaient, sous nos fenêtres, des files de roues vers la place où ils avaient un stand. Le soir, le Décapité rentrait en titubant. D'une voix éraillée il chantait les refrains militaires de sa jeunesse.

## CHAPITRE V

### FLORAISON

Comme Pâques est pour nous le symbole du printemps, la Pentecôte est celui de l'été.

Quels mots ensorcelants pourraient évoquer l'image de nos jardins fleuris d'Ukraine ? J'ai vu les jardins de tous les pays méditerranéens, de la Turquie au Portugal, mais nulle part je n'ai trouvé cette extase parfumée de la floraison.

Il fait nuit ; le ciel est d'un bleu vert transparent. Les feuilles d'argent des peupliers ne tremblent même pas. Dans le calme absolu, la lune baigne de sa lumière bleutée les mystérieuses masses fleuries et son masque énigmatique ébauche le secret d'un sourire.

La veille de la Pentecôte, au bord de la rivière, dans l'eau jusqu'au ventre, nous coupons, tout en mangeant les jeunes pousses amères, des brassées d'*air*, dont seront recouvertes d'une couche épaisse toutes les pièces et même le perron.

Il faut parer la maison entière. Sur les murs, devant les icônes, derrière le cadre des glaces, nous plaçons des branches de tilleul odorant, d'érable aux feuilles palmées, de bouleau léger. Sur la table, des bouquets de fleurs des prés. Entre le portail et le perron, un couloir de verdure a poussé du soir au matin. Au-dessus du portail, d'après le conseil de grand-père, nous piquons des branches de tremble pour conjurer les démons qui viennent troubler le sommeil de Bourinki. Didouchka les redoute.

Notre maison pendant la Pentecôte est devenue un vrai jardin parfumé. La nature pénètre de ses arômes la demeure des hommes. À l'église, le parvis, les icônes, le plancher, sont décorés de la même façon et d'énormes branches d'érable se dressent aux deux angles de la grande nef et du transept. Dans chacune de nos fêtes se cachent sous la tradition chrétienne des réminiscences païennes et la résurgence des mystères profonds.



## *LA PÈCHE MIRACULEUSE*

Nous passons nos après-midis dans l'impénétrable saulaie de notre voisin gentilhomme. Le « Pane » nous poursuit à grandes enjambées jusqu'à ce qu'il ait saisi l'un de nous au saut de la barrière et lui ait arraché sa casquette : « Va dire à ta mère de venir la chercher ». Nous le craignons comme le diable.

Cachés au cœur de la forêt nous fumons jusqu'à l'ivresse des cigares de feuilles de saule desséché. Quand mon père vivait encore, j'apportais parfois du tabac que je lui avais chipé. En sortant de notre cachette, nous tournons en rond comme des opiomanes. Pour moi ce fut un miraculeux vaccin. Depuis cette époque, je n'ai jamais plus été tenté par la moindre cigarette.

C'est juste après l'une de ces « fumeries » que nous sommes descendus dans la prairie du voisin avec un drap tiré de notre lit. Nous commençâmes à pêcher dans le vivier abandonné.

Devant nos yeux stupéfaits, parmi les lentilles d'eau et les têtards, saute dans notre drap, noir de vase, un gros karas<sup>29</sup> aux nageoires dorées. Nous replongeons notre drap des dizaines de fois jusqu'à ce qu'il ne reste plus de poissons dans la mare...

Quel plat inouï que ces karas frits au beurre et arrosés de crème fraîche ! Nous nous en sommes léché les doigts et notre Matoussia<sup>30</sup> ne nous a même pas menacés de sa fameuse « kacha de bouleau » pour notre drap noir de boue.

## *LES PASSIONS DE MICHEL*

Michel était le préféré de notre grand-mère. Ce grand garçon robuste aux yeux légèrement fermés quand il vous regardait, était devenu peu à peu le chef de la famille. À table, pour lui, le meilleur morceau ; pour lui, de temps en temps, un petit verre d'eau-de-vie. Notre mère lui pardonnait toutes ses

---

<sup>29</sup> Carassin (*Carassius carassius*).

<sup>30</sup> Petite maman.

fantaisies et acceptait aveuglément ses plus audacieux châteaux en Espagne.

Moi aussi j'aimais profondément mon frère aîné car j'étais fier de lui. Il était doué pour tout. Chasseur célèbre dans le pays, menuisier-ébéniste remarquable, tourneur sur bois, ferronnier. Il possédait des monceaux d'outils de toute sorte.

Une fois, il nous construisit une voiture splendide. Pour épater les citadins il fabriqua lui-même un fusil qui se pliait au milieu : deux canons, une crosse de noyer sculpté. Son intelligence était exceptionnelle ; il saisissait d'un seul coup le secret de n'importe quelle machine, mais il était impulsif et violent.

Michel possédait des collections de catalogues et souvent pendant le déjeuner ou le goûter il fallait que je lui apporte à la minute un prix courant de machines allemandes ou un prospectus français quelconque de meubles rococo.

Un soir il lui prit la fantaisie de construire un lit. Toute la nuit nous avons scié, raboté, ajusté. Enthousiasmés, nous montrions le travail à maman à demi endormie. Pour la moindre erreur, Michel était prêt à me battre. La nuit suivante nous vernissions déjà le lit. Si nous ne l'avions pas terminé immédiatement, mon frère l'aurait abandonné pour toujours comme il avait abandonné tant de choses commencées.

Je n'ai pas hérité de ce terrible travers. Pour moi, terminer ce que j'ai entrepris est une immense jouissance, et c'est pour cela qu'avec un zèle infatigable je passais et repassais le vernis sur les larges panneaux du lit achevé.

Un jour, nous rapportâmes du chantier de la forêt où se trouvait son atelier de menuisier une armoire que nous venions de construire et de vernir à l'acajou. Tout le monde l'avait admirée. Pendant le repas, notre petite Barbara qui aidait souvent maman à faire le ménage apporta une cuvette d'eau bouillante et frotta les portes de l'armoire, jusqu'au bois naturel. Ce fut un drame affreux.

Dans toutes les entreprises, j'aidais Michel avec un entrain et un amour incroyables. Je m'occupais de ses chiens de chasse, je démontais, nettoyais et graissais ses fusils, distribuais le gibier à ses amis. Pour la saint Pierre et saint Paul, il rentra une

fois avec une charrette pleine de gibier : canards, bécasses, poules d'eau, cailles, un véritable tapis hindou dans la voiture. J'ai passé la journée à courir la ville. À mon maître d'école, les grosses bécasses ; au maire, les canards ; au curé, les cailles...

Que de gibier, mon Dieu, dans notre vieille Ukraine !

De temps en temps, Michel m'emmenait à la chasse avec lui. Il entrait dans l'eau jusqu'à la poitrine. Les canards tombaient l'un après l'autre, les mâles aux plumes bleues. Cara, un setter écossais, les tirait de l'eau, l'aile tombante. Je les cherchais dans les hautes herbes des marécages.

Il y avait si peu de chasseurs dans notre région qu'on pouvait les compter sur les doigts. Les canards volaient par bandes d'un lac à l'autre. Les compagnies de perdrix caquetaient dans le secret des buissons.

Parfois Michel passait une semaine entière à la chasse, surtout lorsqu'il partait pour Konotop, dans les steppes, chasser les drofa<sup>31</sup>. Elles courent en bandes comme des autruches. Il est difficile de les rejoindre même à la course. Michel les chassait en drojki attelé à un cheval.

En hiver, il tuait une quantité de lièvres, de renards roux à queue blanche. Aussi avions-nous chacun devant notre lit, une belle peau de loup. La seule chose que je ne pouvais lui pardonner était sa cruauté. Pour faire des exercices de tir, il tuait hirondelles et martinets sans en manquer un seul. Son caractère contenait quelque chose de dur et de despotique. Il fallait lui obéir sans discussion.

Un jour que je terminais pour Barbara une petite armoire et que, très affairé, je la collais, Michel arrive, en costume de ville, prêt à sortir, et m'ordonne : « Va porter ce petit mot au gérant de Kotchoubey ». – « Une minute », implorai-je en continuant à coller. Michel furibond, saisit un marteau et mit en pièces l'armoire. Un mois de travail, d'efforts, d'amour, - tout anéanti ! Heureusement que mon jeune cœur n'avait pas de rancune. Lorsque Michel partit faire son service à Varsovie, je l'embrassai très fort, en pleurant à chaudes larmes.

---

<sup>31</sup> Outardes.

## LA FORÊT

Ma première impression de forêt est demeurée toujours intacte dans ma mémoire.

Dans la clairière, parmi des repousses d'arbres, de grosses fraises écarlates au milieu des herbes hautes. Çà et là, de gigantesques poutres déjà parfaitement équarries. Je les ai mesurées : vingt-quatre archines<sup>32</sup> de long et au faite une archine de large. On peut imaginer les pins dont sont tirées ces poutres colossales. Plus tard, j'ai su qu'elles étaient envoyées en Angleterre pour les constructions navales.

Après la mort de mon père, ma mère continua l'exploitation de la forêt. Une force irrésistible m'y attirait. Le lundi matin, avec une docilité totale, j'aidais Michel à préparer son départ. Je ramassais et nettoyait les fusils, j'apportais la soupe à ses sept chiens, je courais dans la ville faire ses commissions. De mes mains tremblantes, à la dernière minute j'ouvrais le portail, mais Michel montait sans mot dire, son drojki s'ébranlait, roulait... Et moi, laissant le portail ouvert, je rentrais à la maison et ramassais en sanglotant livres et cahiers.

Ce n'était pas encore la forêt qui m'attendait mais l'école.

Après les examens, maman nous emmenait volontiers avec elle. Quinze kilomètres à travers les champs de tournesol d'or, de sarrasin blanc, de millet, de chanvre. Par moments la route suivait la rivière. Après des hameaux et des villages nous pénétrions dans la forêt comme dans un royaume enchanté.

Autour des baraquements de l'exploitation se dressent les pins solitaires, droits comme des cordes de violons, dont les cimes ondulent et bruissent comme la mer. D'un côté, la forêt est déjà abattue, de l'autre elle est vierge, impénétrable. Les colonnes des pins alternent avec les chênes et les peupliers.

On abat les arbres dans la soirée. Au ras du sol, on entaille, d'un côté, le tronc, à coups de haches, de l'autre, on le scie. Il faut de ses yeux avoir vu ce spectacle : à la dernière minute, le

---

<sup>32</sup> L'archine est une ancienne unité de mesure d'environ 0,71 mètre.

géant oscille, s'arrête une seconde, s'ébranle, s'incline lentement et comme un ouragan se précipite en écrasant tout dans sa chute. Les lièvres, les oiseaux, les renards se tapissent au cœur de la forêt. Sur le champ de bataille, de gigantesques guerriers gisent de tous côtés.

Il faut les débiter. On creuse un fossé long et profond, puis, sur des traverses, est placé l'arbre grossièrement équarri, pleurant sa résine odorante. Dans toute sa longueur, on le marque au cordeau et deux scieurs, l'un dans le fossé, l'autre debout sur l'arbre, le coupent avec une immense scie en suivant fidèlement le tracé du cordeau. L'arbre est débité en poutres, en planches de toutes les dimensions.

Je me rappelle qu'on a tiré d'un seul pin deux cent cinquante archines de poutres, assez pour construire une maison.

La forêt, c'est pour moi deux passions : nids et champignons. De grand matin, à la première rosée, je vais avec mon chien Marsyk vérifier mes nids. J'en avais trente-cinq dans mon cercle d'observation.

Dans un nid, un nouvel œuf a été pondu, – blanc tacheté. Dans un autre, deux nouveaux, – bleus. Dans un troisième, cinq déjà. Plus loin, les jeunes se sont envolés du nid, ils piaulent autour, mais dans le nid, un œuf vide est resté. Je le prends, nouveau spécimen pour ma collection.

Avec de l'écorce de bouleau striée de veines sombres, je confectionne un cornet. Sous le soleil brûlant, je ramasse des fraises des bois plus grosses l'une que l'autre. Elles fondent dans la bouche comme du miel.

Parfois je grimpe sur les pyramides de planches que l'on fait sécher en triangle ajouré. La montée est facile, mon pied se pose de planche en planche, mais il est beaucoup plus délicat de descendre dans le puits laissé au cœur du triangle. Et cependant c'est là-bas au fond que je découvre les fraises les plus gonflées et souvent le nid d'un rossignol.

Quelle adorable impression, à midi, de rentrer de la clairière brûlante dans l'épaisseur fraîche de la forêt. Je cours avec Marsyk, je me cache derrière les arbres, et lui, me découvre avec des jappements joyeux. Silence... Pas âme qui vive... Un lièvre passe en courant, sa queue apparaît l'espace d'une

seconde et déjà il s'est perdu dans les fougères. Un énorme chat-huant est mystérieusement perché immobile sur une branche. La nuit, il miaule comme un chat. Souvent, en hiver, quand maman rentre de la forêt, la tête enveloppée d'un foulard blanc, elle raconte qu'elle a entendu des gémissements épouvantables de chats et d'enfants. Ce sont les cris étranges de ces rapaces nocturnes. Comme le disait Chevtchenko: «Les chats-huants hululaient dans la forêt».

Forêt! Royaume enchanté! Sur une haute tige, la tête écarlate, tachetée de blanc, d'un champignon, éclairé comme une lanterne chinoise un royaume de verdure sans limite. Petits et grands, à droite et à gauche... Je détache du bord la pellicule rouge et mange la chair blanc douceâtre.

Je me hâte vers le comptoir forestier, c'est l'heure du déjeuner. Déjà notre contremaître Féodor Yakovlevitch a préparé dans un chaudron de cuivre sa bonne soupe de campagne qui cuit en plein air. Je ne sais pourquoi je ne suis pas rentré ce jour-là au bureau. Dans un hangar, sur une charrette, je me suis étendu, plongé dans une sorte de nirvana, une impression de douceur envahit tout mon corps. Des rêves, des visions... Les scieurs coupent ma tête avec leur longue scie. Dans un demi sommeil, je sens qu'on me transporte, j'entends quelque part au-dessus de moi les voix de Michel, du contremaître. Celui-ci a tout de suite compris que j'ai mangé des amanites. En vitesse, il envoie à cheval chercher du lait caillé au hameau.

Féodor Yakovlevitch était un Moscovite. Maigre et long. Comme on le sait, les Moscovites sont durs, en général, parfois même cruels, mais Féodor Yakovlevitch faisait exception. Il n'était pas beau à voir : borgne, l'épaule un peu de travers, mais il n'y avait pas plus brave, plus honnête, plus dévoué, plus capable. C'est lui qui donnait le travail aux ouvriers et vendait notre bois aux paysans. Il savait soigner les morsures de serpent, guérir du mauvais œil, des empoisonnements de champignons... Nous l'adorions tous.

Mon estomac vidé, nettoyé, dans l'après-midi, mon frère m'emmène chez le docteur, à Krolevets. Pendant la route, je divague, je parle de Nadinka : « Je la verrai bientôt, ma sœur

chérie ». Michel me donne une pièce d'argent de vingt kopecks. Je promets de mettre un cierge à saint Nicolas si je guéris.

Trois heures plus tard nous arrivons à la maison. Je me mêle à la bande joyeuse de mes frères. Mon malaise est oublié. C'est Féodor Yakovlevitch qui m'a sauvé.

Eh bien, malgré cette histoire, malgré menaces et défenses, j'ai conservé ma passion pour les champignons.

### *L'HORLOGE*

Dans notre salle à manger, une horloge ancienne marquait et sonnait l'heure : bam, bam, bam, bam... Chaque vingt-quatre heures les lourds poids de cuivre descendaient presque jusqu'à terre. Il fallait les remonter par leur petite chaîne.

Baboussia, de temps en temps, avec une règle, déplaçait les aiguilles sur le cadran blanc. Comme cette horloge m'intriguait ! J'étais petit et je ne savais pas encore lire l'heure, mais j'aurais bien voulu remonter les poids, toucher les aiguilles, ouvrir la petite porte, regarder de près, voir les roues, les ressorts.

Un jour, après le repas de midi, personne à la maison. Vite je grimpe sur une chaise, d'une main je tire la chaîne, de l'autre je remonte l'énorme poids. L'horloge grogne, le ressort grince, l'heure se met à sonner sans arrêt et tout d'un coup les deux poids dégringolent avec un fracas épouvantable. Catastrophe !

Terrifié, je cours au jardin, traverse le petit-bois, la forêt de framboisiers, et me jette à plat ventre entre les plants de pommes de terre. Pendant quelques jours, je n'ai plus paru à la maison.

– Où est Alocha, demandait maman ? – Il est parti dans la forêt avec le contremaître, répondaient mes jeunes frères avec un air d'innocence.

J'ai vécu, j'ai dormi dans le champ, comme un héros des romans de Jules Verne que nous aimions tant. Grégoire et Pierre m'apportaient à manger. Les concombres frais du potager, les carottes crues complétaient le repas.

Quand enfin je suis revenu à la maison, je pénétrai avec crainte dans la salle à manger, l'horloge marchait comme d'habitude: tsoc, tsoc..., tsoc, tsoc...

## *JEAN*

C'est Jean qui remplaça Michel à la forêt. Quelle différence de caractère ! Jean, c'est le portrait de papa. Plutôt grand, brun, les cheveux partagés au milieu du front, le regard droit, la poitrine large, la démarche ferme. Bon, ordonné, économe sans être avare, très perspicace en affaires. Un peu renfermé, il parlait peu, se montrait doux avec les gens et les bêtes. Sa piété était grande, il chantait au chœur comme Michel ; tous deux avaient une belle voix de basse.

Pendant les vacances, Jean m'emmenait à la forêt parfois pour toute la semaine. Il prenait avec lui un litre d'huile de chanvre et un énorme hareng appelé «chevai». Chaque jour nous préparions de la purée de pommes de terre, séchée dans une grosse marmite, sur la cendre. Le fond était tout grillé et j'en raffolais. C'est dans la baraque des scieurs que, comme des Kalmouks, nous faisons la cuisine. Au milieu de la baraque en planches, construite en forme de tente, un trou laissait passer la fumée d'un foyer permanent. Sur les côtés, la paille où dormaient les scieurs.

Comme j'aimais cette vie de gens simples et naïfs, les contes, les plaisanteries, les proverbes ukrainiens, les chants. Deux fois par jour, ce plat monacal de pommes de terre et de hareng, et de temps en temps un extraordinaire plat de canard que nous rapportions de la chasse.

Michel n'était pas encore revenu de son service militaire que Jean fut envoyé pour le sien, loin lui aussi, à Varsovie. À Noël, il revint en congé, superbe hussard, en brillant uniforme, – symbole de courage et de santé.

Dans la grande pièce, alors que l'arbre de Noël resplendissait de tous ses feux, Jean « paradait » devant Baboussia et nous les petits. Debout, il brandissait un sabre



menaçant, traçait des tourbillons de moulinets au-dessus de sa tête, puis tombait sur un genou, paraît à droite et à gauche et se redressait d'un bond en faisant sonner ses éperons.

Nous étions ravis. Baboussia faisait le signe de croix et attendrie, baisait Jean sur le front.

À présent que Jean est soldat, c'est Didouchka et l'un de nous qui allons à la forêt payer les ouvriers.

Avec Bourinki II, nous parcourons les quinze kilomètres qui nous séparent du Comptoir. Après Podolov, le chemin traverse des sables profonds d'un demi-mètre. Souvent nous marchons à pied, à côté du cheval pour l'encourager. Au chantier nous le laissons paître en liberté, toute la semaine. Le samedi, au moment de partir pour Krolevets, notre Bourinki est introuvable. Non sans peine, je le déniche au loin dans la forêt profonde. Se cachait-il ?

Nous quittons le chantier. Le soleil énorme et rouge disparaît dans un silence nostalgique. Sur une souche large comme une table, un oiseau minuscule salue le soleil : «Tsivi ! Tsivi ! »

Le bruit des roues et le grincement de la charrette nous bercent. Didouchka finit à peine de chanter «Seigneur ayez pitié de nous» qu'il s'endormit à côté de moi.

Par quel miracle le petit cheval sent-il la direction dans les ténèbres ? Il trotte pendant des kilomètres et des kilomètres et ne s'arrête que devant notre portail où il hennit trois fois : « Réveille-toi, Bila Chelma », me crie Didouchka.

Devant maman, grand-père sort avec fierté de la profondeur de sa poche, la recette de la semaine nouée dans un mouchoir rose : un tas de pièces de cuivre qu'il renverse sur la table.

Didouchka et Bourinki ont été les meilleurs compagnons de notre jeunesse. Comme un bon serviteur Bourinki a vieilli chez nous. Un jour, on l'a sorti dans le potager, il a trébuché. Michel l'a abattu d'un coup de fusil.

## RÈGLEMENT DE COMPTES

Depuis longtemps maman nous menaçait : « Attendez, mes enfants, attendez, un de ces jours, je vous donnerai une fessée, kacha de bouleau, dit-on en ukrainien, vous vous en souviendrez. »

Elle prie, seule dans la grande salle, devant la veilleuse. Agenouillée, elle lit le livre des Psaumes. Sa prière devient plus ardente et les bras levés dans l'attitude de la Vierge Orante des mosaïques byzantines, ses larmes coulent. Elle se souvient de notre père défunt, de sa vie heureuse avec lui. Dans une minute amère, elle s'enfonce mystiquement dans le rêve d'un autre monde... Et nous, à ce moment-là, galopons à travers la maison comme des purs sangs. De temps en temps, l'un de nous hurle : « Ne crie pas, Matoussia fait sa prière ».

Maman ouvre la porte du salon : « Attention, attention, les enfants, ma patience est à bout ». Et en effet, ce jour-là, la corde cassa.

Derrière chacun de nous s'amoncelait une foule de petites fautes que ma mère oubliait souvent, mais aujourd'hui la coupe déborde. Dans une colère noire, maman nous ramasse tous dans la cuisine, elle envoie même chercher celui qui manque. Je pleurais déjà dans la cour. Le fouet en branches de bouleau à la main, elle nous range tous debout sur le banc, des petits aux grands, et fouette, fouette jusqu'au sang ! À ceux qui ont un pantalon, elle baisse le pantalon ; à ceux qui n'ont qu'une chemise, elle relève la chemise, elle bat nerveusement les fesses nues. Nous crions épouvantés, nous pleurons à grosses larmes que nous essayons à deux mains... Au milieu du vacarme général, Baboussia parut la main levée comme un sauveur et s'élança entre maman et nous : « Tu es folle, tu vas les tuer ! – Oui, j'en ai assez, je veux les tuer tous...»

Nous arrachant des bras de sa belle-fille, grand-mère nous jeta dans sa chambre.

Bien des années plus tard, pendant une veillée de Noël, alors que nous parlions du temps passé nous avons rappelé à notre mère cette fessée historique : « Vous vous souvenez, Maman,

lorsque vous nous avez tous fouettés, Comme vous avez bien fait ! » Chacun payait pour tous et tous pour chacun.

Dans notre quartier, parmi les gosses, sévissait une épidémie d'une nouvelle passion : goudzyky – les boutons. De toutes couleurs, de toutes dimensions, métalliques, de nacre, mats ou brillants. On en chipait partout. Chez Baboussia, sur sa blouse, chez maman, sur sa robe, sur nos vestes. Nous n'en laissions qu'un sur notre pantalon. On agitait la main dans la poche pleine de boutons, fiers, comme si elle était remplie de kopecks.

Chaque bouton avait une valeur différente, nous jouions avec frénésie, assis en rond. Chacun mettait au centre quelques boutons en guise d'enjeu ; les cartes, et quelles cartes, sales et de couleur de terre, s'abattaient. Le jeu finissait souvent par d'épouvantables querelles.

C'est ainsi que Slastionyk, le fils de la marchande de beignets, énorme gaillard aux épaules d'un mètre de large, se lança un jour, pieds nus, à la poursuite de notre petit Alexandre.

Bras et tête en avant, Sachko décampait à travers les prairies, volant au-dessus des barrières. Plusieurs fois le gaillard faillit l'attraper... Le petit lui glissait des doigts. Quand après une course dramatique, Slastionyk allait le saisir par le coup, Alexandre bondit comme une balle à travers la fenêtre ouverte de notre cordonnier, et tomba au milieu de la petite table pleine d'outils, sur la bougie allumée, en criant en larmes : «Sauvez-moi»!

### *LES JEUNES LOUPS*

Chacun de nous manifesta de bonne heure ses goûts personnels. Alexandre et Pierre aimaient la musique, Barbara, le théâtre et la déclamation, moi, les livres illustrés, images d'Épinal, crayons, outils de toute sorte. Michel collectionnait les catalogues, j'amassais les crayons : tendres, durs, de plomb, noirs Conté, ronds, à facettes. Chaque fois que maman allait à

Kiev, Moscou ou Pétersbourg (elle s'était organisée avec mon oncle pour emmener dans la capitale nordique des wagons de bœufs de Tcherkassy très appréciés et pour les vendre avec un bon bénéfice), elle me rapportait une grosse poignée de crayons.

À l'intérieur de la belle épicerie Pymone, sorte de Félix Potin d'Ukraine, étaient exposés des chapelets de figues de Smyrne, des tonneaux où l'on gardait dans de la sciure de bois de gros raisins de Crimée appelés «œil-de-bœuf». Comme j'aurais aimé les goûter ! Figs et raisins me tentaient à l'extrême, deux passions que j'ai conservées toute ma vie.

Dans ce magasin, comme souvent à la campagne, on vendait de tout. Un beau jour je vins avec cinq kopecks et je n'arrivais pas à me décider si j'achèterais des friandises ou des couleurs. Barabache, le gérant, mit devant mes yeux une boîte d'aquarelle. Je choisissais lentement : « Combien coûte chaque couleur, demandais-je ? – Montre tes sous dit Barabache, et après avoir compté ma fortune il ajouta : – Voici trois couleurs, jaune, bleu et rouge, mais avec le jaune et le bleu tu obtiendras du vert. » Et il fit devant moi le mélange. J'étais ravi. Barabache était lui-même amateur de peinture. Aux heures de repos, aux jours de fête, il s'amusait à peindre dans son arrière-boutique. Plus tard nous devînmes grands amis. Il me donna à copier un moulin à vent.

Nous n'étions pas très gâtés et nous n'avions aucun argent de poche. Même pour acheter les livres et les cahiers nécessaires il fallait supplier maman pendant des semaines. Chacun de nous se débrouillait comme il pouvait. Nous fouillions la maison de la cave au grenier, furetant dans tous les coins pour trouver de la ferraille, des vieilles galoches. En cachette, nous les apportions à Haïm, le Juif, qui nous les échangeait contre de la poudre et des plombs pour les pistolets que nous fabriquions nous-mêmes. Parfois il nous donnait quelques vrais kopecks ou des caroubes turques.

Ne parlons pas des timbres ! Enfants, nous n'en avons jamais acheté un seul. Lorsqu'une lettre entrait dans la maison, nous nous disputons l'enveloppe. Le timbre était soumis à un examen collectif : utilisable ou non utilisable ?

Avec de la mie, méticuleusement on enlevait les traces d'estampillage. Barbara nous rassurait : « Tu sais, Alexis, il n'y a pas de danger, notre facteur est borgne. »

Chacun de nous avait sa collection.

De temps en temps, on chipait aussi quelques sous dans le petit coffre de Baboussia, pendant qu'elle travaillait dans le fond de son magasin, mais plus tard elle s'en aperçut et plaça un gros poids sur le couvercle.

Nous avions plus de chance avec son manteau. Quand elle rentrait fatiguée, elle le pendait à côté de l'horloge et buvait son thé. L'un de nous, sous prétexte de voir l'heure, se glissait discrètement vers l'horloge, le dos au manteau et, par-dessus, retirait de sa poche deux ou trois kopecks. Comme un conquérant il rentrait dans notre chambre en brandissant son butin.

Grégoire se faisait souvent prendre. Baboussia le battait, mais Grégoire se défendait en jouant des coudes et c'était grand-mère qui se faisait mal.

Le vendredi quand notre mère revenait du marché, nous lui subtilisions parfois une petite pièce d'argent. Le dimanche matin nous explorions les pantalons de soirée de mes frères aînés qui dormaient comme des morts après leur nuit passée au club ! Chez Michel une pièce d'argent de vingt kopecks, chez Théodore une de dix...

Comme des loups affamés de Jack London nous rôdions dans toute la maison à la recherche de kopecks ; une fois j'ai réussi à dénicher un vrai rouble.

Théodore possédait un mystérieux coffret en acajou tout parfumé de brillantine pour les cheveux. Il y serrait des cartes de visite, de l'eau de Cologne, des cravates, des morceaux de chocolat Gala-Peter et de temps en temps quelques roubles.

Avant d'aller au club, il emportait son petit coffre dans la grande pièce, s'enfermait à clef et devant la glace, il se faisait beau. Il lissait ses cheveux coupés en brosse puis, sur un col blanc très montant et dur, il nouait une cravate noire à la Pouchkine. Par le trou de la serrure, Alexandre, Grégoire, Pierre et moi observions la scène.

Un beau jour, j'ai secoué ce mystérieux coffret, j'ai tapé dessus. À mon étonnement, il céda. J'aperçus un rouble brillant comme une pleine lune. Je le pris d'une main tremblante. Où le mettre ? J'avais peur. Je le cachai avec précaution dans la grande salle, sous le plateau massif de la table ronde. Le lendemain les domestiques déplacèrent la table pour laver le plancher. Mon cœur battait à gros coups... Le rouble va tomber, quel drame ! Le rouble n'est pas tombé. Je l'ai surveillé pendant un mois chaque matin, puis j'ai jugé qu'il m'appartenait.

### *SANS POUCE*

Pour ne pas me montrer aux marchands de la place pieds nus avec l'unique bretelle de mon pantalon court, je prends notre raccourci habituel, un vieux morceau de fer en main. Au sortir de notre jardin potager et après avoir franchi d'un bond deux ou trois barrières, je me faufile inaperçu par le bois de notre dangereux Koukla, traverse les prairies humides qui bordent la Svydnyia et escalade le coteau vert de Doulyn Hay. Un coup d'œil rapide sur la ville et je continue à galoper tête nue sur le sentier perdu entre deux murs de blé ondulant et doré.

C'est toujours avec une impression nouvelle de liberté et d'immensité que l'on débouche sur le chlakh. Les coups de marteau des forgerons éclatent sonores sur l'enclume. Leurs échos se prolongent romantiquement et se perdent dans la rumeur fraîche des grands saules. Tous les forgerons de la rue Longue ont installé leurs ateliers sur le chlakh, à un kilomètre de Krolevets, en une longue rangée, l'un après l'autre. Ils habitent la ville, mais au lever du soleil ils viennent travailler dans leurs forges grandes ouvertes sur les champs qui changent de couleur et de parfum selon les saisons.

Ici les voyageurs et villageois ferrent leurs chevaux, réparent leurs charrettes et les cercles des roues, donnent à aiguiser faux et faucilles.

La forge de Sans-Pouce est la dernière. Notre forgeron avait reçu ce sobriquet après un accident de travail. « Faites-moi, je vous prie, une petite hache et une truelle, je veux construire

une maison. » Sans-Pouce occupé ne prête pas attention à ma demande. Je ne me décourage pas. Au lieu d'insister, je tire, et tire patiemment le soufflet, et fait rougir la meule à aiguiser, tant et si bien que je reste sans manger toute la journée.

Le soir, lorsqu'il eut achevé son travail, le vieux dit à ses fils : « Allons, mes enfants, occupons-nous de ce petit. » Le cœur gonflé de bonheur, je tire une fois encore, et de toutes mes forces, le soufflet.

J'arrive en courant à la maison, ma truelle et ma hache brillante à la main et je les montre à mes frères en coupant à droite et à gauche, fier de mes outils et de mon adresse.

Le lendemain, éveillé de grand matin, j'attends avec impatience le lever du soleil. Impossible de rester au lit ! Je sors dans le jardin : il fait noir. Fâché, je rentre me recoucher, mais bientôt, ne pouvant tenir en place, je me relève : il faisait encore noir ! Jean qui dormait avec moi me demande :

– Pourquoi te lèves-tu à tout instant ?

– Je veux commencer ma « maison »!

Enfin, le jour paraît et je me mets au travail avec acharnement. Comme un vrai maçon je cimente les briques avec la truelle ; ma petite hache taille pour le toit une vraie charpente. Lorsque la maison miniature, composée de deux pièces, fut finie. Je fabriquai des lits, des tables que je disposai à l'intérieur et, joyeusement, je l'offris à Barbara et à ses amies.

Depuis mon enfance, inventer, réaliser, vaincre me passionne. Je n'ai pas oublié la leçon de Sans-Pouce. Toute ma vie, j'ai travaillé à faire jaillir l'étincelle sans laquelle il n'existe ni bon travail, ni bonne création.

Une fois, Baboussia m'a chargé de réparer la porte du buffet que mes frères et moi ouvrons en fraude avec un couteau. Il y avait de tout dans ce buffet : confitures, miel, friandises, quelquefois aussi des piécettes de cuivre. J'arrangeais soigneusement la serrure et Baboussia, toujours indulgente, pardonnant mes petits larcins, dit avec un sourire :

– Il vole, celui-là, mais il est capable de rendre service.

Un peu plus tard, lorsque maman utilisa le bois qui restait de notre scierie pour bâtir une nouvelle maison, je manquais

l'école à tout instant, ne pouvant m'empêcher de donner des conseils au contremaître et je ne quittais pas des yeux les maçons qui construisaient le poêle.

Michel me prenait par le bras:

– Va-t-en, me disait-il, ce n'est pas ton affaire.

Résultat : je ratai mes examens de fin d'année et maman me battit sérieusement.

### *LA RÉSERVE DE BABOUSSIA*

Deux ou trois fois par an on pénétrait dans la réserve secrète de Baboussia, et c'est moi seul qui avais ce privilège.

Baboussia, comme maman, faisait de grandes provisions de confitures pour l'hiver.

Une après-midi, pendant que nous ramassions dans le jardin de grosses framboises, j'attrapai un maraudeur qui se croyait à l'abri des regards au milieu de la petite forêt de framboisiers : en me baissant et en regardant entre mes jambes j'aperçus parmi les troncs frêles les deux pieds de Barbara qui allaient et venaient. Défense nous est faite par maman de manger des framboises qui constituent pour nous une importante source de revenus.

Ma récolte terminée, je place dans la glacière une grande jatte pleine de fruits qui embaument.

Le lendemain, Baboussia arrive, toute joyeuse, avec la balance et un panier de sucre cristallisé tandis que j'apportais le chaudron à trois pieds, des copeaux, du bois et de la glace.

Sous le pommier géant, plein de reinettes, nous restons des heures à surveiller la cuisson. Enfin, l'ébullition commence. De temps en temps Baboussia secoue le chaudron la mousse se divise, elle l'écume. Posée sur la glace, la cuillère refroidissait la confiture au goût et au parfum divins où chaque fruit restait séparé. Puis, pendant le temps que durait la cuisson on laissait tomber du bout de la cuillère quelques gouttes transparentes comme des rubis pour voir si le sirop faisait la perle, et je me régalais de l'écume rose étalée sur des tranches de pain noir.



Ce travail minutieux terminé, Baboussia transvasait la confiture brûlante dans une bassine de cuivre jaune que je portais, avec crainte, à travers toute la cour vers le hangar. Alors, instant solennel, grand-mère ouvrait avec sa grosse clef la fameuse réserve ; un bouquet de parfums indéfinissables, à la fois doux et piquants, s'en échappait.

La bassine posée sur une table, je regardais la grande pièce close, sans fenêtres, rempli de toutes sortes de choses rangées dans un ordre impeccable. De hauts récipients taillés dans un bloc de tilleul conservent miel, salaisons, graines de tournesol et de potiron. Sur d'énormes chevilles pendent des écheveaux de chanvre, de laine, de longs chapelets de cèpes séchés, au revers d'une blancheur soyeuse et enfilés suivant leur grosseur.

Sur une large table trône, comme un roi couvert de dorure, le gros samovar des fêtes ; autour de lui, sont disposés tels des courtisans à la parade, des jattes de terre vernissées, pansues, pleines de pommes et de poires en lamelles desséchées, de vermicelles faits à la maison, des pots de graisse d'oie et de grands bocaux de confitures avec leurs fruits intacts dans la gelée transparente.

Dans des coffres de chêne Baboussia gardait précieusement ses robes en tissus rares, violacées, puce ou moirées comme la gorge des pigeons, des cierges en cire d'abeille et de menus objets, reliques de sa jeunesse.

On sortait de la réserve, la tête ivre, l'œil émerveillé, et grisé d'odeurs.

### *THÉODORE*

C'est Théodore qui le premier introduisit chez nous les abeilles. Au début, il rapporta de la forêt une ruche très rustique, toute ronde, creusée dans un tronc de tilleul et couverte par un toit de chaume. Les petites abeilles paysannes sortaient nonchalamment de «l'œil» placé au milieu de la ruche.

Il se passionnait pour ses abeilles comme il s'était passionné auparavant pour ses pigeons. Il en avait collectionné de toute espèce, de toute couleur : blanc de neige, gris souris, roux tacheté, avec huppe, éperons... Le petit Théodore adorait voir se promener ses pigeons. Il se cachait dans un coin de la cour avec deux grands couteaux de cuisine qu'il frottait l'un contre l'autre, en regardant vers la volière. Le grincement excitait les pigeons qui se mettaient à roucouler de plus belle. Soudain, ils s'échappaient en bande tapageuse, voltigeaient, tournaient au-dessus du jardin, pour revenir se poser sur le toit du hangar. Théodore était ravi. Cependant, malheur si l'un de nous pour se venger effrayait les pigeons. Ils partaient plus loin et souvent deux ou trois jeunes, perdus, disparaissaient à jamais.

Théodore enfant était fanfaron, bavard, exubérant, même un peu menteur, aussi Didouchka le menaçait-il en disant : « Avec le mensonge tu peux aller au bout du monde mais tu n'en reviendras pas. » À table, il se servait le premier, il prenait la meilleure part, choisissait le plus gros morceau de sucre. Ce n'est pas pour rien que notre mère disait : « Celui-ci a été de tous le plus difficile à élever. Quand il avait faim, il hurlait pour qu'on lui donnât immédiatement sa bouillie. »

Même adulte, il conserva ce caractère emporté. Parfois il lançait à maman des menaces les plus stupides : « Je vais vous mettre en prison » criait-il, hors de lui. Maman hochait la tête : « Tu n'as pas honte de parler ainsi à ta mère ! » Mais Fédous<sup>33</sup> n'était pas méchant, le soir même, il venait l'embrasser.

Comme Michel, Théodore était doué pour la mécanique. Aucune montre n'avait de mystère pour lui. Il la démontait roue par roue, ressort par ressort, et disposait tout sur une grande table ; J'étais effrayé en voyant cet étalage, mais lui, tranquille, soufflait, nettoyait, tournait, plaçait les vis minuscules. Plus tard, ses amis de la ville, surtout les juifs, lui apportaient leurs montres malades ; il les arrangeait sans prendre un sou.

Sa bicyclette était toujours aussi brillante qu'au sortir de chez le marchand. Après chaque long voyage, il en défaisait les

---

<sup>33</sup> Diminutif de Fédir, Fédor – Théodore.

pièces, les graissait, redressait les roues voilées, réparait les maillons rompus, remplaçait les rayons cassés.

Trapu, de taille moyenne, il avait dans les bras et les reins une force peu commune. Quand un jeune paysan costaud venait à la maison, Fédous lui disait : « Allons, montrons nos biceps » Devant tout le monde, ils se prenaient à bras-le-corps et la bataille commençait. Elle durait longtemps mais notre lutteur finissait toujours par triompher de son adversaire. Les joues rouges, il le clouait en riant le dos au sol, les bras en croix.

La vraie passion de Théodore c'était la pêche à la ligne. Il pêchait partout, à Overkové, à Bystryk, au bord du Seyme, à Bojok. Notre mère qui aimait le poisson appréciait les « maréna » chatoyantes des grandes profondeurs, les brochets superbes préparés à la juive, la peau bourrée de la chair du brochet hachée, poivrée, mélangée d'oignon.

Théodore était un as. Il prenait du poisson quand personne n'en trouvait.

## CHAPITRE VI

### *LES GRANDES VACANCES*

Nos vacances duraient tout l'été, du début ou de la fin de mai jusqu'en septembre. Sans aucun devoir. Jeux, aventures, baignades, pêche aux écrevisses, promenades en forêt, cueillette des fraises ou des champignons. Du matin jusqu'au soir une véritable épopée de petits sauvages. Au diable livres et souliers ! Nous oubliions tout en courant pieds nus, sans culotte, une chemise de nuit arrivant à mi-jambes. Quelques jours avant la rentrée des classes, chacun cherchait, parfois des jours entiers, ses bottes dans toute la maison et lorsque nous les avions retrouvées, il fallait les cirer plusieurs fois pour les assouplir car elles étaient dures comme un os.

Sur les arbres fruitiers, vers la fin mai, naissaient, on ne sait comment, du cœur de petites fleurs odorantes, des miniatures de pommes, de poires, cerises et prunes. Le feuillage des arbres en s'épaississant obscurcissait chaque jour davantage notre chambre d'enfants. Les nuits devenaient plus lourdes. C'est pourquoi toute notre bande établissait, en compagnie de Didouchka, son campement d'été dans le hangar.

C'était une longue bâtisse d'environ trente mètres qui limitait la cour d'un côté et la séparait du grand jardin qui dévalait ensuite jusqu'à la rivière. Elle comprenait l'écurie, le débarras et la partie des charrettes. Là, sur de larges tréteaux, nous organisions nos lits primitifs. Un parfum de foin se mariait à l'odeur du fumier.

Après le dîner, nous rentrions en vitesse chez nous. Sur le seuil du hangar, Didouchka fumait sa pipe avec délices tandis que, sur la balançoire, nous voltigions jusqu'au toit. Ici pour nous règne la liberté. Le crépuscule s'assombrit. Didouchka s'endort de bonne heure, en mettant la main sous sa tête.

Après une courte prière avec trois saluts dans les ténèbres, nous nous couchons aussi, un peu plus tard, en nous abritant sous l'immense couverture qui nous enveloppe tous. Moi, à côté de Didouchka, plus loin Alexandre, Pierre, Grégoire. Dans

la cour, Barbara et sa cousine ont sorti la charrette et dorment à la belle étoile. Longtemps nous restons éveillés. Parfois grand-père raconte en sa langue extraordinaire truffée de proverbes, une aventure encore inconnue de sa vie de tchoumak.

Je me souviens d'une belle nuit où l'entrée du hangar brillait d'argent phosphorescent. Notre coin était noyé dans l'ombre profonde. Grand-père bâillait. Pourquoi étions-nous tous agités ? Sans doute la grande clarté nous empêchait de dormir.

- C'est par un tel clair de lune, commença Didouchka, que nous marchions toute la nuit. Le soleil tapait dru dans les steppes, si dru même au printemps, que les chevaux avançaient avec peine. Quand l'aube se levait, notre convoi s'installait quelque part dans un vallon, près d'un ruisseau. Partout à l'infini des herbes touffues parsemées de tulipes sauvages, de pivoines écarlates, de grappes de fleurs blanches qui sentaient le miel.

Krouty-Holova<sup>34</sup> partait chasser et ramenait sur l'épaule une espèce de chèvre sauvage ou un sanglier. C'était bombance. On oubliait les jours monotones de bouillie de sarrasin. Sur la braise, comme des Tartares, nous faisons rôtir notre chèvre.

En été, le soleil incendiait les steppes. La terre rousse se crevassait de tous côtés. À l'automne, lorsque nous revenions de Crimée, pas une fleur, pas une feuille. Les kovyl seuls couraient sur la plaine sans limite. Sous le vent, les herbes sèches et tordues s'entrelaçaient, s'entassaient en monceaux fantastiques et, comme d'énormes ballons d'osier, roulaient en sifflant sinistrement. Parfois lorsque nous retournions trop tard, le kovyl glissaient déjà sur la neige.

- Aucun de vous ne tombait malade, Didouchka ?

- Dieu merci, jamais moi, mais les autres ! Une fois même, un marchand d'Itchnia est mort pendant le voyage. On l'a couvert d'un kytaïka<sup>35</sup> et on l'a enterré, selon notre coutume,

---

<sup>34</sup> Littéralement « Tourne-Tête », nom de famille composé (sobriquet) typique de la tradition cosaque qui gratifiait les hommes de qualités ou de traits caractéristiques ou bien en l'honneur d'un fait d'arme.

<sup>35</sup> Sorte de plaid rouge dont on recouvre les morts. (NdA).

au bord de la route, accompagné de nos chants de tchoumak. Un monticule de terre marquait la tombe.

– Mais la nuit, comment trouviez-vous la route ?

– Le Bon Dieu a mis dans le ciel une charrette comme celle des tchoumak. On voit ses quatre roues et devant, un tout petit cheval, – une étoile d’or –, pour nous guider.

Le silence de la nuit de juin nous environne. De temps en temps derrière la cloison de planches, on entend Bourinki mâcher l’avoine et battre le sol.

Dans le jardin, avec un bruit sourd, des pommes tombent : boum, boum ! Une petite brise agite le feuillage. « Didouchka, Didouchka, des voleurs dans le jardin ! » On se rendort tant bien que mal.

Le lendemain toute notre colonie décide d’attraper les voleurs. Nous passons la journée à construire une hutte sous un vieux poirier. Pierre déniché un fusil rouillé. Enthousiasmés, nous apportons des coussins, une couverture. Après dîner, à grands cris, notre quartier général combine le plan d’attaque en distribuant son rôle à chacun. Nous nous installons dans la hutte et nous attendons courageusement les voleurs.

Le guetteur de la ville n’a pas encore annoncé dix heures du haut de sa tour, qu’un léger bruissement arrive du côté de la forêt. Nous devenons muets comme des corbeaux après un coup de fusil.

Quelqu’un secoue une branche, une fois, deux fois... Les poires tombent en masse sur la terre, à deux pas de notre hutte. Aucun de nous n’ose respirer ; nous sommes serrés les uns contre les autres. Le lendemain, au petit-déjeuner, Didouchka demande avec un sourire malin : « Eh bien ! Avez-vous attrapé le voleur cette nuit ? »

C’est Michel, paraît-il, qui nous ayant entendus avait voulu nous faire peur.

### *DIDOUCHKA ET NOUS*

Grand-père rangeait minutieusement ses outils sur une étagère dans le hangar. Il détestait que nous y touchions car il

ne pouvait plus mettre la main dessus. « Où tu places, tu trouves », nous disait-il, taquin, lorsque nous cherchions un objet égaré. Ses outils étaient toujours en bon état : aiguisés, brillants.

Un après-midi, pendant que Didouchka fabriquait un râteau, je construisais à côté de lui une petite charrette pour Barbara. Je l'avais commencée chez Zarizany qui m'avait donné le bois et m'avait montré comment faire les roues. Elles devaient être pleines, sans rayons. Soudain le gros couteau de cuisine avec lequel je taillais le bouleau à contre-fil, glissa et me trancha affreusement la chair la base du pouce. J'en porte encore la trace. Au bout d'une semaine de soins, la plaie se mit à bourgeonner et il me fallut pendant un mois aller me faire panser à l'infirmerie municipale, au bout du monde.

J'aurais peut-être plus vite guéri avec notre remède archaïque. Il était souverain.

En effet, l'année précédente je m'étais profondément coupé le pied, en tombant de la clôture haute de deux mètres sur un tesson de bouteille égaré dans les framboisiers. À la vue du sang qui coulait, Barbara se précipita dans la cuisine, grimpa vers le plafond et d'un tour de doigt ramassa dans un coin une épaisse toile d'araignée qu'elle m'appliqua. La coupure était si grande que ma petite sœur dut courir au hangar pour compléter le pansement. Au bout de quelques jours, la blessure avait disparu comme par enchantement.

Quant aux dents, le mot « dentiste » n'était même pas connu à Krolevets. C'est pour Barbara que j'appliquais pour la première fois le système et c'est la porte de Baboussia qui fut choisie comme appareil d'extraction. Ma sœur noua un gros fil noir autour de sa dent branlante. Je l'attrapai par les épaules et tirai brusquement.

C'est aussi en été, alors que j'en avais le temps et l'humeur, que je faisais le coiffeur et le barbier pour Didouchka. Parfois il me le demandait pendant une semaine. Enfin, un matin, je disais oui.

Grand-père se pressait d'apporter une table et une chaise devant le hangar. Il me donnait une grande paire de ciseau, nouait une serviette autour de son cou et sans miroir il se fiait

complètement à moi. Je coupais sa barbe. Je taillais pour égaliser les deux côtés et, mi-plaisant, m'éloignais de temps en temps, ciseaux en main, afin de juger de l'effet. De cette barbe patriarcale et large comme une pelle, un jour je ne laissai que la barbiche de Napoléon III.

Je ne me souviens plus à propos de quelque vétille j'ai commencé un soir à discuter avec Didouchka. Mi-riant, mi-fâché, il me donna une violente claque sur le derrière, devant tous mes frères. Je me retins de pleurer. Mais lui, comme si une mauvaise mouche l'avait piqué, se mit en colère et tapa de plus en plus fort.

J'étais honteux, ulcéré de cette fessée. Il ne m'avait jamais battu ; nous avons toujours été bons amis, nous vivions en paix.

Qui lui versait en cachette un petit verre de rhum ou de vodka le dimanche ? Qui lui cassait son sucre en petits dés ? Qui achetait chez lui des poires en hiver ? Qui allait à l'église avec lui ? Qui donnait le foin et l'avoine à son Bourinki ? Qui jouait aux cartes avec lui ? Qui lui lisait l'Histoire Sainte et *Tarass Boulba* ? (Je voulais prouver à grand-père que Tarass Boulba n'était que le héros d'un livre et non pas une réalité. Mais Didouchka, un doigt sur sa lèvre, me répondait en rêvant : « Non, mon petit, c'était bien ainsi ».) J'avais été pour lui un incontestable ami, et tout à coup, sans aucune raison, il s'était mis à me battre ! Je n'en revenais pas.

Je n'ai pas versé une larme, je me suis enfoncé profondément sous la couverture et longtemps j'ai ruminé de quelle façon me venger.

Je m'agitais. Cependant Didouchka ronronnait paisiblement à côté de moi. « Je ne lui pardonnerai jamais », me disais-je. Je décidai de le tuer : « Demain matin, avec ma hache bien aiguisée, tchiq, sur sa gorge. »

Nous nous réveillons tous avec le soleil.

Didouchka un sourire aux lèvres et un rayonnement dans ses yeux bleus m'apporte du jardin une poire toute dorée de sucre.



## *LES JEUX ET LES SPORTS*

Nos sports n'avaient rien de compliqué ; ils étaient simples, villageois, ils suivaient les saisons. Dans leur rusticité se cachaient les traditions les plus anciennes. Pouvait-on par exemple trouver jeu plus primitif que notre « cochonne » ?

Au printemps lorsque la neige n'était pas encore fondue et que la boue était infranchissable, nous cherchions un endroit sec. Au milieu, nous faisons un trou et à un mètre du centre, nous tracions un cercle de petits creux, sept à dix selon le nombre de joueurs. De loin, l'un de nous poussait avec un bâton une boule de bois qu'on appelle la cochonne.

Chacun devait défendre son creux avec son bâton et empêcher la cochonne d'atteindre le trou central. Si le pousseur réussissait à mettre son bâton dans le creux qui appartenait à l'un des joueurs, celui-ci perdait sa place et tout le jeu recommençait. Pour gagner, on devait loger la cochonne dans le trou central. Il faut une grande adresse, un œil exercé et de la rapidité dans la décision.

Le jeu de quilles existe dans tous les pays mais avec des variantes. Chez nous, en Ukraine, les quilles sont remplacées par des os de jarret de bœuf ou de vache. Longs, propres et polis, debout sur les quatre proéminences de leur base, ils ont l'air de soldats de plomb. Chaque joueur apporte un ou deux de ces os que l'on place l'un à côté de l'autre, sur un seul rang. On vise en fermant l'œil à demi et on tire d'une distance de dix à quinze mètres.

Pour renverser ces quilles on utilise un os appelé bytok, plus gros et plus lourd que les autres ; il est creusé et rempli de plomb fondu.

Il existait des champions qui pouvaient abattre presque tout le rang d'un seul coup, mais il y avait aussi des maladroits qui n'étaient pas capables de faire tomber un seul os.

Parfois nos jeux prenaient l'allure d'une vraie bataille. Il y avait deux bandes : ceux de la Jetée, cachés de notre côté de la rivière, ceux des Potiers sur l'autre bord, derrière des touffes de saules : guerre acharnée entre deux quartiers voisins.

Depuis des siècles, le monde est ainsi fait : atavisme cruel de l'humanité, les guerres obligent l'homme à se détruire lui-même. Nous n'avions aucun prétexte pour nous quereller ; c'était tout bonnement un jeu. Mais notre fougue nous emportait loin et notre guerre finissait par de vraies blessures.

Dans les deux sens, sous des hurlements de sauvages, les projectiles sifflaient. Les aînés lançaient à toute volée des pierres grosses comme la moitié d'un poing. Les petits entassaient les munitions. On ne voyait pas l'ennemi. Nous nous cachions sous les saules et derrière la barrière. Plus la lutte devenait serrée, plus le silence s'établissait. La rage nous empoignait. Nous n'avions le temps ni de crier ni de compter nos blessures. On n'entendait que le bourdonnement de la mitraille et de temps en temps de hurlement d'un blessé.

La bataille durait sans répit jusqu'au coucher du soleil. Nous apportions les blessés sous le pont où nous les pansions. Il fallait la nuit ou l'orage pour nous chasser vers notre maison et nos quartiers respectifs.

La chaleur ! Depuis plusieurs semaines, pas une goutte d'eau. Dans le jardin potager, tout est fané, le soleil sans pitié brûle dès l'aurore.

À midi le thermomètre marque quarante-quatre degrés au soleil. Dans les champs assoiffés, le blé aux maigres épis désespère les cultivateurs. Sur la route, la poussière couvre les files de charrettes. La rivière s'assèche. Le moulin s'arrête. Dans la forêt pas un champignon ! Pendant ces lourdes nuits d'été on ne dort plus, les éclairs de chaleur éclatent comme des incendies silencieux. « Oh s'il tombait une petite pluie », soupire Didouchka.

En procession, avec deux bannières en tête et portant l'icône de saint Nicolas, toute la ville sort dans les champs. À côté du blé, le prêtre récite une prière. Les paysans et les vieilles font pieusement, d'une main noueuse, le signe de croix.

Le lendemain après-midi, dans une chaleur humide et brûlante, l'ouest devient sournoisement d'un bleu foncé. Dans la cour, tout à coup, il fait noir. Les arbres du jardin s'agitent, les peupliers pyramidaux se balancent. La truie lance un cri

strident. Des éclairs terribles sillonnent le ciel, les portes claquent, les fenêtres battent. On les ferme vivement. Sous le ciel bleu sombre le char d'Élie se promène avec des grondements de tonnerre. Sur la terre poussiéreuse s'écrasent les premières gouttes fraîches. Vite, vite, on sort l'icône dans la cour, tous les pots du jardin d'hiver. Sur les arbres, qui se sont figés, maintenant roulent d'incroyables salves de tonnerre et une pluie serrée se déverse à seaux. De la cuisine, on jette dans la pluie la pelle à long manche des boulangers avec laquelle on enfourne le pain. Nous revenons tous de la baignade mouillés comme des poules et nous pataugeons à travers de lac tiède qui s'est formé, en un clin d'œil, devant le perron. De petites clochettes tournent et crèvent en rondes joyeuses... Didouchka nous accueille en s'exclamant : « Ce sont des millions qui tombent mes enfants. Dieu soit loué ! »

L'orage se déplace vers l'est. Sur son dos sombre, un colossal arc-en-ciel apparaît d'un bout à l'autre du ciel. Il boit l'eau du puits, prétendait grand-père. Les arbres luisaient d'un éclat tout neuf ; un soleil nouveau se met à briller.

Au-dessus du jardin un parfum d'ozone se répand. La terre est jonchée de pommes, de poires ; nous les ramassons par paniers.

Mémorables orages d'Ukraine ! « Des millions sont tombés ». Par la voix d'un tchoumak parlait et se réjouissait toute l'Ukraine. Elle ramassait des millions de tonnes de seigle, de sarrasin, d'avoine et de froment. Elle nourrissait la Russie, l'Italie, les Pays-Bas et bien d'autres nations.

### *LES PETITS POIS*

Les petits pois, en Ukraine, ont toujours été considérés comme une friandise.

Le dimanche, pendant que nos métayers agenouillés dans l'église frappaient le plancher de leur front, nous, les petits, partions avec les camarades, sans chapeau, en chemise et pantalon court. C'est moi qui menais la bande. Je dirigeai notre groupe de petits chapardeurs vers le champ qui nous

appartenait, à six kilomètres de Krolevets où notre métayer, oncle Stéphane, cultivait la terre. Nous marchons, nous pressons le pas... Les plus petits se traînent en pleurant. Déjà de nos cinq églises on n'aperçoit plus que le clocher de la Sainte-Face : au-dessus des saules miroite la croix dorée. Nous quittons la route et tandis que derrière nous flotte la poussière, nous courons sur le chemin bordé de plantain. Nous approchons de notre champ avec précaution, en regardant de tous côtés si nous n'apercevons pas notre Stéphane.

Les rames de petits pois sont hautes, touffues. Les gousses sont grandes, gonflées de grains succulents. Comme un vol de sauterelles nous sautons tous à la fois dans le champ. À deux mains, à poignées, nous bourrons le blouson de notre chemise. Frôlements, remue-ménage dans le champ. Subitement quelqu'un crie en étouffant sa voix : « Oncle Stéphane ». Tous ensemble nous nous jetons à terre en retenant notre souffle. Fausse alerte: c'est une vieille qui passait sur le chemin avec un panier de champignons.

Au travail, de nouveau. L'alouette semble se moquer de nous, comme un point noir immobilisé dans l'azur. Nos chemises serrées fortement par la ceinture retiennent à peine les petits pois qui nous frottent le ventre. Triomphants, nous rentrons dans notre quartier de la Jetée. Les petites filles nous envient. D'un air méprisant nous leur jetons deux ou trois gousses pendant que nous mâchons sans arrêt les petits pois sucrés.

Nous arrivons à la maison, chemise plate. Personne ne dévoilera notre expédition.

### *POPIVIAR, LE VALLON DU POPE*

Nous n'avions pas plus de dix ou douze ans lorsque nous l'avons découvert. Après avoir franchi la rivière à l'endroit où elle coupe la forêt de saules, monté le coteau et fait quelques kilomètres à travers champs, on y arrive. C'est une profonde cuvette vert émeraude clairsemée de chênes vigoureux. Dans le

fond à côté d'un filet d'eau, une source que marque un très vieux bouleau.

À qui appartenait ce vallon, ces prairies ? Qui ramassait le foin ? Nous n'en savions rien.

Dès l'arrivée, comme obéissant à un signal, nous tombions tous ventres à terre et roulions, avec des cris de joie, sur la pente rapide d'un tapis vert jusqu'au fond du vallon. On aurait cru que nous étions à cent kilomètres de la ville. Dans le mystère sauvage de ce paradis nous ramassions des champignons sous les chênes solitaires.

À deux pas du vallon, un champ de pommes de terre nous appartenait. Les premières pommes de terre sont déjà bonnes ; nous en déterrons quelques-unes, nous creusons un trou pour le feu.

Des trois allumettes apportées, la dernière s'éteint. Catastrophe ! Il faut retourner à la maison. Qui se dévouera ? On tire au sort : am... stram... gram... Malheur, je suis désigné. Jambes à mon cou, je refais le chemin, sautant les clôtures comme un jeune bouc. Furtivement je traverse notre jardin. Hop, trois allumettes dans mon blouson souvent nous n'avions pas de poche à notre culotte, et de nouveau, toujours vite, à travers le bois de saules, les coteaux, à Popiv Iar. Cette fois-ci le feu prend. Dans une fumée qui nous dévore les yeux, en pleurant, nous rôtissons sous la cendre nous jeunes pommes de terre. Le ventre plein, la figure huileuse et mâchurée, avant que le coucou ne lance ses appels du soir, nous roulons de nouveau vers la source comme des sauvages pour nous débarbouiller.

Dans le calme bienheureux, parmi le clair feuillage du bouleau, un corbeau croasse. «Regardez, regardez», crie Jean en montrant le nid placé à une hauteur vertigineuse, et il monte. Le corbeau est un des rares oiseaux dont il soit permis de voler les œufs.

Les bras de Jean embrassent à peine le tronc noirci du bouleau, mais il grimpe héroïquement, à l'admiration générale. Branche après branche, il s'agrippe ; des brindilles, des morceaux d'écorce tombent dans nos yeux. Soudain un craquement terrible. Notre Jean tombe comme une pierre, de

quinze mètres de haut, tombe à terre avec un bruit sourd. Sans un cri, les yeux fermés, en marmottant pieusement: «Notre Père qui êtes aux cieux», il se traîne stoïquement sur son derrière autour du bouleau.

Médusés, nous le regardons, ne sachant que faire. Six fois notre Jean tourna autour de l'arbre, six fois pieusement il pria « Notre Père », six fois le corbeau jeta son cri lugubre et notre téméraire, comme un chat sur ses pattes, nous sourit, confus. Un vrai miracle ! Nous sommes rentrés à la maison sans mot dire à quiconque de cet accident.

D'ailleurs il ne fut pas le seul. De Michel à Pierre, nous avons tous été soignés et surveillés par notre bonne baba.

En Ukraine la nourrice jouait un rôle important dans l'éducation des enfants. Souvent elle remplaçait totalement la mère. Nous adorions notre baba. Elle apportait de son village la poésie des champs, du grand air dont elle nous berçait, la fantaisie et l'humour des contes qui captivaient nos jeunes esprits, apaisaient nos querelles et nos jeux turbulents. En dehors des soins matériels qu'elle donnait elle servait de trait d'union entre le milieu populaire dont elle était sortie et le milieu où vivait l'enfant. Grâce à elle, que de chants anciens se sont gravés dans notre mémoire, que de proverbes nous ont été apportés par leur sagesse millénaire.

Lorsque mon tour est venu et que baba a pris soin de moi elle était déjà âgée. Je n'ai conservé d'elle que le souvenir d'un turban sur sa grosse tête et de deux gestes. Assise dans l'herbe, les jambes allongées, elle passait continuellement une main sous le turban et une sous l'aisselle, puis immobile recommençait à sommeiller.

C'est sans doute pendant une de ces somnolences que le petit Nicolas grimpa sur une échelle, échelon par échelon, jusqu'au toit plat du vestibule de la cuisine et s'endormit. Il dormait partout, comme une marmotte. Sans se réveiller, il roula et fit une chute de quatre mètres, heureusement sans suites funestes.

## *BAIGNADE A OVERKOVÉ*

La plus grosse chaleur est arrivée. Du matin au soir nous disparaissions vers la rivière. Vers deux heures de l'après-midi nous revenons manger à la maison pour filer de nouveau.

Tout nus, sans même une feuille de vigne, nous courons, nous nous cuisons au soleil, enfoncés jusqu'au cou dans la boue surchauffée et après, comme des négrillons ravis, nous montons très haut sur les saules pour sauter dans l'eau.

En été, la Svydnia, notre rivière, se traîne sur le sable, les poules mêmes la traversent, mais dans le bois de saules entre les hautes rives où commence le vallon, subsistent des endroits profonds où nous plongeons pendant des heures. L'un tête première, l'autre les jambes en avant, un troisième tombait à plat ventre avec des hurlements. Tous savent nager depuis leurs plus jeunes années. Au sortir de la rivière, nous sautons sur un pied en secouant la tête, une main appuyée contre l'oreille pour en chasser l'eau.

Le samedi nous partions pour toute la journée à Overkové, à quatre kilomètres de la ville, avec notre pique-nique et les cannes à pêche.

Après les sables mouvants, se dresse comme un mur une forêt de pins, de gros chênes, précédés d'un bois de bouleaux. Passée la forêt, on devine la rivière. La Réti, tantôt recouverte par les roseaux, tantôt vive, s'étale en nappes larges et profondes. De distance en distance, des moulins sont installés.

Celui d'Overkové est enveloppé d'un charme et d'une poésie inexprimables. Les énormes roues de bois tournent lentement ; l'eau tourbillonne en mousse étincelante. Dans le poudroissement nacré un arc-en-ciel miniature miroite. Entre les pilotis du moulin, c'est là que gîtent les diables, des ténèbres qui nous intriguent. Grimpés sur les hautes traverses, nous nous jetons tête première dans l'écume. Le courant violent nous emporte sous l'eau entre des pilotis noirs, pointus, demi-pourris où nous passons de Charybde en Scylla.

Claquant des dents, nous préparons du thé que nous buvons en mangeant des fraises des bois. Nous pêchons dans une atmosphère indescriptible de bruits, d'odeur de farine, de

parfum de nénuphars blancs et jaunes aux larges feuilles. Quand on les tire, la tige s'allonge sans fin comme un câble de cuivre.

Dans la soirée, Didouchka nous rejoint au moulin avec le tonneau pour l'eau du thé. En Ukraine, comme en Espagne ou en Turquie, on est très difficile sur la saveur de l'eau ; celle des rivières est meilleure pour le thé que celle des puits.

Que Dieu nous pardonne si nous avons mis dans le samovar de l'eau ordinaire, maman s'en aperçoit aussitôt.

Nouvelle baignade avec Didouchka. Nous faisons prendre un bain à Bourinki : chacun le monte à son tour. Nous nous promenons avec lui sous les roues, dans l'écume joyeuse ; il hennit gaiement, s'ébroue, renifle. Quand il sort de l'eau nous le nettoyons à la brosse. Enfin nous remplissons le tonneau.

Sur le sable, nous aidons alors Bourinki à traîner sa charge dans le grincement des roues.

Nous ramassions aussi pour le thé des touffes d'herbes aromatiques aux petites fleurs violettes, parsemées dans le sable comme quelque part dans les steppes d'Arabie. Leur arôme disposait notre mère au sommeil.

Arrivés dans la cour de la maison, nous retirons la bonde pour vider le tonneau. Sous le jet frénétique, nous mettons et enlevons en courant nos baquets, et nous déversons dans l'énorme cuve du vestibule de la cuisine cette eau précieuse, soyeuse, douce comme l'eau des sultans à Istanbul.

## *LE SAMOVAR*

On le prépare deux fois par jour. Tôt le matin, on l'allume dans le vestibule avec quelques copeaux et du charbon de bois placés au fond du cylindre. Pour assurer le tirage on coiffe le cylindre d'un petit tuyau qui traverse le samovar. Il est très important que l'eau soit bouillie. À deux, nous apportons dans la salle à manger ce grand samovar, d'au moins cinq litres, bouillonnant, étincelant, que nous déposons sur une table haute à rebord, d'où l'expression slave : «mettre debout le samovar».



Maman prenait souvent son thé toute seule, après nous. Elle s'asseyait au bout de la table en appuyant sa tête contre sa main. Le samovar chantait, mélancolique, emportant ses pensées vers le monde mystique des couvents, ses pensées graves sur le destin de chacun de nous.

Notre mère n'était pas grande, mais elle avait une belle tête aux traits réguliers, des yeux bleu gris pétillants, les yeux de Didouchka, et surtout ce teint rose qu'à l'admiration générale elle garda «jusqu'aux tardives années». Active de l'aube au coucher, on la voyait à la cuisine, au jardin, à l'église, au marché... Ses gestes étaient vifs, empressés. Jamais elle ne refusait un service. Dieu sait pourtant qu'elle avait à faire ! Combien de fois l'ai-je vue panser avec son fameux onguent les moissonneurs blessés. Nos paysans la vénéraient.

Elle aimait avoir des invités qu'elle accueillait avec un sourire et une hospitalité venus du cœur et qu'elle retenait par sa conversation. Pour chacun elle savait trouver le sujet qui convenait : récits amusants ou intéressants tirés de notre vie, de ses lectures, de la Bible, l'Évangile, la Vie des Saints ou de Tchorna Rada.

À cinq heures de l'après-midi le samovar revenait. Souvent c'était moi qui apportais dans des compotiers de verre les confitures bien conservées : framboises, cerises, pommes, myrtilles, selon le désir de maman. Toujours deux ou trois à la fois. À la fin d'août, on y ajoutait du miel en rayons sur un plat. Hommes et femmes prenaient du thé de Chine très fort, servi dans un grand verre taillé où l'on maintient la cuillère entre deux doigts. À son retour de la guerre du Japon, Michel rapporta du thé de fleurs, trop parfumé. Personne ne l'aimait, sauf maman.

Souvent le thé laissait au fond de notre verre quelques petits morceaux brunâtres qui nous inquiétaient quand nous étions enfants. Nous les attrapions avec le bout du doigt et nous nous précipitions sur maman pour être le premier à les lui mettre sous le nez: « Cela ne va pas nous empoisonner, mamotchka ? »

Notre mère avait dû si souvent nous défendre de porter à la bouche ce qui nous était inconnu que pour toutes sortes de

choses nous lui posions cette même question à laquelle elle répondait sans jamais nous rebuter.

Quand Didouchka et Baboussia buvaient leur thé ils mettaient dans leur bouche un petit bout de sucre qu'ils cassaient à la pince. Les moujiks invités buvaient leur thé à même la soucoupe tenue à deux mains et en soufflant comiquement dessus.

Le sucre raffiné de premier choix était vendu en pain conique de soixante centimètres de haut. C'est moi qui le cassais en petits cubes et pendant ce long travail, je ne me privais pas d'en manger.

Maman adorait le thé avec du citron. C'était toute une histoire quand elle nous envoyait acheter un citron. La peau trop épaisse ou trop molle. Que sais-je ? Parfois, il fallait aller le changer à deux ou trois reprises.

Été comme hiver, le samovar est au centre de notre vie : il trône au milieu des soirées familiales, pleines de bavardages et de souvenirs. Chez le pauvre comme chez le riche le samovar réchauffait le corps et l'âme.

### *NOCE UKRAINIENNE*

Vive comme un écureuil, gaie comme un pinson, bavarde comme une pie, notre voisine Houska (l'oie) venait nous rendre visite tous les soirs. Elle n'avait pas grand chemin à faire. Enjamber quelques barrières de potager, traverser notre jardin et voilà Houska assise au bas du perron de la cuisine en compagnie de notre mère qui reposait sur ses genoux ses bras fatigués. Manches relevées, pieds nus dans des pantoufles de cuir, Matoussia avait juste fini de ramer les haricots verts.

La voisine nous rapportait avec son humour villageois les échos du quartier. De son côté, notre mère donnait des nouvelles de la maison, racontait nos petits méfaits et surtout les exploits de notre truie diabolique.

- Hier, imagine-toi qu'elle a ouvert la porte de la cour et s'est enfuie sur la place. Je l'ai vue de mes yeux soulever avec son groin cette lourde porte et la faire basculer. Il a fallu la

poursuivre pendant une heure pour la ramener ! À midi, lorsque nous étions à table, c'est Lexis qui a donné l'alerte : « La truie s'est échappée ! »

En un clin d'œil l'horrible bête a dévasté le potager. Comme une folle elle se précipitait à droite, à gauche ; déterrés les maïs et les betteraves ! Avec son museau elle a absolument labouré les carottes.

– La mienne est méchante aussi, mais pas à ce point. Houska se tut un instant par compassion, puis ses petits yeux roulèrent une lueur malicieuse dans son visage d'oiseau. « Moi, ma chère, ce sont de bonnes nouvelles que j'apporte aujourd'hui. Je marie mon fils, annonça-t-elle en secouant la terre des salades qu'elle venait d'arracher. Dimanche prochain, on fera la noce. Et quelle noce ! Il y aura même un général, ajouta-t-elle en clignant de l'œil vers moi. J'aimerais bien que Lexis soit à la droite du fiancé. »

J'entendis à peine l'invitation tant petit Pierre faisait du bruit avec l'accordéon monumental. Ce fameux instrument était toujours garé dans l'armoire de mes frères aînés. Il appartenait à Théodore. De temps en temps, en l'absence de son propriétaire souvent en voyage, Pierre s'installait sur le haut du perron avec l'accordéon qui dépassait, et de beaucoup, son torse d'enfant. À deux mains il tirait de toutes ses forces sur l'énorme soufflet, ses petits doigts appuyés au hasard sur les touches. De là, sortait un concert de chats.

Plus d'une fois Houska avait tourné avec agacement sa tête vers le haut du perron pour demander quand finirait cette « musique ». Mais Pierre, inconscient, heureux, dominant le monde du haut de son escalier, perdu dans le rêve, continuait à « tirer » de l'accordéon.

Tard dans la nuit je tournai et retournai ma tête sur mon oreiller trop chaud. « C'est joli d'être invité à une noce, pensais-je, cela n'arrive pas tous les jours, surtout pour présider à la droite du fiancé ! Mais comment oserai-je déposer cette petite pièce de vingt kopecks devant tout le monde ? » C'était tout ce que ma mère avait pu sortir de sa pauvre bourse.

Le dimanche, à midi, lorsqu'habillé comme un fils de gentilhomme je suis descendu par le jardin en pente jusqu'à la

chaumière de Houska, toute la noce était déjà arrivée. L'unique pièce de la chaumière chantait de couleurs et bourdonnait d'un gai brouhaha. Houska servait avec une grosse louche de bois le borchtch fumant. Sous les icônes un général trônait. Ce n'est pas facile de trouver un général, attribut indispensable aux noces de chez nous. Sa tête chauve brillait aussi fort que les épauettes dorées de son uniforme bleu pâle. Le général caressa de sa main droite ses longues moustaches blanches tombant à la cosaque.

Notre voisine s'avança vers moi, me prit cérémonieusement par la main et me plaça à la droite de son fils. Le gros garçon brun me sourit. Il se tourna vers sa fiancée et lui expliqua que j'étais «un de fils de Basile».

Je n'avais pas encore goûté le borchtch succulent relevé, à la dernière minute, par un mélange de lard et d'oignon frais hachés fins et pilés ensemble. Je ne l'avais pas encore arrosé de crème aigre, mais déjà je pensais avec angoisse à ma trop modeste pièce d'argent. J'essayais d'être gai, de rire comme les autres invités, mais la piécette de vingt kopecks me poursuivait, me martyrisait.

Le général prononça quelques mots à la santé des mariés. Sa voix un peu cassée contrastait avec son imposante et rigide tenue militaire. Comme les autres assistants il vida d'un coup son verre de vodka et jeta la dernière goutte en l'air.

Le borchtch terminé on apporta en même temps deux nouveaux plats que l'on servit en commençant aux deux extrémités de la table. Un cochon de lait rôti et un énorme boudin fourré de kacha de sarrasin et de foie haché, sorti du four tout croustillant, gras, et fumant. Après le dessert qui consistait en petits pâtés de cerises fraîches recouverts de crème aigre, la mère posa au milieu de la table un plat de bois coloré dans lequel chacun des invités jeta une pièce. Moi, je mis un peu confus ma petite pièce parmi les grosses pièces brillantes et même les roubles à l'effigie de Nicolas II. J'étais enfin délivré de mon tourment. Ma voix se joignit avec élan au refrain général : « Cher petit oreiller... », à la fin duquel toute l'assistance s'écria :

« Embrassez, embrassez. »

Dans la cour, le son aigu du violon déchirait l'air et les boum, boum, d'un tambourin s'accompagnaient du bruit métallique des plaquettes de cuivre. Les nouveaux mariés se levèrent et sortirent. Tout le monde savait où ils se retiraient.

Les invités demandaient à danser : « Kosatchok, kosatchok... ». Le bal de la noce commençait.

Le violon impétueux emporte de premier couple de danseurs. Les mains claquent dans l'air en suivant le rythme du kosatchok donné par le tambour. Le cercle de l'assistance s'élargit de plus en plus pour faire place aux danseurs qui courent, sautent, frappent le sol en cadence. Pendant les intervalles on boit du kvas de bouleau, on mange des gâteaux au miel et des graines de tournesol grillées.

Quand l'humidité monta de la rivière et que la cour commença à devenir fraîche, quatre petites vieilles sortirent du hangar à foin. Elles brandissaient au-dessus de leurs têtes un drap maculé. Aussitôt les mariés apparurent en se tenant par le bras.

Houska et ses amies embrassèrent sur ses joues pâles la jeune femme émue. De ses grands yeux une larme était prête à tomber.

On cria de tous côtés : « Vivent les mariés ! »

## CHAPITRE VII

### *LA DÉCOUVERTE DES MONDES*

« Donnez, au nom de Jésus-Christ, donnez ». Tous parlent russe, prononcent la lettre g d'un accent guttural. Devant chaque maison, le portail s'ouvre sans cesse, devant chaque boutique un seul refrain : « Donnez, au nom de Jésus-Christ, donnez... » Ce sont les pèlerins de Moscovie.

Ils traversent la ville en longues files : des vieilles, des jeunes, rarement des vieux, un bâton à la main, marquent le pas avec leurs énormes et lourdes chaussures en lattes de tilleul entrelacées de corde, spécialité de Moscovie. Les femmes portent des robes longues serrées sous les seins, les jeunes filles un mouchoir de couleur sur la tête. Elles marchent mornes, les yeux baissés, visages de Kalmouks aux pommettes proéminentes et au front bas.

Baboussia donnait à chacune un kopeck ou un morceau de pain en grommelant : « Fainéantes, elles ne veulent pas travailler. »

Les Russes, comme des sauterelles, s'abattent du Nord affamé sur la riche Ukraine. Dès que la neige ternit et que le soleil de mars commence à chauffer, sur les mille kilomètres de sentiers qui serpentent en lignes infinies le long du chlach auprès des saules séculaires, s'échelonnent des bandes de pèlerins organisés en groupes de deux ou trois villages. Leur éternel piétinement rend les sentiers durs comme du ciment. Ils vont à pas mesurés, ils vivent d'aumônes recueillies dans les hameaux et les villes.

Pendant des mois, dormant à la belle étoile, ces pèlerins envahissent nos monastères ukrainiens à Tchernihiv, à Kiev<sup>36</sup>, à la Sainte Laure de Potchaïev en Volhynie. Ils y séjournent des mois, remplissent les églises, les réfectoires, les cours. On les

---

<sup>36</sup> A Sainte Laure de Kiev, de très anciennes catacombes creusent de leurs étroites galeries toute la montagne longeant le Dniepr. Dans les niches se trouvent les reliques de saints. (NdA)

nourrit gratuitement. Ils mettent un maigre petit cierge devant les icônes, s'agenouillent, communient, visitent les catacombes.

À l'approche de l'hiver, lorsque les oies se dirigent vers le Midi, les pèlerins mettent cap au Nord. Véritable migration !

Cette habitude était étrangère aux Ukrainiens. Nos gens pieux visitaient les couvents, les monastères, y passaient une semaine, remerciaient en faisant un don d'argent ou quelque autre cadeau et reprenaient leur travail. Il y avait des personnes qui partaient en pèlerinage au Mont-Athos, même à Jérusalem, mais c'étaient des cas exceptionnels.

Notre mère rêvait elle aussi en secret de visiter les lieux saints.

À l'époque, nous ignorions que notre grand hetman Mazepa avait envoyé au Saint-Sépulcre une plaque d'argent massif martelé de quatre-vingts centimètres de long, représentant tous les personnages de la mise au tombeau. Ce don fut récemment signalé par un évêque moscovite stupéfait de voir ce magnifique ex-voto devant lequel brûlaient des cierges. « Chez nous, dit-il, son nom est maudit ; ici on prie pour lui. »

### *LE MONASTÈRE*

Maman a toujours été croyante, mais après la mort de mon père, elle devint très pieuse. Jamais elle ne manquait la messe. À la maison, tous les soirs avant le dîner elle lisait des prières. Le dimanche elle m'envoyait le premier à l'église pour faire bénir un pain sans levain qu'elle accompagnait d'un petit papier portant d'un côté : « Pour le repos de Vassili, Danilo, Nadia ». Et au verso, « Pour la santé de... ». Dans la liste je lisais mon nom. Après la messe, elle rapportait le pain dont le pope avait prélevé un minuscule triangle et nous le donnait à manger. Quand elle le pouvait, Matoussia faisait des aumônes aux couvents. Souvent, nous gardions à déjeuner des moines à longue robe noire, coiffés d'un haut bonnet cylindrique ou conique, noir, lui aussi.

C'est pourquoi personne ne s'étonna lorsque maman emmena Alexandre au couvent de Hlynska Poustyn.

Remarquable soprano, il chantait dans le chœur de notre église. Il avait le plus beau visage de nous tous. C'était le sixième d'entre nous, le plus doué pour la musique, mais il avait été victime d'un accident qui fut le drame de sa vie et la cause de sa mort prématurée. Quand il était petit, il avait sauté de trois à quatre mètres de haut, du pont de la rivière sur le sable et s'était sans doute déplacé la colonne vertébrale. À l'âge d'environ sept ans apparut une déformation, d'abord imperceptible ; lorsque la bosse se développa, il était trop tard pour l'opérer. Quel immense chagrin pour notre mère et pour nous tous.

Quatre mois après son départ, nous apprîmes qu'Alexandre avait émigré avec trois de ses camarades du monastère de Hlynska Poustyn à celui de Saint-Pierre et Saint-Paul. Dix kilomètres seulement séparaient les deux couvents mais quelle différence entre ces deux foyers de vie monacale ! Outre la différence de règle, il existait une profonde dissemblance ethnique : le monastère de Pierre et Paul était purement ukrainien, celui de Hlynska Poustyn de mœurs moscovites. C'est d'ailleurs là que passe la frontière entre la Russie et l'Ukraine. « La vie, nous dit plus tard Sachko, était devenue insupportable et nous avons comploté de fuir. Nous nous sommes préparés tous quatre dans les ténèbres du matin, nous avons sauté le mur et nous nous sommes hâtés vers la forêt épaisse, chacun avec un sac sur le dos. »

Quand vint l'été, nous organisâmes, une semaine avant la Pentecôte, un voyage pour rendre visite à notre moine. Depuis longtemps avec Didouchka nous l'avions projeté, car il fallait faire quarante verstes en charrette.

La veille au soir, nous avons mis tous nos paquets dans la voiture et nous arrivâmes avant le lever du soleil au sommet de la colline au-delà de Krolevets. De joie et d'impressions nouvelles, je ne sentais pas la terre sous mes pieds. Au croisement de quatre chemins dominé par une grande croix de bois, maman m'envoya en éclaireur :

– Petit oncle, est-ce encore loin jusqu'au couvent ?

– Quand vous aurez quitté Polojki, il vous restera encore vingt verstes.



Le chemin étroit serpentait à travers les champs parfumés.

D'un côté, les blés verts, de l'autre le sarrasin blanc, les pommes de terre, l'avoine, les petits pois ; puis une vallée profonde et verte avec çà et là des puits entourés de vieux chênes et de nouveau la montée d'une colline à travers hameaux et villages.

À Polojki, nous faisons boire Bourinki. Au milieu d'une longue rue, un puits à balancier. Tout près des chaumières blanches les petits vergers de cerisiers qui se prolongent par des potagers où pousse le chanvre aromatique. Des gamins blonds sans chapeau, vêtus d'une simple chemise longue courent en tirant des charrettes d'enfant.

Après Polojki maman m'envoie de nouveau en reconnaissance : « Petit oncle, est-ce encore loin jusqu'au couvent ? – Lorsque vous aurez traversé Oblojki il vous restera encore vingt-cinq verstes. » Maman se fâche, plus nous avançons, plus le couvent s'éloigne. C'est toujours ainsi avec les paysans.

Midi. Il fait chaud. D'un champ de petits pois une alouette s'élève, elle monte en vrille, elle boit l'azur. Heureux, je cours derrière la voiture et Didouchka m'aide à regrimper avec une brassée de petits pois. Pendant des kilomètres nous savourons les grains sucrés ; Les roues grincent sur tous les tons. L'essieu cogne. J'ai envie de dormir. Je dors...

À un tournant la voiture penche. Je frotte mes yeux. « Réveille-toi, Bila Chelma, bientôt le couvent », dit grand-père.

Je ne vois encore rien. De tous côtés la forêt noire, frênes et chênes centenaires aux branches démesurées, où la voiture s'enfonce.

Voici enfin le monastère. De hauts murs blancs. Comme un éventail ils s'étendent à droite et à gauche. Auprès d'un majestueux portail vert nommé brama un moine s'incline jusqu'à terre, ses mains passées dans sa large ceinture de cuir. Cérémonieusement il lisse ensuite sa longue barbe en nous disant, « Soyez les bienvenus ». Il ouvre à deux battants le portail et nous conduit à l'Hospitalité. Un long couloir, des chambres blanches et propres, numérotées. Après avoir installé Bourinki à l'écurie avec sa ration d'avoine et de foin,

nous regagnons notre chambre, nous nous lavons, changeons de costume et rafraîchis, sans nous presser, heureux, allons à l'office du soir.

Un bourdon puissant résonne. Au fond d'une cour spacieuse, un autre brama. Sous des arcades, à gauche et à droite, des fresques édifiantes : paradis, enfer, saints en robe de bure blanche avec des barbes jusqu'à la ceinture ou jusqu'à terre. En enfer, les différents degrés dans la damnation. Des diables à cornes noires et queue de singe torturent les pécheurs en les arrosant de résine brûlante et en écrasant sous des roues le gros ventre des gourmands. La place de Didouchka se trouve chez les fumeurs. « Vous voyez votre place, père » taquine maman... – « Parle, parle...»

Malheureux ! Il a laissé sa pipe à la maison.

Dans une boutique, maman m'achète une petite croix d'argent, une vue du couvent et la *Vie de Saint Alexis*. Sur des poteaux sont accrochés des chapelets noirs et blancs. Dans les vitrines des croix en bois aromatique du Mont-Athos, des amulettes, des icônes, des cierges de toutes sortes. Indicible atmosphère d'encens, de cire, d'huile parfumée.

Nous passons le deuxième portail. Une grande place. Au milieu, un clocher puissant jette son ombre sur une grande église de style baroque ukrainien. Tout autour, des bâtiments à deux étages ; les fenêtres des cellules s'ouvrent à l'abri des tilleuls en fleurs. Les corbeaux croassent, les martinets volent avec des cris stridents. On sent partout une douceur fraîche, partout une bienheureuse ambiance de paradis.

De tous côtés, sur un tapis de briques roses les moines se hâtent vers l'église. Chacun rejoint sa place dans les stalles. L'iconostase monumentale est décorée de personnages peints en couleurs chaudes, grandeur nature ; on y reconnaît les visages des apôtres et des archanges. Sur d'immenses candélabres étincelants brûlent de gros cierges.

Deux chœurs se répondent : sonores voix de basse, soprani et alti angéliques.

Très haut dans la coupole, sous la fresque du Tout-Puissant, les oiseaux crient. Sur les vitres et les murs du tympan les derniers rayons d'or illuminent une paix divine. On chante le

cantique immortel : « Clarté paisible, clarté du soir » de Jean Chrysostome.

Lassé par la longueur de l'office je regarde de temps en temps vers la porte par où entrent et sortent les pèlerins. Un vieux moine, de ceux qui vivent à l'ermitage, les yeux cachés par son grand capuchon, une tête de mort et deux tibias croisés sur son long scapulaire me désigne l'autel en disant gravement : « Regarde devant, mon enfant ».

La prière est finie et vers nous, de la droite du chœur, Alexandre descend rayonnant, tout en blanc, avec une ceinture noire. Ses épais et beaux cheveux tombant jusqu'aux épaules comme chez le poète Nadson<sup>37</sup>, encadrent son visage basané aux sourcils droits et sombres. Comme je voudrais avoir cette tunique blanche, cette ceinture, ces cheveux bouclés !

Nous préparons toute la semaine notre communion du dimanche. Maman assiste à tous les offices. Le Père Nicodème, le trésorier, qui nous a rendu visite à Krolevets, vient souvent à l'Hospitalité prendre le thé avec les brioches pascales et les confitures que nous avons apportées. On nous sert au déjeuner et au dîner le fameux kvas du monastère.

Le lendemain après vêpres le Supérieur nous reçoit. Pour gagner son logement, il a fallu traverser un petit pont de bois vieillot au-dessus d'un gouffre. Par une large fenêtre on voyait la forêt descendre à pic, les prairies que la rivière inonde à chaque printemps. Dans la vallée, sur ces prairies qui s'étendent jusqu'à l'horizon, un ruban couleur de lune coule lentement, la Kleveigne qui lèche la falaise du couvent et se cache parfois derrière des touffes d'herbes et de roseaux.

Tous les couvents d'Ukraine sont situés de cette façon, que ce soit à Kiev, à Tchernihiv ou à Novgorod-Siversk, partout l'emplacement est choisi avec génie. Toujours une forêt infranchissable, toujours une falaise. De ces hauteurs à pic, l'œil se perd dans l'espace. L'âme des pèlerins se transforme au contact de la nature ; les soucis, les remords, les pensées de la lutte cruelle pour le pain quotidien s'abîment dans cette forêt ; chacun devient saint.

---

<sup>37</sup> Semen Nadson (1862-1887), poète russe.

Une minute d'attente et le Supérieur entre dans sa cellule demi-éclairée et nous bénit. Nous baisons sa main blanche et racée, Alexandre en s'agenouillant. Un jeune moine au visage sérieux apporte le samovar de cuivre rouge. Nous savourons le thé au miel, des friandises, spécialités du monastère. Nous parlons du soprano d'Alexandre, de notre papa défunt, des prairies, des récoltes. Comme notre mère était heureuse !

La veille de notre départ, je l'ai suppliée de me laisser au couvent. Mes prières furent couronnées de succès. Nous embrassons très fort Didouchka, maman, nous faisons nos adieux à Bourinki et nous allons dormir, mon frère et moi, dans notre cellule.

Alexandre se levait tôt pour l'office du matin. Il me réveillait en revenant de l'église dans la clarté et la joie du soleil matinal. Bientôt je pris l'habitude du monastère et je me liai avec de jeunes choristes, les camarades de fuite d'Alexandre.

Au réfectoire immense où venaient déjeuner tous les moines (il y en avait six cents), la jeunesse occupait une longue table à part.

Sur une estrade centrale un jeune moine lisait au pupitre les psaumes. Son rythme allègre et chantant couvrait le bourdonnement de la ruche gigantesque. Borchtch, kacha arrosée d'huile de chanvre. On buvait du kvas sombre comme la bière de Pilsen. J'aimais beaucoup ce kvas rafraîchissant et le pain noir, aigrelet, cuit dans des moules carrés. Les énormes chaudrons de cuivre rouge de la cuisine me ravissaient. Le Père-cuisinier, en tablier blanc sur sa robe noire, nous régalaient de frites. C'est lui-même qui fit cuire l'énorme carpe qu'un jour nous lui apportâmes.

Nous pêchions au bord de la Kleveigne, un camarade et moi. Chaque fois que nous tirions l'épuisette sur la rive, nous trouvions une écrevisse ou un petit poisson.

Une fois, en cherchant dans la fange qui remplissait notre filet, un gros poisson sauta à notre nez et disparut dans les touffes d'herbes. À la troisième fois, nous l'avons attrapé de nouveau. Miracle dont tout le couvent a parlé.

Le balcon étroit et long de la cuisine surplombait une vaste et profonde dépression d'où montait la fraîcheur du verger, du

potager et de la forêt. Là, se reposaient après leur travail les Pères-cuisiniers, les bras appuyés sur la balustrade.

On m'a emmené faner dans la vallée en compagnie de deux Pères abbés. Grain par grain ils roulaient leur chapelet sur leur pouce en récitant sans fin « Kyrie eleison ».

Tous les moines venaient faner : choristes, tailleurs, relieurs, cuisiniers, menuisiers, – fresque vivante pour un peintre de génie. Des centaines de moines armés de râteaux, de fourches de bois, retournaient en rangs infinis, dans l'air surchauffé, les herbes odorantes. Ici on fait des meules, là des bœufs emportent d'énormes tas. Gaie rumeur du travail, joyeux rythme du mouvement.

Avant le coucher du soleil les alouettes se mettent à chanter. Réunis tous ensembles, assis en rond, nous pelons du poisson fumé, gras, appétissant, que nous savourons avec des concombres et de l'oignon frais.

Je me souviens d'une promenade à l'ermitage où ne vivaient que les anachorètes. Vieillards chenus portant sur la poitrine un scapulaire. Les femmes ne sont pas admises dans l'ermitage, il est même rare qu'un pèlerin y pénètre. Derrière le mur s'étend un long bâtiment où chaque moine habite une cellule exiguë précédée de deux marches. On voit à l'intérieur une table rustique, un banc, un lit. Dans le jardin de longues rangées de ruches. Sous les tilleuls fleuris les abeilles chargées de pollen tissent l'air. Sur les sentiers baignés de soleil marchent lentement des blancs vieillards, un livre entre leurs mains. Ils lisent sans lever les yeux.

À la fin d'août maman revint : « Le temps est venu d'aller à l'école, mon fils. » J'étais consterné. Je croyais que ce séjour ne finirait jamais. Je ne pouvais me détacher de cette vie, des vacances les plus heureuses de mon enfance. N'est-ce pas de là que date mon amour pour les icônes, les monastères et les moines ?

Jours de jeunesse, jours de printemps,  
N'oublie, n'oublie pas.

Ivan Franko<sup>38</sup>

### *PREMIER AMOUR*

J'ai remarqué Natacha pour la première fois à la cathédrale. Elle était debout, devant moi avec un petit chapeau de paille naturelle, en uniforme de collégienne, robe brune, tablier blanc. Pieusement elle fit son signe de croix et se mit à prier.

Chaque fois que j'assistais à la messe, eu moment le plus solennel de la liturgie, lorsque le prêtre en habit d'or, précédé du diacre, porte le calice sacré et entre par le Portail des Rois, quand tout le monde est courbé, j'étais pris d'une hantise : marcher sur les têtes serrées de la foule prosternée comme sur un tapis et pénétrer par la Porte des Rois dans le sanctuaire mystérieux. Cette seule pensée m'effrayait.

À la sortie de l'église, je reconduisais Natacha à distance jusqu'à sa maison.

Me voici de nouveau à la cathédrale : Natacha est là, à sa place. Je ne sais par quelle force je me sens attiré vers elle ; une joie immense dilate mon cœur. Je guette ses moindres mouvements. Cette vue seule me suffit.

Au sortir de la messe, je la suis à travers la foule. Et de nouveau, je reconduis Natacha à distance jusqu'à sa maison. Elle marche, droite, sans se retourner, comme si elle ne m'avait pas vu, mais je suis bien sûr qu'elle m'a vu.

Maintenant je sais. Elle est la sœur d'un de mes condisciples. Je rentre à la maison ; toute la journée ses traits s'impriment dans ma pensée. Un visage hâlé d'Ukrainienne, des sourcils noirs et droits, des lèvres d'une expression virginale. Une sorte de douleur me serre le cœur, un seul désir : la voir encore une fois, rencontrer le regard de ses yeux bruns.

---

<sup>38</sup> Ivan Franko (1856-1916) : écrivain, poète, traducteur et homme politique ukrainien de l'Autriche-Hongrie, figure majeure de la littérature ukrainienne.

Dans la semaine j'amenai son frère chez nous. Pendant qu'il finissait son thé auprès de ma mère, j'écrivis dans notre chambre, en cachette de tous mes frères, quelques lignes en grosses lettres, sur un bout de papier : « Je voudrais tellement faire connaissance avec vous. Vous me plaisez. J'aime vos yeux, vos sourcils. Répondez-moi. Alexis Gritchenko. »

Je plie en quatre le petit mot, colle par-dessus un de nos timbres usagés et je confie mon message à mon camarade en écrivant comme adresse : « A Natacha Omeltchenko ».

### *LE JARDIN PUBLIC*

Dès que le rossignol commence ses roulades dans le bois de saules et que les belles-de-nuit entrouvrent leurs corolles en éveillant l'émotion du premier amour, nous courons, avec un petit bouquet de réséda, au jardin public.

Grégoire et moi en blouse russe de collégien et pantalon de croissance, comme on dit chez nous. Pierre porte un pantalon étroit, à sous-pieds, la dernière mode.

C'est Hershka, le tailleur juif, qui nous a confectionné ces fameux pantalons de croissance. Maman a bien répété : « Fais attention, Hershka, pour tous un peu plus grands. »

Hershka avait à peine franchi la porte du vestibule après avoir rapporté nos pantalons, que Pierre découde d'un trait le sien et le recoupe. Assis devant la machine Singer il pique, sans prononcer un mot. Avec effroi, je l'observe : « Tu es fou, maman va te tuer ». Le travail fini, il enfile avec difficulté son pantalon. Ses jambes ressemblent à celles d'une cigogne.

Nous tournons le coin de notre rue et nous nous élançons à travers la place déserte tandis que les échos lointains d'une valse nous arrivent, selon le vent, indistincts ou bruyants.

Devoirs, coteaux, guerre au pistolet, tout s'oublie, tout disparaît avec le poudroisement du soleil qui s'en va dans le crépuscule romantique de la nuit.

Devant l'entrée du jardin planté depuis dix ans, un marché provisoire est dressé sur des charretons. Toutes sortes de graines grillées : tournesols, potirons, noisettes, caroubes

excitent notre gourmandise. Des petits pains français, des craquelins, des sucreries, sont étalés sur des tables pliantes. Dans sa boutique, Samuel, coiffé d'un étroit bonnet noir posé sur des boucles de jais, sert derrière le comptoir de beaux sirops couleur de poison et de l'eau gazeuse. J'aperçois Barabache, mon professeur de peinture, assis à une petite table, le panama en arrière, les jambes écartées, les mains appuyées sur le pommeau de sa canne. À côté de lui, son ami, le secrétaire de la Banque de l'Hôtel de Ville. Barabache, désaltéré, essuie de la main, avec satisfaction, sa moustache encore humide.

De la vitrine Samuel sort des gâteaux de pavots et de miel, du halva de noisettes, des gâteaux de sésame et de caramel.

À la porte, un gros policier à moustaches s'affaire : large casquette blanche ornée d'une cocarde en forme d'arapède, un sabre suspendu à l'épaule. Il contrôle les billets : cinq kopecks l'entrée. Aucun espoir de passer en fraude. Nous avons une envie folle de rejoindre la foule heureuse, endimanchée et de tourner en rond, avec elle. Tout à coup, l'un de nous découvre une entrée, à travers une planche brisée de la palissade.

Au centre du jardin, dominant les plates-bandes de dahlias fleuris, de roses, de belles-de-nuit, l'orchestre israélite de Kassitzky joue. Toute cette famille de musiciens est sympathique. Le vieux père bat du tambour, les jeunes jouent, l'un de la flûte, l'autre de la contrebasse et l'aîné tire avec virtuosité l'archet de son violon en souriant langoureusement au public.

Nous tombons sur une joyeuse volée de collégiennes. Enfin voici ma Natacha et j'essaie de frôler son épaule en traversant leur bande serrée, les yeux baissés, elle passe avec un visage de madone rougissante. Je devine son cœur qui bat. Nous tournons sans arrêt en sens inverse, lorsqu'à la fin je réussis à mettre au creux de son tablier, sans prononcer un mot, le petit bouquet de réséda.

Au théâtre d'été, *La Rotonde*, le contrôle devient plus rigoureux et nous ne pénétrons d'abord qu'au promenoir. On donne une opérette, « Le Cosaque du Danube », avec une



troupe ukrainienne aux voix remarquables.<sup>39</sup> Pierre a eu le toupet de se faufiler au premier rang ; il s'assied inaperçu à un fauteuil d'orchestre abandonné par son occupant, à côté de notre grand procureur en uniforme ; il dévisage les artistes avec assurance, applaudit avec entrain la fin de chaque tableau. Lorsque l'entracte se prolonge, nous frappons frénétiquement le plancher et après le spectacle nous dansons la polka, la valse, sans trop nous faire remarquer avec nos modestes costumes.

Après minuit le jardin se vide ; la pleine lune argente les hauts peupliers pyramidaux. Affamés, nous courons à la maison. Nous retirons du four, avec un long tisonnier fourchu, les marmites encore tièdes.

Notre bonne Baboussia, pleine de sollicitude, nous a gardé du borchtch (avec même un os à moelle), kacha, lait caillé et la lampe à pétrole en veilleuse. Parfois elle se montre, pleine de mystère, en chemise de nuit, à la porte entrouverte, et chuchote contente : « Doucement, doucement, mes enfants, votre mère dort ».

## *LA FOIRE*

Par une matinée grise, à travers nos volets fermés, filtrait un bruit continu comme la rumeur du vent dans la forêt. C'étaient les paysans qui, en file ininterrompue, apportaient à la foire les lourds sacs de blé. De tous côtés, des villages et des hameaux lointains arrivaient de nouvelles charrettes et vers midi, il était impossible de passer à pied ou à cheval sur la place.

Une forêt de brancards levés vers le ciel. Les veaux meuglent, une énorme truie, garrottée dans une charrette, pousse des cris frénétiques, de jeunes chevaux hennissent montés par des Tziganes bronzés qui leur décochent de violents coups de pieds.

---

<sup>39</sup> « Le Zaporogue au-delà du Danube », opéra de S. Houlak-Artemovsky, composé en 1863, première création de livret en langue ukrainienne.

Sur une charrette, une paysanne, belle comme un tournesol, est assise. Elle est vêtue d'une magnifique plakhta. De multiples colliers d'or soufflé roulent sur sa provocante poitrine. Une légère brise agite sur sa tresse les rubans multicolores de sa couronne de fleurs tandis qu'immobile elle mâche des graines de potiron. Son père et sa mère sont sans doute partis faire des achats dans d'autres secteurs.

Dans le clan des potiers, c'est un amoncellement de bassines vernissées et profondes, d'écuelles, pots à eau, vaisselle. Sur de larges plateaux de bois, des cuillères aux dessins rouges, des jouets primitifs en terre cuite, blanc mat ou couverts d'un émail vert, figurines de cavaliers, parfois à deux ou trois sur le même cheval harnaché de rouge, figurines de femmes à taille étranglée dont la robe tombe en cloche jusqu'à terre, petits sifflets naïfs percés de plusieurs trous...

Ces figurines remontent à des milliers d'années. Elles sont venues chez nous de Perse, des Indes, de l'Hellade antique à travers Byzance et les steppes des Scythes. En Crète, au célèbre musée Candie, j'ai vu des statuettes exactement pareilles. Elles dataient de l'époque du roi Minos.

Plus loin, de grands tamis, des cribles, de larges pelles, des fourches, des fléaux, des flûtes de bois.

Sur l'artère principale sont exposés les produits à base de miel, de grands pains d'épices plats, étrangement appelés fille-oiseau (Siline-Diva) ; elles représentent une femme à taille de guêpe et à queue d'oiseau dont la robe est ornée d'arabesques en sucre blanc et d'oiseaux de paradis. Il y avait aussi des galettes et des bonbons au miel.

Les colporteurs moscovites ont disposé sur le sol une collection d'images d'Épinal, de livres religieux bon marché, de contes d'amour, de gros bouquins d'oracles.

Attiré par les couleurs, peut-être aussi par l'odeur d'encre fraîche, je me mets à genoux et pendant des heures, ô délices, je déplace avec soin, d'une pile à l'autre, les grands chromos bariolés : couvents, images saintes, héros de guerre... Je ne pourrai en acheter qu'un seul, hélas !

Un estropié est assis à côté de moi. De sa chemise en loques sort une épaule desséchée. Il rôtit au soleil son genou nu en mendiant : « Donnez, au nom de Jésus-Christ, donnez... ».

Au croisement de deux artères, un joueur de lyre chante mélancoliquement en levant vers l'azur ses tristes yeux sans vie. Son grand bâton est posé à ses pieds. Tout près, un garçonnet au visage résigné, assis les jambes croisées comme son maître, tient une sébile de bois entre ses mains. La lyre grince sur une note monotone. Le joueur s'arrête par instants en prononçant d'un seul trait : « Pour le repos de vos morts ». Il tâte avec sa main la petite monnaie que lui jette la foule, et de nouveau il reprend son chant nasillard que le vent emporte:

Oh! Ton petit cosaque est mort, est mort,  
Sa parole est morte aussi,  
Il a laissé son cheval roux  
Et son armure de cosaque  
Et son violon de pervenche  
Aux cordes de liane verte.  
Lorsqu'il joue, de Kiev  
À Batourine, on entend sa voix.

Les joueurs de lyre sont nos troubadours ukrainiens ; grâce à eux beaucoup de chants sont arrivés jusqu'à nous. Chants d'amour et de mœurs, chants historiques, religieux... L'âme ukrainienne épanouie dans l'immensité des steppes, sous un ciel extraordinairement joyeux, est ainsi faite qu'elle chante en toute occasion : à la maison, dans les champs, au travail, dans l'ivresse amoureuse, dans la tristesse ou la mélancolie !<sup>40</sup>

---

<sup>40</sup> Aux environs de 1890, un groupe de personnalités ukrainiennes parmi lesquelles le savant M. Drahomanov, le compositeur M. Lyssenko, l'ethnographe F. Vovk, se débrouilla pour faire éditer par la Société russe de Géographie, trois gros volumes de chansons - vingt-sept mille, recueillies dans toute l'Ukraine. Plus tard, lorsque j'étais étudiant, Grintchenko me donna comme tâche de choisir dans ces chansons des mots et des expressions pour son célèbre dictionnaire ukrainien.

Ces chants, notre grand troubadour Chevtchenko les glorifiait ainsi :

Notre chanson, notre saga,  
Jamais ne mourra, jamais ne disparaîtra.  
C'est là notre gloire, braves gens,  
C'est la gloire de l'Ukraine.

Et encore :

Comme un gardien, près d'eux,  
J'érigerai le verbe.

Par ces vers prophétiques Chevtchenko exprimait sa foi en l'immortalité de sa patrie. Pour sauvegarder la vie nationale de ses compatriotes opprimés, il plaça en effet à leur côté la langue ukrainienne comme une sentinelle toujours vigilante. Mon frère Nicolas connaissait deux cent de ces chansons et des couplets à l'infini. Je l'entends encore à son retour de Konotop avec un camarade, – tous deux débordants de joie après la réussite de leurs examens ; je les entends chanter à deux voix pendant des heures cette chanson :

Au pied de la haute montagne,  
Dans les épais bosquet de chênes,  
Serpente une rivière  
Dont l'eau brille comme un cristal.  
C'est un vrai paradis !  
Les barques sont attachées  
Dans une anse silencieuse,  
Et trois saules inclinés  
Méditent avec nostalgie :

---

Un historien anglo-américain très en vue, Bernard Pares (1884-1949) qui vint en Ukraine, à Konotop, en 1917, a écrit : « Je ne connais pas de chansons populaires qui expriment avec une telle mélodie, tant de sentiments profonds. » (NdA).

Sois tranquille, petite rivière,  
Un jour, le printemps reviendra,  
Mais pour nous, jamais la jeunesse  
Ne reviendra, ne reviendra.

Nicolas chassait de son beau front une mèche bouclée et maman émue laissait tomber une larme.

Pour aller à la foire, notre mère nous donnait à peine quelques kopecks. Avant tout, nous cherchions la charrette de miel. Dans un tonneau, le miel foncé de sarrasin ; sur des plateaux, de gros morceaux de rayons d'où coule, clair comme de l'ambre, le miel des tilleuls. Cela nous fascinait. L'apiculteur coupait un petit morceau tout gluant que nous emportions dans une feuille de chou.

En compagnie de gamins débrouillards nous attaquions la charrette de pastèques. Nous mettions longtemps à choisir. « Combien cette pastèque, petit oncle ? » Le moujik parle avec un client. Pendant ce temps un malin fait passer la pastèque à son voisin, celui-ci à un troisième, celui-là à un autre plus éloigné qui la cache sous sa veste et s'éclipse dans la foule. Notre bande joyeuse le rejoint à l'abri des saules touffus. La pastèque se fend en criant sous le petit canif. À pleines dents nous mordons jusqu'à l'écorce la chair rouge, succulente. Réjouis et barbouillés, nous revenons à la foire !

La marchande de beignets avait toujours un grand succès ! Dans un chaudron de cuivre rouge, bouillonnant dans l'huile, des beignets soufflés formés de petites boules dorées. Avec deux doigts, la marchande détache de la pâte massive un petit morceau qui tombe dans l'huile. Elle se mouche dans ses doigts et avec les mêmes doigts coupe à nouveau une boule de pâte. Elle sort ensuite les beignets avec une fourchette de bois et les dispose en petits tas qu'elle saupoudre de sucre, exactement comme les churros en Espagne.

« Pour vous, ma petite pigeonne, une douzaine », demande-t-elle à une cliente en minaudant. Elle enveloppe le tout dans un papier et de son œil unique compte la monnaie.

Le soir après le travail d'une journée, elle rentre au logis, contente, grasse, nonchalante. Derrière elle un chapelet d'enfants grands et petits. Ses belles garces de filles reçoivent déjà des amoureux... Pour sa part, elle est pieuse, bonne. Aux bains publics, elle fait office de masseuse, pour compléter ses bénéfices de marchande de beignets.

Les secteurs des cordonniers, des tisserands, des tonneliers, des cordeliers, nous laissaient assez indifférents, comme ceux des paysans avec leurs sacs de céréales, leurs paniers d'œufs, leurs poules ou leurs oies. Ce sont les Juifs qui s'y intéressaient.

Vêtus d'une lévite, leurs cheveux bouclés sur les tempes, ils tiraient les chevaux des moujiks par le mors et dirigeaient les charrettes vers leurs boutiques. Les paysans les suivaient sans protester. On peut être certain qu'ils repartaient deux fois roulés, d'un côté sur le poids des céréales qu'ils vendaient, de l'autre sur les marchandises qu'ils avaient achetées aux Juifs.

Sur quarante millions d'habitants, l'Ukraine comptait environ cinq millions d'israélites, tous citadins, aucun n'était paysan. Par contre il y en avait très peu en Russie ; les dentistes seuls y étaient tolérés<sup>41</sup>. En 1915 même le célèbre peintre Léon Bakst fut expulsé de Pétersbourg.

Baboussia n'aimait pas les Juifs. Les jours de foire, elle aussi avait du monde dans son magasin. À celui-ci il fallait servir du goudron de bouleau pour les bottes ou le harnais, du mazout gras pour les roues, à cet autre du lard épais d'une main, au troisième du gros sel, du pétrole, remplir ce pot de miel... Par contre, les moujiks lui vendaient de l'avoine, du seigle. Ils prenaient congé de Baboussia en lui tendant amicalement deux doigts, selon leur coutume.

La foire durait plusieurs jours. Les paysans dormaient sur leur charrette, sous le ciel tiède de septembre. D'autres s'installaient sous la tente, rôtissaient du lard, bavardaient autour du feu. La foire finie, ils repartaient gaiement sur leur

---

<sup>41</sup> Sous le régime impérial russe, les Juifs étaient l'objet de diverses discriminations et restrictions à base religieuse dont une zone de résidence (tcherta osedlosti). Le texte reflète les préjugés populaires à leur sujet, courants à cette époque un peu partout en Europe.

charrette allégée, les rênes d'une main, et mordant de l'autre à de longs pains blancs, gourmandise inappréciable pour des gens habitués au pain de seigle noir.

La grande foire était aussi une distraction pour notre Didouchka. Le soir, en joupant des dimanches, il sortait dans la rue, prendre l'air sur le banc à côté du perron. Il fumait paisiblement sa pipe, examinait l'exode amusant des paysans, arrêtant parfois du geste un moujik qu'il connaissait : « Dis-moi, Ostap, à quel prix s'est vendu le blé ? Et le sarrasin ? Y avait-il beaucoup de captchonka<sup>42</sup> ? – Il était cher, surtout, répondait l'homme. De l'autre côté de la mer, la génisse valait un kopeck, pour la transporter un rouble ! »

Bien que grand-père fût retiré des affaires, il continuait à s'intéresser à tout ce qui avait fait sa vie.

Je me souviens qu'une de ces foires finit en tragédie. Après la chaleur, un terrible orage s'abattit sur la ville, le tonnerre éclata, la foudre traversa comme une boule de feu une maison et tua les deux chevaux du cirque. De l'immense tente, il ne resta que des lambeaux. Le soir, après une pluie torrentielle, on enterra les chevaux dans un fossé profond. Pauvres bêtes, victimes d'une coïncidence tragique !

Une foule dense, émue et curieuse entoura le fossé. Chacun commentait l'accident et notre Décapité lança comme conclusion : « La mort viendra comme un voleur, nous ne savons ni le jour ni l'heure. »

### *L'AUTOMNE*

Déjà le soleil moins souvent brillait,  
La journée se faisait plus brève,  
L'ombre mystérieuse des forêts  
Se dénudait dans un bruissement mélancolique.  
A. Pouchkine

---

<sup>42</sup> Poisson fumé de la Caspienne. (NdA).

À la fin de septembre, on déterrait les pommes de terre. Pour les paysans la saison chaude n'est qu'une fièvre continue de travail. Après la fenaison, vers la saint Pierre et Paul, la moisson commence le 6 août pour la Transfiguration. Les paysans se lèvent à deux heures du matin et, sans même prendre le temps de détendre leur dos, travaillent jusqu'à minuit. Le blé est à peine fini qu'ils fauchent le sarrasin, l'avoine, ramassent les pois secs, les lentilles. On arrache les pommes de terre en famille. Personne ne reste au village à part les coqs et les poules qui picorent le fumier.

Pour nous le ramassage des pommes de terre est une véritable expédition. Nous les entassons grosses et dorées dans des sacs. Le soir, nous allumons un feu sur place, nous les cuisons sous la cendre et les mangeons tout entières, croustillantes, avec du lard.

Pendant ce temps-là, très haut, très haut dans le ciel, les oies sauvages crient : « Courlu, courlu... » Elles volent en triangle, comme sur une corde raide. Cette migration m'émouvait toujours très fort : deux mille kilomètres de nos steppes à l'Afrique !

De bruyantes bandes de rouges-gorges, de magalonchiki, se rassemblaient sur les arbres de notre jardin et de noirs nuages de corbeaux volaient de forêt en forêt avec des cris rauques.

Tout l'automne jusqu'au premier gel, du matin au soir, les fléaux battaient le blé d'un rythme allègre. Parfois trois fléaux frappaient à la fois, à une cadence bien scandée. Dans la soirée les vans bourdonnaient, les grains tombaient en cascades dans les sacs propres. Une poussière légère s'élevait, nous aveuglant, et s'infiltrait sous nos chemises.

Profitant des derniers jours tièdes, Babounia, assise dans la grange, le dos appuyé contre les gerbes tressait les oignons. Ses mains nouaient machinalement en couronne les têtes jaunes et lisses l'une après l'autre, tandis que d'une voix transparente elle fredonnait une très vieille chanson :

Au loin, dans un champ,  
Trois petites sources



Où clapote un seau de bois.  
Le tour est en lattes de pin,  
Le fond taillé dans le chêne.  
Oh! Ma bien-aimée,  
Ne délaisse pas mon cœur.

Puis l'été de la saint Martin s'installe, longue période de temps doré : dans l'air cristallin flottent des fils d'argent, les arbres changent leur vert émeraude en ambre clair, or, bronze, cramoisi. L'écureuil insouciant casse des noisettes. Sur les souches les champignons apparaissent en énorme couronne. Au marché les moujiks apportent des charrettes de reinettes embaumées. Les granges gonflées jusqu'au toit de gerbes de blé, d'avoine, de foin, craquent de toutes parts. Dans notre hangar les pommes de terre s'entassent comme des montagnes, attendant d'être transportées dans la réserve d'hiver.

Après les pommes de terre, c'était le tour des betteraves à chair pourpre striée de jolies veines blanches. On les raclait, les mettait tout entières dans un tonneau, à la cave, en les couvrant d'eau ; leur kvas donnait un goût excellent à notre borchtch. On ramassait les choux au premier gel, parfois même après la première neige. Dans la cuisine, Barbara et maman, avec un couteau bien aiguisé, les coupaient en lanières jusqu'à minuit pendant que les petits croquaient les trognons. Nous salions les choux, les parsemions de grains de poivre et versions dessus de l'eau bouillie. Le tonneau était fermé par un couvercle de bois maintenu par un gros poids de fonte. On mettait les reinettes à fermenter, les champignons à mariner, on salait les concombres.

Y a-t-il pays plus riche au monde ?

### *L'INCENDIE*

Tout incendie est un fléau ; en Ukraine ce sont des catastrophes ! Parfois des villages de deux mille feux brûlent d'un bout à l'autre car les toits sont presque tous

exclusivement des toits de chaume même dans les belles fermes. Le vent terrible emporte les flammèches de proche en proche. Des granges pleines de blé et de paille flambent d'un seul coup. Ces incendies peuvent être comparés aux incendies turcs à Istanbul où les maisons de bois de quartiers entiers sont dévorées par le feu en une seule nuit.

Nous avons une terreur de l'incendie, notre mère surtout.

À minuit, le tocsin sonne tout à coup à plusieurs églises, en coups répétés, angoissants : bem, bem, bem ; ils s'arrêtent une seconde : bem, bem, bem... C'est la première alerte donnée par le guetteur qui veille jour et nuit sur une haute tour. Arrachés au premier sommeil profond, nous sautons sur nos bottes. Impossible de les enfiler. Affolement de chambre en chambre. On essaie de voir par la fenêtre ouverte d'où vient le sinistre. Notre voisin Sclar, amateur d'incendies, file déjà une hache à la main, hurle, donne l'alerte de maison en maison. Dans la rue, vacarme des attelages chargés de tonneaux d'eau.

Par les fentes des tonneaux trop secs jaillissent des jets saugrenus. Des gens habillés n'importe comment courent, fourches en main, vers l'incendie ; déjà les toits de paille s'effondrent sous le feu. Les étincelles montent dans le ciel noir comme un formidable feu d'artifice. On arrose le brasier, on pompe avec frénésie. Dans le désordre qui ne fait qu'augmenter quatre ou cinq chefs donnent des directives contradictoires. Un drame humain d'où le comique n'est pas absent.

Je n'oublierai jamais cet épouvantable incendie qui éclata tout à côté de notre cour. À midi la grange de notre voisin, le gentilhomme, s'enflamma. En un instant, de tous côtés, montèrent dans l'air de gigantesques langues flamboyantes. Un feu terrible se déchaînait. Autour les gens se tenaient debout, impuissants. On arrosait avec des tuyaux trop grêles et l'eau se transformait en vapeur.

Notre Didouchka observait impassible, du haut d'un monticule, les bras croisés à la tchoumak, fumant placidement sa pipe. Baboussia s'agitait. « Mon vieux, le feu est dans la cour ». Des flammèches tombaient juste sur le chaume de notre grange. Grégoire et moi les éteignions avec des branches

mouillées en courant sans arrêt d'un bout à l'autre du toit dangereusement en pente.

Pendant tout un automne la ville entière fut terrorisée par des incendies. Chaque soir, lorsque les ténèbres s'étendaient sur les rues, aux deux extrémités de la ville, des rougeurs immenses montaient à l'horizon. Les pauvres gens ne savaient que faire. D'où venait ce persistant malheur ? La police découvrit une bande d'incendiaires. De jeunes canailles arrosaient avec du pétrole la paille dans les granges et le soir venu, allumaient des cordons bickford.

### LE VEILLEUR DE NUIT

Juste avant sa mort, mon père avait conseillé à l'Hôtel de Ville de vendre une partie du Champ de Foire devenu inutile. Il facilita à nos deux voisins, le gentilhomme et le vitrier, l'acquisition des meilleurs terrains et n'acheta pour nous que la parcelle qui longeait un côté de la maison. Ma mère ne fut pas contente de notre lot. La première année on entoura ce terrain d'une simple clôture et on sema des pastèques. Comme toujours la terre vierge donna beaucoup, les pastèques réussirent à merveille. Je me souviens que l'on en pesa une chez Baboussia qui faisait plus de quarante livres.

Chaque nuit, selon l'ancienne coutume, le quartier était gardé, à tout de rôle, par deux personnes. Deux maisons vis-à-vis veillaient ensemble.

Du début du printemps jusqu'à la fin de l'automne, le veilleur agitait toute la nuit la *stoukalka* d'érable sonore. Imaginez le battoir des lavandières, creusé et ne gardant que de minces parois contre lesquelles frappe une petite boule de bois fixée au sommet du battoir par une lanière de cuir. Lorsqu'on secoue la *stoukalka*, la boule de bois saute follement et emplît la nuit d'un bruit étrangement rythmé.

Notre servante Mélachka me prenait parfois avec elle quand elle veillait la nuit. Une belle fille plantureuse aux seins gonflés ; sa taille, sa démarche, sa jeune croupe sur des cuisses comme des colonnes, tout chez elle tentait nos jeunes voisins.

Lentement nous marchions à trois dans la longue rue déserte d'un bout à l'autre du quartier. Notre stoukalka chassait les voleurs. La petite boule sonore rompait le calme profond de la nuit. Personne dans la rue, pas une lumière. Passant à travers la clôture dans notre champ de pastèques, nous choisissions la plus mûre en la faisant sonner d'une chiquenaude. Nous nous installions sur le perron d'une maison et dans les ténèbres nous en savourions le jus si sucré.

Rires, chuchotements, nous racontions à voix basse des histoires en imitant de drôles d'accents.

« Il y avait une fois une petite jument ukrainienne vive comme une drofa et jolie comme une jeune fille. Un Juif l'acheta. Il en était si fier qu'il voulait toujours la sortir. Un jour le Juif lui demanda : Qu'est-ce que tu préfères, cholie petite chument chérie, prendre le break ou le traîneau ? Ni l'un ni l'autre, répondit la jument ukrainienne. Que ce soit le break ou le traîneau, il me faudra toujours tirer. »

Je tombais de sommeil, m'endormais sur les genoux de Mélachka, contre la tiédeur de ses jambes et de sa poitrine.

À peine les premières paysannes avec leur pot de lait ou de fraises enveloppé d'un torchon passaient-elles dans la buée matinale gris rose, que nous courions vers notre hangar. Cet été-là, Didouchka se trouvait chez l'oncle Dimitri et nous dormions sous la garde de Mélachka.

Une fois je me réveille en pleine nuit, j'entends au-dessus de Mélashka un halètement étrange. Tout notre lit à tréteaux était secoué d'un rythme bizarre. Longtemps j'ai écouté. J'avais peur de toucher Mélachka, puis quelqu'un sortit dans le noir en fermant la porte. Un bruit sourd retentit dans la rue comme si quelqu'un était tombé de l'autre côté de la haute barrière. Cette histoire m'intriqua terriblement.

## *MA MALADIE*

Je suis déjà en quatrième. Cet hiver notre rivière, le grand bassin, les petits marais ont gelé plus tôt que de coutume. Chaque jour après l'école nous patinions avec une joie intense

et nous rivalisions de virtuosité avec les gamins. Mon jeune sang répand sa chaleur dans mon corps. Comme mes grands camarades, j'enlève mon manteau et le jette dans la neige. Jusqu'à la nuit, j'ai couru comme un fou sur la glace sonore. Je rentre à la maison, je fais mes devoirs. Le lendemain je me lève. Dans le miroir je me vois méconnaissable. Maman alertée s'inquiète : « Qu'est-ce qu'il y a, Alocha ? »

En vitesse on a appelé notre docteur, Alexandre Pavlovitch, le médecin de l'hôpital, au visage pensif à la Tchekhov. Il entre à pas feutrés, arrange sa mèche frisée, s'assied sur le bord de mon lit, tendrement me tâte le pouls, me questionne avec douceur.

À le regarder seulement, il me semblait qu'un fluide inconnu me ranimait. De sa voix, de son regard, de ses mouvements, émanait une indicible impression de miracle. Dans la chambre voisine, je l'entends ensuite parler à voix basse avec maman. Quand il prit congé de nous, elle mit discrètement dans sa main un rouble d'argent.

Le docteur a diagnostiqué une pleurésie et prescrit de me poser un vésicatoire. On me donne aussi, selon notre habitude quand nous avons de la fièvre, un verre de thé brûlant plein de confiture de framboises pour me faire transpirer. Aucune nourriture mais huit verres de lait chaud par jour. Une semaine après je le détestais. Les fêtes de Noël arrivèrent. Au salon, un grand arbre illuminé. Des invités, des chants joyeux. Et moi je restais dans mon lit, oppressé, terriblement seul.

Mourir ? Ça ne me fait rien. Nadinka est morte, papa est mort, l'oncle Grégoire aussi... Béatitude dangereuse de la maladie.

La magnificence de nos fêtes, les soirées et les nuits d'hiver, les frôlements et les petits coups sur les vitres blanches et givrées. Les rires et les chants de mes camarades en visite, toute cette vie colorée de notre maison passait à côté de moi sans toucher ma vie intérieure de malade.

Un mois plus tard le docteur me conseilla une cuillerée de rhum avant les repas et me permit comme à chaque convalescent deux côtelettes hachées. Souvent, je restais seul à la maison, attendant avec patience la visite d'Alexandre

Pavlovitch. Ce n'est qu'en février que mon appétit revint peu à peu. Comme j'ai accueilli mars avec joie ! Le dégel, le retour des merles ! Trois mois de maladie ! Debout contre la fenêtre, je goûtais le froid de la vitre sur ma joue. Avec mon doigt et mon haleine, je faisais fondre le givre et par cette petite ouverture je regardais le monde.

Dans le jardin la neige fondait par plaques. Un corbeau criait. Sur la route sombre avançait un petit cheval.

Pendant trois mois j'avais été forcé d'abandonner livres et devoirs. Quand je revins à l'école, l'instituteur me regarda par-dessus ses lunettes d'or et déclara avec un sourire sans méchanceté : « Je te croyais crevé... »

Il était rare que quelqu'un fût malade chez nous. On le traitait sévèrement et parfois cruellement. On tournait en ridicule celui qui se plaignait pour des riens. Nous nous moquions surtout de Théodore qui était gourmand. Parfois le matin il traversait la chambre en tenant son ventre et gémissait : « Oh ! Oh ! » comme s'il était mourant. Quand nous étions enfants, nous n'osions même pas avouer nos petits malaises.

Appeler le docteur était un événement. Nous l'aimions tous. La ville, toute la région le réclamait. Ses infirmiers l'adoraient. À l'extrémité de Krolevets, entre des rangs de peupliers, s'élevait un groupe de bâtiments : salle d'attente, pharmacie, infirmerie, cabinet du docteur, hôpital, avaient été organisés par Alexandre Pavlovitch avec le concours du canton tout entier. Dans tous les services régnaient un ordre et une propreté exemplaires.

À l'entrée, assis sur des bancs, des moujiks venus des lointains villages, des vieilles, des gosses attendaient résignés. Devant le perron, un vrai campement de charrettes et de chevaux.

Alexandre Pavlovitch, en blouse blanche, recevait avec la patience d'un saint, examinait lui-même chaque cas. Sans erreur, il prescrivait à chacun les remèdes aussitôt préparés à la pharmacie de l'hôpital et donnés gratuitement. S'il y avait un malade grave, on l'admettait sur le champ et il restait jusqu'à sa

guérison, sans avoir à payer un sou. Pendant mes voyages, je n'ai jamais vu nulle part infirmerie et docteur d'une si haute tenue. C'était ainsi dans bien des villes en Russie.

Jamais l'effroyable destinée de notre vénéré docteur ne sortira de ma mémoire. En 1917, pendant un gel terrifiant de février, il fit partie des cent condamnés emmenés dans les champs en pleine nuit. On les obligea à se mettre nus et pendant qu'ils fuyaient sur la neige on les abattit. Peut-on imaginer quelque chose de plus cruel et de plus affreux ?

Notre docteur fut livré à des bêtes féroces. On sanctionna ses services irréprochables envers les pauvres, on récompensa sa bonté pour les moujiks en le tuant ignoblement. Un ukase signé par Lénine avait ordonné de fusiller cent notables dans la capitale de chaque canton.

### *MA PASSION POUR LA PEINTURE*

Il y avait au-dessus de mon lit un grand chromo bien quelconque mais qui paraissait magnifique à mon imagination d'enfant. Une bande de gamins en chemise longue s'approche d'une hutte de branches entrecroisées, recouverte d'un toit de chaume. Les uns, rameaux à la main, les autres, traînant une charrette, le dernier une flûte à la bouche, se dirigent vers un rucher placé à l'arrière-plan, sur un fond de saules touffus. À l'entrée de la petite cabane, un vieil apiculteur à quatre pattes leur sourit. Il vient à peine d'abandonner sa couche : tête nue, chemise entrouverte.

En me couchant, en me levant, je regardais ce tableau, songeur.

L'instituteur nous donnait à l'école des dessins à copier, fleurs, paysages, hivers hollandais, arbres. Nous mettions le dessin sur la vitre et nous le calquions. Un jour, je ne sais pourquoi, je m'avisai de dessiner le guéridon du salon. L'instituteur me félicita devant tous mes camarades et me donna la note maximum 5 avec une mention très bien.

Au retour d'un de ses voyages à Kiev, Théodore me rapporta deux gros recueils reliés contenant chacun cinquante-deux numéros de la *Niva* éditée à Pétersbourg par un Allemand. Cette revue remarquablement faite et d'un prix très abordable était diffusée dans la Russie entière. On la trouvait chez le pope, chez le plus humble instituteur, comme chez le professeur ou le ministre. Le numéro contenait un roman (même ceux de Tolstoï) que l'on suivait de semaine en semaine ; quelques articles de géographie, de science, de politique, à la portée de tous, des portraits de grands hommes, des reproductions de tableaux des peintres du monde entier et, à la fin, des commentaires intelligemment conçus.

Après mes devoirs, lorsque tout le monde dormait dans la maison, je m'installais sur une grande table et je feuilletais numéro après numéro, en lisant les explications.

Voici le portrait de Gladstone. Le grand portrait de Bismarck. Ici le tableau d'Aïvazovsky, *La nuit en Crimée*, un Tartare à cheval traverse un torrent. Derrière de hauts peupliers, la lune brille dans un ciel sombre semé de petits nuages. Romantisme des nuits du Midi... Je rêve dans le calme absolu devant chaque tableau, devant chaque reproduction. Je voyage dans le monde entier et je fais des projets hardis jusqu'à deux heures du matin.

C'est grâce à Théodore que vers l'âge de quatorze ans je vis, pour la première fois, des tableaux de maître. Il m'emmena avec lui dans un de ses voyages à Kiev. Pendant qu'il s'occupait de ses affaires je découvris tout seul une exposition de peinture dans l'avenue Khrechtchatyk où Repine exposait avec d'autres. Je fus frappé par un tableau de plusieurs mètres de long. Je n'aurais jamais cru qu'on put faire de si grands tableaux et employer de si gros pinceaux.

Mon ami Barabache s'intéressait de plus en plus à moi. Compatriote et intime de Repine (peintre célèbre par ses deux grands tableaux des Cosaques Zaporogues<sup>43</sup>), il me racontait

---

<sup>43</sup> Ilya Repine (1844-1930), peintre réaliste russe originaire d'Ukraine, auteur du célèbre tableau historique « Les Zaporogues



comment Repine débuta en peignant des icônes à Tchougouiv. Il critiquait mon travail, me félicitait. En nous promenant dans la forêt, nous admirions le paysage, parlions couleurs, peinture, dessin. « Cette chaumière, avant de la peindre, lui disais-je, je l'aurais blanchie. » – « Oh! Non, répondait-il, je l'aurais faite telle que. »

Plus tard, à notre moulin de Bystryk, pendant la fenaison, je sortis dans la prairie avec ma boîte de couleurs et je fis mon premier paysage d'après nature : la petite maison où nous habitons près du moulin. Mes frères aînés se moquèrent de moi : « Qu'est-ce que c'est sur ton tableau, un nuage ou de la fumée ? » Le nuage avait grandi sous mes yeux et je n'avais plus su où l'arrêter.

La peinture m'emballait si fort qu'un jour je fis vingt kilomètres à pied, dix aller, dix retours, pour faire la connaissance d'un vrai peintre sortant de l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg. Je lui montrai mes dessins au crayon Conté. Il trouva trop noires les ouvertures des portes et des fenêtres. « Dans la nature, me dit-il, il n'y a rien d'absolument noir. » Je fus étonné de voir dans son atelier ses études accrochées tête en bas. Le peintre me accompagna jusqu'au bout du jardin baigné de soleil et m'encouragea en me disant : « En art, jeune homme, avant tout il faut oser ».

---

écrivent une lettre au sultan de Turquie » (1880-1891), conservé au Musée russe de Saint-Pétersbourg et dont la deuxième version se trouve à Kharkiv, en Ukraine.

## CHAPITRE VIII

### *BATOURYN ET TANTE MARFOUCHA*

Il est des mots évocateurs. Il est des noms qui portent en eux un secret de poésie profonde. Batouryn était pour nous un de ces mots magiques.

Qu'elle vint l'hiver en traîneau, ou au printemps de mai en voiture attelée à son cheval fringant, tante Marfoucha apportait avec elle le charme émouvant de Batouryn.

Par sa personne, par son costume, par ses gestes nous parvenaient le vent de la forêt et des champs lointains ainsi que la fumée du hameau. Elle tenait avec son mari, oncle Grégoire, une hôtellerie où deux, trois chambres, une grande cour entourée de bâtiments, offraient aux voyageurs et aux charrettes un abri pour la nuit.

Tout enfant, je suis souvent allé passer l'été chez tante Marfoucha. Le hameau, six kilomètres avant Batouryn, se composait de quelques fermes échelonnées le long du chlahk qui traversait les marécages sur une haute levée (hrebła) faite d'un amoncellement de branchages agglomérés par de la terre noire. À droite, la forêt impénétrable. Quand on arrivait la nuit, l'immensité sauvage du lieu était saisissante. Lugubre, le silence. Toute la nuit, on entendait hurler le chat-huant. De très loin la chouette lui répondait : « Hou, hou, hou... ». J'en avais le frisson.

Mais le matin le soleil transfigurait tout. La forêt devenait souriante, le jardin était plein de fruits. Je cueillais des mûres dans les buissons. Comme il n'y en avait pas à Krolevets, je les préférais aux framboises de notre jardin. Sur la hrebła, je ramassais des champignons de prairie que personne du village n'osait manger et dont nous nous régaliions avec ma tante.

Oncle Grégoire était mort depuis longtemps comme était mort le trafic du chlahk après la construction du chemin de fer quand je revins chez ma tante Marfoucha. Elle vivait seule avec sa servante. Les hangars n'abritaient plus de charrettes, l'herbe poussait partout. D'énormes couleuvres qui sortaient des

buissons de mûres se promenaient dans la cour vide. En rentrant de promenade, je sentis quelque chose de froid et de répugnant sous mon pied. Épouvanté, je hurlai.

Dans la forêt, il y avait toujours comme autrefois des masses de bolets, de cèpes. Derrière la saulaie rouge, le Seyme capricieux, où l'on pouvait à peine se tenir debout sur le sable, courait impétueusement à travers des prairies infinies parsemées de saules et de granges. L'eau cristalline bouillonnait, changeait de lit chaque année. L'air et l'espace dilataient les poumons. Quels horizons ! Que de parfums dans les prairies !

C'est à Batouryn, triste souvenir, que Nadinka prit froid un matin de printemps.

Pour aller voir oncle Radia, à Batouryn, il fallait prendre le bac, amené lentement sur l'autre rive en tirant à la main sur le gros câble de chanvre : un kopeck le passage. Cabriolets, passants, charrettes de foin, charrettes chargées de cochons et de poules... un transport préhistorique!

Chez l'oncle Radia, les murs des chambres sont tout couverts de portraits d'hetmans : quarante-cinq personnages célèbres. En joupane, en habits d'apparat avec en main le sceptre orné de diamants comme chez les sultans. Bohdan Khmelnytsky coiffé d'un haut bonnet de martre avec deux plumes de paon. Sahaïdatchnyi au visage de moine. Dorochenko avec des moustaches vigoureuses. Poloubotko, le dernier hetman martyrisé par Pierre le Grand à la forteresse Pierre et Paul à Pétersbourg. Mazepa avec un visage intelligent et inspiré de poète. Que reste-t-il de son palais ? La Batouryn du XVII<sup>e</sup> siècle fut rasée jusqu'à terre par le régiment de Menchikov et même de l'important palais du XVIII<sup>e</sup> de Razoumovsky, courtisan de Catherine II (le palais était l'œuvre de l'Italien Giacomo Quarenghi), il ne subsiste que les murs énormes, troués de fenêtres et de portes ouvertes sur le grand parc de tilleuls. Il n'y a pas bien longtemps, après l'incendie, les paysans dévastèrent le palais, emportèrent les poignées de cuivre, le marbre des cheminées, les fers forgés. Du balcon à

demi détruit le regard s'étend sur l'autre rive du Seyme, erre sur les vastes pâturages de la vallée<sup>44</sup>.

C'est ici à Batouryn que Mazepa reçut Charles XII, sur ces prairies qu'ont passé les régiments suédois pendant la guerre de 1709. Événements tragiques, événements décisifs dans l'histoire de l'Ukraine.

« La mouette pleurait sur la route », chantait Mazepa dans son poème<sup>45</sup>. Par ce symbole, notre grand hetman déplorait les malheurs de sa patrie.

Je peignais une étude sous les tilleuls, les lilas embaumaient. J'oubliais tout. Seules les paroles du peintre de Pétersbourg me restaient présentes : « En art, il faut oser ».

Parfois, tante Marfoucha et sa sœur Horpyna (femme de l'oncle Radia) venaient ensembles de Batouryn nous rendre visite. Tante Marfoucha, très bonne, très douce, ne cherchait qu'à nous gâter. Elle nous préparait une bouillie, (la kvacha), dont nous raffolions et que nous dévorions en nous en barbouillant la figure.

Chez tante Horpyna, au contraire, tout était violent. Ses cheveux noirs comme de l'encre, ses prunelles roulantes quand une brusque colère la prenait, ses lèvres où sifflait la moquerie blessante, sa main toujours prête à fesser. Elle nous défendait de courir dans la chambre, de sauter sur les chaises, de chanter, de danser, de tailler notre bâton avec le couteau de table. Elle était un peu ladre, ne nous laissait toucher à rien, passait son

---

<sup>44</sup> Le palais de l'hetman Rozoumovsky à Batouryn, œuvre de l'architecte écossais Charles Cameron, érigé entre 1799 et 1804, a été reconstruit en 2009.

Petro Konachevytch-Sahaïdatchnyi (1582-1622), Bohdan Khmelnytsky (1595-1657), Petro Dorochenko (1627-1698), Ivan Mazepa (1639-1709), Pavlo Polubotok (1660-1724), Kyrylo Rozoumovsky (1728-1803), se sont les hetmans les plus célèbres d'Ukraine.

<sup>45</sup> Chant populaire attribué à l'hetman Mazepa - « Malheur à cette mouette... » - sur la mouette qui a construit son nid près de la route l'exposant à tous les dangers, qui constitue une allégorie de l'Ukraine entourée de voisins qui la convoitent.

temps en gronderies et en reproches. Comme nous redoutions sa venue !

Nous adorions tante Marfoucha, nous nous accrochions à ses bras : « Racontez-nous, *Tchorna Rada*, racontez-nous l'histoire de votre voisin Holiy (le Nu) quand il hurle à sa femme : Tu t'es encore mis dans la tête d'aller à confesse ». Tante Marfoucha sortait sa tabatière blonde en écorce de bouleau, la secouait sur sa main gauche, soulevait le couvercle par l'anneau de cuivre, bourrait son nez de petites prises de tabac. Elle éternuait deux ou trois fois, nous scrutait de ses yeux francs et tendres et commençait :

« Il était une fois un vieux et une vieille. Ils avaient deux filles, l'une s'appelait Horpynka, l'autre Koulinka. Au fur et à mesure, le vieux acheta quelques chèvres et ordonna à sa fille aînée de les mener paître.

Alors Horpynka fit paître et paître les chèvres toute la journée. Le soir elle les fit boire et les ramena à la maison.

Et le vieux debout, en bottes rouges, près du portail, demanda aux chèvres :

Jolies petites chèvres, petites chèvres aimées, avez-vous bien bu, avez-vous bien brouté ?

Et les chèvres répondirent au petit vieux :

– Non, grand-père, nous n'avons rien bu, nous n'avons rien mangé, mais en courant sur le petit pont nous avons happé une petite feuille d'érable, et en courant près du ruisseau nous avons vite bu une petite goutte d'eau.

Le vieux se mit en colère et chassa sa fille aînée.

Tante Marfoucha, selon ses personnages, prenait une voix grave ou aiguë. Pour le vieux en colère, elle gonflait la voix et elle faisait parler d'une voix grêle les chèvres coquines.

Le lendemain le vieux envoya Koulinka, sa fille cadette, avec les chèvres. Toute la journée elle fit paître et paître les chèvres. Le soir elle les fit boire et les ramena à la maison.

De nouveau le vieux debout, en bottes rouges, près du portail, demanda aux chèvres :

– Jolies petites chèvres, petites chèvres aimées, avez-vous bien bu, avez-vous bien brouté ?

Et les chèvres répondirent au petit vieux :

– Non, grand-père, nous n'avons rien bu, nous n'avons rien mangé, mais en courant sur le petit pont nous avons happé une petite feuille d'érable, et en courant près du ruisseau nous avons vite bu une petite goutte d'eau.

Le vieux chassa aussi sa seconde fille.

Le troisième jour le vieux envoya sa femme faire paître les chèvres. Toute la journée elle fit paître et paître les chèvres. Le soir elle les fit boire et les ramena à la maison.

De nouveau le vieux debout, en bottes rouges, près du portail, demanda aux chèvres :

– Jolies petites chèvres, petites chèvres aimées, avez-vous bien bu, avez-vous bien brouté ?

Et les chèvres répondirent au petit vieux :

– Non, grand-père, nous n'avons rien bu, nous n'avons rien mangé, mais en courant sur le petit pont nous avons happé une petite feuille d'érable, et en courant près du ruisseau nous avons vite bu une petite goutte d'eau.

Le vieux chassa aussi sa vieille femme.

Alors ce fut le vieux lui-même qui emmena paître ses chèvres. Il les fit paître et paître jusqu'au soir. Le soir il les fit boire et les ramena à la maison.

Il courut en avant et se tint debout, en bottes rouges, près du portail, et demanda aux chèvres :

– Jolies petites chèvres, petites chèvres aimées, avez-vous bien bu, avez-vous bien brouté ?

Et les chèvres répondirent au petit vieux :

– Non, grand-père, nous n'avons rien bu, nous n'avons rien mangé, mais en courant sur le petit pont nous avons happé une petite feuille d'érable, et en courant près du ruisseau nous avons vite bu une petite goutte d'eau. »

Le vieux se mit en colère et commença à les tuer.

– Il les a tuées toutes, demandai-je à tante Marfoucha ?

– Toutes excepté une, on ne sait comment, et la chèvre s'enfuit dans la forêt.

La chèvre court, court, sans regarder en arrière. Soudain, devant elle, se trouve une chaumière et dans la chaumière habite un lièvre.

Il était absent.

La chèvre entra en courant dans la chaumière, grimpa dans la chambrette au-dessus du poêle et resta assise là-haut.

Lorsque par petits bonds, le lièvre revint, il entendit quelque chose bouger sur le poêle.

Nous nous regardions tous en tremblant et en riant.

Il demanda :

– Qui est dans ma chaumière ?

Alors tous ensemble nous unissant à tante Marfoucha et imitant la chèvre qui veut faire peur aux autres bêtes, nous scandions d’une voix aussi grave que possible :

Je suis Kosa Dérésá,  
Sur trois côtes on me frappa,  
Trois kopecks on m’acheta,  
Toupou, toupou, par mes sabots,  
Avec mes cornes, te percerai,  
Avec mes pieds, piétinerai,  
Avec ma queue te balaierai.

Le lièvre eut peur, il s’enfuit de la chaumière, s’assit sous un chêne et pleura.

Après de lui passa un loup qui demanda :

– Pourquoi pleures-tu, mon petit lièvre ?

– Dans ma chaumière habite une bête effrayante. Je ne sais plus où aller loger.

– Ne pleure pas mon petit lièvre, j’irai et je chasserai cette vilaine bête.

Le loup entra dans la chaumière et demanda :

– Qui est ici dans la chaumière du lièvre ?

Je suis Kosa Dérésá,  
Sur trois côtes on me frappa,  
Trois kopecks on m’acheta,  
Toupou, toupou, par mes sabots,  
Avec mes cornes, te percerai,  
Avec mes pieds, piétinerai,  
Avec ma queue te balaierai.

Le loup eut peur et prit ses jambes à son cou.

De nouveau le lièvre s'assit sous son chêne et pleura.

Passe un renard qui demanda :

– Pourquoi pleures-tu mon petit lièvre ?

– Dans ma chaumière habite une bête effrayante. Je ne sais plus où aller loger. Le loup a voulu la chasser. Il n'a pas pu. Il a eu peur et s'est enfui.

– Ne pleure pas mon petit lièvre. J'irai moi-même et je la chasserai tout de suite.

Le renard entra dans la chambre et dit :

– Qui est là dans la chaumière du lièvre ?

Je suis Kosa Dérésá... Etc.

Le renard eut peur et s'enfuit dans la forêt. Enfin un gros papa écrevisse qui marchait de travers, s'approcha:

– Pourquoi pleures-tu mon petit lièvre ?

Le lièvre raconta son malheur à l'écrevisse.

– Je vais la chasser, sois sûr.

L'écrevisse rampa jusqu'à la chaumière même, grimpa sur le poêle et pinça la chèvre si fort, que de peur, la chèvre tomba du haut du poêle sur le plancher et rendit l'âme.

Après quoi le lièvre et l'écrevisse commencèrent à vivre ensemble et ils devinrent très riches. »

Nous nous précipitions tous sur tante Marfoucha, nous l'étouffions en l'embrassant.

Bonne tante Marfoucha, quelle fantaisie émanait de ses yeux et de ses gestes! Comme on retrouvait chez elle la bonhomie et le sourire de sa mère Baboussia !

*MARTINOVSKY*

J'étais le préféré de tante Marfoucha. Chaque fois qu'elle venait à Krolevets, elle m'envoyait lui acheter du tabac. Elle me mettait cinq kopecks dans la main. En courant je sortais du jardin par un trou dans la palissade.



Martinovsky habitait une étrange maison toute de guingois. «Une chaumière sur des pattes de poules», aurait-on dit dans un conte ukrainien. Un angle s'enfonçait dans la terre, son soubassement débordant était envahi d'herbes, le toit de paille couvert de mousse tombait comme un éteignoir sur les murs blancs de craie. Quand on ouvrait la porte, elle s'abattait de biais, en gémissant. Dans la puanteur de tabac, d'un sombre vestibule surnageait un parfum d'anis, d'herbes aromatiques. Par les fenêtres le jour entrait à peine. Sur les murs blancs se dessinaient comme en Espagne, poutres et meubles sombres, dans une ambiance fantomatique.

Mystérieusement, un grand vieillard d'un blanc lunaire avance sans bruit sur le sol inégal de terre battue, ocre clair. Du mortier de cuivre, il verse une poudre blonde, poivrée, qu'il pèse sur une petite balance à fléaux et enveloppe dans un cornet de papier rose.

Au fond du jardin, sa vieille femme m'appelle de sa voix chevrotante. Elle remplit ma casquette de framboises et met dans ma poche une poire bien mûre.

Je rapporte à tante Marfoucha le paquet de tabac avec le kopeck qui reste ; elle me le donne.

Quelques années plus tard, revenant en vacances, je cherchai la chaumière de notre énigmatique voisin. Tout avait disparu. N'était-ce qu'un songe ?

Notre mère aimait tante Marfoucha aussi fort que nous tous. Mon oreille entend encore leurs conversations amicales dont *Tchorna Rada* faisait souvent l'objet.

Tout en sortant du four les pains dorés, brûlants, maman animée au souvenir de sa lecture disait à sa belle-sœur:

- Te souviens-tu de l'accueil fraternel de ce bon vivant de Tcherevagne - le Ventru - quand il reconnut dans le cosaque devenu pope son compagnon de bataille Schram - le Balafré. Ce pope courageux qui reprit l'épée pour sauver l'Ukraine!

Nous les enfants, pour l'avoir entendue raconter maintes fois, nous connaissions aussi bien que les grandes personnes l'histoire en tous ses détails. Les cavaliers du début. Le pèlerinage à Kiev. Le mariage de Lessia. *Tchorna Rada*.

L'exécution de l'hetman etc. Le plus attirant pour nous était surtout le premier chapitre.

Deux cavaliers mystérieux, le père et le fils, chevauchent sans se parler. L'un est un jeune cosaque, l'autre un pope à longue barbe blanche, mais sur sa soutane noire pend un beau sabre dans une gaine d'argent ? Fatigués, couverts de poussière, ils approchent d'une maison cossue. Ils frappent au portail fortifié.

Un vieux serviteur effrayé (ancien prisonnier des Turcs) demande par le judas :

– Qui va là ?

– Comment n'as-tu pas reconnu la voix du vieux Chram ?

– Bonté divine! C'est Chram ! Que dois-je faire ? Ouvrir ou aller prévenir mon maître ?

– Ouvre d'abord. Après tu iras où tu voudras.

Le domestique ouvrit la porte, tomba à genoux et baisa les pieds du pope.

Je reçois ce livre. Je l'ai souvent tenu dans mes mains en le portant à l'oncle Grégoire. C'était un volume assez lourd. Grand, marges espacées, beaux caractères.

Je comprends pourquoi *Tchorna rada* plaisait à nos parents. Le roman basé sur des faits historiques se passait au cœur de notre Ukraine familière: Nijyn, Batouryn, Itchnia. L'hetman Somko fut exécuté non loin de Krolevets. Les coutumes n'avaient pas énormément changé depuis le XVIIe siècle. Tcherevagne, c'était Didouchka ! Mon grand-père m'a rendu l'époque des cosaques familière, le langage des héros, son langage. Comme eux, il citait souvent des passages de la Bible, de l'Évangile : « Frappez et l'on vous ouvrira », ou renforçait ses réflexions par ces mots: « Ainsi disaient les Saintes Écritures ».

Ce roman historique, un des meilleurs de la littérature ukrainienne, fut édité par mon compatriote P. Kouliche à Pétersbourg en 1857.

Notre province de Tchernihiv a donné à l'Ukraine quantité d'hommes éminents : savants, hommes d'État, peintres, poètes, écrivains, fabulistes. Kouliche lui-même était poète, journaliste,

romancier, éditeur. C'est lui qui adapta l'alphabet slave à la langue ukrainienne. Il traduisit l'Évangile de façon remarquable. Mémoire prodigieuse que la sienne! En allant de Kiev à Lviv on lui vola sa valise contenant le précieux manuscrit. Il en reconstitua le texte par cœur.

## CHAPITRE IX

### *BILA CHELMA GRANDIT*

La santé d'Alexandre l'avait obligé à quitter le couvent. Tous les aînés étaient occupés. L'un au service militaire, l'autre en voyage d'affaires, le troisième à Koursk où il faisait un stage, c'est pourquoi la famille confia à Alexandre et à moi la surveillance du moulin que Théodore venait d'acheter à Bystryk. Par suite de mes études je ne pouvais rejoindre Alexandre qu'en mai ou juin. Ces printemps-là comptent parmi les plus rayonnants de nos jours bleus.

Nous nous levions de très bonne heure. Dans les roseaux, la caille saluait la première le matin : « Paye tes dettes, paye tes dettes », mais la forêt était encore noire, les pins géants endormis dans la célèbre forêt de Kotchoubey, mille cinq cents hectares d'un seul morceau<sup>46</sup>.

---

<sup>46</sup> Tout autour de Krolevets, de Batouryn, de Bystryk, on retrouve les noms qui ont été liés aux événements les plus émouvants et les plus tragiques de l'histoire de l'Ukraine. Quand pour libérer sa patrie, Mazepa s'associa à Charles XII, Kotchoubey, ami et aide de camp de Mazepa révéla le complot à Pierre le Grand, qui le couvrit de richesse et d'honneurs.

La forêt de Kotchoubey - Kotchoubeychina, n'était pas loin de la forêt de Mazepa - Hetmanchtchyna, la forêt de l'hetman. Le destin a voulu que ces deux noms restent toujours voisins, dans la vie et dans le temps.

Mazepa qui est considéré par les Ukrainiens comme le héros de leur indépendance fut jugé traître par les Russes. Pierre le Grand ordonna même à l'église d'Ukraine de jeter l'anathème et de maudire à certains jours de fête le plus audacieux patriote ukrainien.

Mais les idées patriotiques du grand hetman trouvaient toujours des adeptes fervents. Après sa mort le 2 septembre 1709 en Turquie près de Bender, un nouvel hetman fut élu à l'étranger : Pylyp Orlyk.

De provenance tchèque, il a passé par l'Académie de Kiev et il est devenu le chef du gouvernement de Mazepa. C'est le premier émigré ukrainien. Il a travaillé pour l'indépendance de l'Ukraine dans toute l'Europe.

Pouchkine chantait : « Kotchoubey est riche et glorieux, ses champs sont sans limites, ses forêts infranchissables. »<sup>47</sup>

Soudain on dirait qu'un signal éveille le monde ; oiseaux, crapauds, insectes. Chacun à sa façon et tous à la fois, rossignols, loriots, coucous, remplissent la forêt d'un concert inimaginable. Le pic en tournant autour du tremble grimpe et frappe : Touc, touc... Touc. L'aube grise se colore imperceptiblement d'une lumière rose. La terre humide d'où monte une odeur de champignons et de feuilles mortes exhale un parfum divin de muguet. Au-dessus de la rivière, une buée. Sur la route un cheval monté par un paysan qui bat ses flancs en mesure. Il fredonne: « Je marche dans la prairie, j'emmène mon cheval. »

À l'orée de la forêt, c'est déjà le grand jour. Le soleil transperce le feuillage vert émeraude des chênes. Le silence revient. Alexandre et moi marchons légers comme si la brise nous portait. Nous faisons le plan de notre prochain roman : *La vie de Didouchka*. J'ai déjà trouvé le nom des chapitres, l'éditeur. Grands projets, gloire, fortune... Alexandre exubérant lance en arrière sa chevelure dorée.

---

Dernièrement, I. Borschak a trouvé à Paris des documents nombreux et importants, à propos du séjour en France de Pylyp et Grégoire Orlyk. C'est une révélation ! Le dernier – le filleul de Mazepa – est mort à Paris (1759) comme général français avec le titre de comte. (NdA)

Vasyl Kotchoubey a effectivement dénoncé Mazepa à Pierre I, mais celui-ci l'a remis à Mazepa qui l'a exécuté en 1708. Le nom de Mazepa a effectivement été frappé d'anathème en 1708, levé par l'église orthodoxe ukrainienne en 1918. Pylyp Orlyk, son successeur à la charge d'hetman a effectivement œuvré toute sa vie pour soustraire l'Ukraine de l'emprise russe, mais il n'est jamais venu en France. Son fils, Grégoire Orlyk, était au service de Louis XV. Il est mort à l'armée lors de la guerre de Sept ans, en 1759.

Elie (Ilko) Borschak (1892-1959), historien et publiciste ukrainien qui a passé la majeure partie de sa vie en France, était un des premiers à étudier le parcours des Orlyk.

<sup>47</sup> Extrait de *Poltava*, poème d'A. Pouchkine.

Mille cinq cents hectares d'un seul morceau ! Plus d'une fois nous avons pénétré dans les ténèbres insondables de ces bois.

J'avais été invité par de jeunes camarades à jouer au croquet dans une propriété située quelque part au-delà d'un bras de forêt. Bien que ce fût la première fois que je jouais, je gagnais à chaque coup. Le jeu m'entraînait. Cependant le soleil de juillet disparaissait.

À peine avais-je quitté le jardin qu'une nuit verte m'engloutit. D'un pas ferme je marchais tandis que le sentier devenait de moins en moins visible. Dans la solitude croissante le moindre craquement me troublait. Des yeux de loup semblent briller dans l'ombre épaisse et je marche, et je marche perdu... Un bruit sourd, un pas rythmé, une toux. Soudain un cheval frôle mon épaule, un paysan passe muet.

– Encore loin, Bystryk, jetai-je au cavalier fantôme ?

Sa réponse m'encourage... Une clairière blanchit mon chemin. Mes cheveux hérissés se couchent calmés.

En rentrant au moulin, je fus étonné que le réveil marquât seulement minuit.

Le moulin forme dans toutes les contrées un centre amusant de vie paysanne. En Ukraine, les moujiks adoraient passer des jours et des nuits, parfois une semaine, à attendre leur tour. Distraction et repos. Mais les ménagères étaient vindicatives et accusaient leurs époux de paresse. On vient en charrette avec des sacs de seigle. Les alentours du moulin ressemblent à une foire. Les voitures sont dételées, les brancards pointent vers le ciel, les chevaux mâchent le foin. Pendant la nuit on bivouaque. Assis comme des ombres autour du foyer où seul dans la lumière le plus hâbleur prend la parole, les paysans écoutent des histoires de diables et de sorcières.

Cela sent l'eau, le fumier, la farine douceâtre, fraîchement moulue. La meule résonne comme un bourdon. La grande roue ébranle toute la bâtisse au milieu d'un bruit d'eau. À chaque pas des trous d'ombre, des passages, des petits ponts.

À côté, dans la foulerie, des dents gigantesques mâchent diaboliquement le rouleau de laine qui monte et descend dans un glouglou monstrueux, semblable à celui de centaines de

bêtes qui avaleraient l'eau du canal. Les moujiks foulonnent ici le drap rugueux de leurs vêtements.

Le moulin entier est secoué de battements, de grondements sourds, d'étranges résonances. L'eau de printemps butte contre la digue. Tout près, des monceaux de fumier sont entassés à l'avance, pour colmater en cas de désastre.

Au milieu du profond silence de minuit, un triangle d'acier tinte sur la meule. Le signal d'alerte crève la nuit. Notre meunier court, tout le moulin se réveille. Les paysans s'agitent ; l'un a fini de moudre, l'autre commence. On nous appelle.

Le paiement se fait en nature, grains ou farine. Comme partout, le paysan garde son argent.

Les nuits au moulin sont souvent pleines d'imprévus. Parfois l'eau monte d'heure en heure. Elle s'infiltré, traverse les vannes. Nous ne dormions pas de la nuit, nous rôdions sur la digue avec des torches allumées. Quelqu'un crie : «Vite, vite, ici!» On accourt avec des pelles, des fourches, comme dans un incendie. Hélas, c'est déjà trop tard. On jette du fumier, de la terre, mais un torrent frénétique emporte tout en gargouillant. À chaque minute la crevasse s'élargit et s'enfoncé. Quand le jour vient après le désastre, les eaux de printemps passent sans pitié, comme une rivière, au travers de la digue.

### *BOURSAKY*

À l'automne de 1898 j'ai commencé à étudier le grec et le latin. On avait décidé à la maison que j'entrerais dans les ordres. Il faut dire qu'Alexandre et moi, toujours attirés par les cérémonies religieuses dont nous aimions les chants, les rites, la beauté, étions assez mystiques.

Maman aurait été fière de voir un prêtre parmi nous. Pour cela il fallait passer par deux écoles, celles des Bourses et le Séminaire. Mes études ayant été bonnes à Krolevets, on me proposa de rentrer dans la plus haute classe des boursaky, mais je n'avais jamais fait ni grec, ni latin.

Quelle difficulté pour trouver un professeur dans une petite ville de province ! Par veine, j'en dénichai un, parmi les plus

importants employés de la mairie. Je commençai avec fougue l'étude des langues classiques. De mon propre chef je fis venir un manuel. Chaque jour, j'allai prendre ma leçon et quand vint l'été je ne mis pas une fois les pieds au jardin public. Encouragé par Didouchka, je travaillais toute la journée dans notre hangar. Je ne voyais personne et ne rêvais à Natacha que de rares minutes. Quel effort. Sauter trois classes ! À la fin de l'été, quand je revis mes camarades, ils me demandèrent où j'étais allé pendant ces quatre mois d'absence et furent bien étonnés d'apprendre que je n'avais pas quitté Krolevets.

À l'automne, maman et moi partîmes pour Novgorod-Siversk. D'abord par chemin de fer jusqu'à Chostka, puis par bateau à travers la Desna. Novgorod-Siversk est une très ancienne capitale du royaume du même nom, capitale du Prince Igor. Cette jolie ville avec coupoles et tours domine la plaine où coule la Desna, le plus important affluent du Dniepr. Chaque printemps, la rivière recouvre les prairies sur des dizaines de kilomètres.

Mes examens furent pénibles. Le professeur de grec surtout m'impressionna. Il portait des lunettes noires qui s'ajustaient si hermétiquement à son visage qu'on ne pouvait voir de quel côté il regardait. Il resta debout, derrière moi, sans reculer d'un pas, tout le temps que je faisais ma version.

Après les examens, maman me casa dans une pension de famille où nous étions une quinzaine de boursaky. Ce nom de boursiers que l'on donnait aux étudiants de mon école n'avait plus beaucoup de raison d'être. Autrefois les élèves n'y entraient qu'avec une bourse. De mon temps, les fils des papes, des diacres, recevaient gratuitement leur instruction, mais ne bénéficiaient d'aucun internat. Quant aux autres comme moi qui provenaient de familles laïques, ils étaient entièrement à la charge de leurs parents.

Ma bonne étoile ne me quitta jamais. Poussé par mon instinct, je montrai mes études au professeur de dessin du lycée dont je vis la plaque dans la rue. Sans réclamer un sou, il s'offrit pour me donner des leçons. J'allais chez lui chaque dimanche. Je dessinai les moulages antiques de son cabinet de travail. Le professeur, allongé sur le canapé, lisait un roman, me



donnait quelques conseils, puis s'endormait et je le quittais sur la pointe des pieds pour ne pas l'éveiller.

Mon meilleur camarade s'appelait Bilodid. Nous habitions la même chambre. Son frère était déjà étudiant à l'Académie des Hautes Études religieuses de Pétersbourg. Que de fois nous avons rêvé, Bilodid et moi, d'habiter la grande capitale !

### *LE SÉMINAIRE*

En 1900, j'entrai au séminaire de Tchernihiv. Après notre Krolevets villageois. Tchernihiv me parut une capitale : bibliothèque, théâtres, musées, couvent célèbre.

En Ukraine, les professeurs du séminaire sont des laïcs. Le recteur seul appartient au clergé. Pendant les quatre premières années les cours sont les mêmes que ceux qui préparent à l'université et les deux dernières années sont consacrées aux études purement religieuses. Un seul désagrément, il nous fallait une permission pour sortir en ville.

Je n'oublierai jamais première visite au grand écrivain ukrainien, M. Kotsubynsky<sup>48</sup>. Il habitait un lointain faubourg. Je restai debout devant sa porte, sans oser entrer. J'hésitais. Il me reçut très cordialement. Grand, chauve, les yeux rieurs.

C'était l'hiver, son jardin débordait de neige fraîche. Je fus étonné de voir sa fenêtre ouverte. Nous avons parlé en ukrainien. Il était rare à cette époque d'entendre un intellectuel parler notre langue, aussi lorsque quelqu'un parlait ukrainien dans la rue je le suivais.

Les regards de Kotsubynsky étaient tournés vers l'occident, surtout vers la France et Maupassant. Il m'offrit avec une dédicace charmante le premier volume de ses œuvres récemment sorti. Nous prîmes le thé avec sa jeune femme, optimiste et moderne, attirée comme son mari par l'Europe. Je

---

<sup>48</sup> Mykhaïlo Kotsubynsky (1864-1913), écrivain majeur de la littérature ukrainienne, dont l'œuvre est empreinte de réalisme et d'impressionnisme. Il a marqué l'encrage des lettres ukrainiennes dans la modernité européenne.

les quittai vers minuit, enthousiasmé. En ville, pendant que je traversais la grand-rue, j'aperçus tout à coup la bobine de notre surveillant, celui qui m'avait déjà remarqué lisant *Kobzar* de Chevtchenko (Le Troubadour, chants et poèmes censurés par le régime tsariste). Je tournai de rue en rue et rentrai à l'internat, inaperçu. Dix minutes après moi, le surveillant arrivait au dortoir où je dormais comme un ange.

Les jeudis chez Kotsubynsky où je me rendais régulièrement, furent une époque très importante pour mon éducation générale. Lune de miel de la renaissance ukrainienne: exaltation nouveauté, danger... C'est là que je rencontrai les plus grands noms ukrainiens: Ilya Schrag<sup>49</sup>, Mykola Tcherniavsky<sup>50</sup>, Mykola Vorony<sup>51</sup>, tous hommes politiques ou poètes.

Au célèbre musée ukrainien de Tarnovsky<sup>52</sup>, je fis la connaissance de Boris Grintchenko<sup>53</sup> qui en était le conservateur. Inoubliable rencontre, inoubliable impression! C'était un grand et bel homme, un peu pâle, avec une barbe en pointe, des yeux gris pleins d'énergie. J'arrivai à dix heures du matin. Il me fit visiter le musée et me retint amicalement à déjeuner en compagnie de sa femme, écrivain comme lui et de sa fille aux dix-sept ans éblouissants.

La grande collection du richard ukrainien Tarnovsky avait été arrangée par Grintchenko avec un goût remarquable :

---

<sup>49</sup> Ilya Chrag (1847-1919), avocat, connu pour ses activités politiques et culturelles. Membre de l'association culturelle et éducative « Prosvita ».

<sup>50</sup> Mykola Tcherniavsky (1868-1938), poète et pédagogue. Accusé de nationalisme, il a été exécuté pendant la terreur soviétique.

<sup>51</sup> Mykola Vorony (1871-1938), écrivain, poète, homme politique et homme du théâtre. Fusillé pendant la grande terreur.

<sup>52</sup> Vasyl Tarnovsky (1837-1899), amateur de l'antiquité ukrainienne et particulièrement de la période cosaque, mécène et défenseur de la culture ukrainienne.

<sup>53</sup> Borys Hrintchenko (1863-1910), écrivain, ethnographe et lexicographe, auteur d'un dictionnaire ukrainien devenu une référence. Membre de l'association culturelle et éducative « Prosvita ».

portraits des hetmans, costumes, tapisseries, icônes, bandoura et dans les vitrines des sceptres de grande valeur, des manuscrits. Reliques précieuses de culture ukrainienne que Pierre le Grand et Catherine II avaient tenté d'anéantir.

Le mouvement ukrainien me passionnait. Déjà à Krolevets, j'avais enterré dans le hangar, par crainte de perquisition, le *Kobzar* de Chevtchenko que j'avais acheté à la foire. Ici, je le cachai sous mon oreiller. Le lyrisme puissant de ce grand poète, son amour pour les moujiks, l'Ukraine, la nature, je l'ai vécu avec l'enthousiasme de mon jeune cœur de vingt ans.

Au séminaire, nous apprenions toutes sortes de choses en dehors des classes : la danse, la musique, la peinture. Sous la direction d'un pope, peintre amateur, il nous arrivait de copier des icônes. Ma copie de saint Nicolas faisait l'admiration de ma mère, mais l'opinion de mes frères n'était pas unanime.

En dehors des classes aussi, un professeur du lycée, vrai Français, très courtois, à barbiche blanche, soignée, vêtu avec raffinement, venait deux fois par semaine nous enseigner sa langue natale. Je ne savais pas que mon amour du français jouerait un rôle dans ma vie. Nous n'étions que cinq ou six, parmi lesquels Isaac Mazepa, mon ami intime. Nous habitons la même chambre. Bien que nos aptitudes fussent très différentes, une grande affection nous liait. Chacune de mes visites chez des Ukrainiens en renom nous apportait des éléments de controverse et nous ouvrait de larges horizons.

Son nom lui causait bien des ennuis. J'ai entendu une fois notre inspecteur (le Cafard) lui demander :

– Êtes-vous un descendant de l'hetman Mazepa ?

– Non, Monsieur, l'hetman n'était pas marié.

Ses longues lettres de vacances étaient pleines de fines observations sur la forêt, les champs, les bêtes. Il regrettait l'austérité de son père qui tolérait difficilement les fleurs qu'Isaac aimait cultiver devant leur maison, mais avec quelle tendresse il parlait de sa mère ! C'est d'elle qu'il tenait cette douceur persuasive qui faisait son charme.

Il était parmi les premiers de la classe ; je le suivais de près. Loyal, résolu, travailleur. Il s'intéressait déjà à la philosophie de

l'histoire et dévorait des livres sur les sciences politiques et sociales.

À notre départ du séminaire nous échangeâmes nos photographies en nous promettant de nous retrouver quand notre barbe atteindrait le nombril. C'est ce qui s'est produit trente-deux ans plus tard. À Lviv, Isaac est resté pendant des heures devant une de mes marines et quelques semaines avant sa mort, il m'a envoyé les trois volumes de son œuvre capitale : *L'Ukraine dans le feu et la tempête de la révolution*.

Son nom prend place dans l'histoire parmi ceux des plus éminents constructeurs de la renaissance ukrainienne.<sup>54</sup>

On pourrait écrire un livre entier sur notre vie d'internat, notre sévère recteur, notre inspecteur surnommé le Cafard à cause de ses longues moustaches rousses, le professeur de grec appelé Puce, parce qu'il était petit, sautillant, le professeur d'Écriture Sainte, le Samovar, tout rond sur des jambes courtes, et Dorochenko, professeur de littérature, déjà âgé, qui s'endormait pendant la classe et disait de mes compositions : « Elles ne sont pas mal, mais ont besoin d'un coup de cirage ». Il nous répétait : « Rien que de tenir un livre dans les mains, il en reste quelque chose. »

« La Puce » était incolore, sans autorité, mais connaisseur extraordinaire de la langue grecque et enthousiaste de civilisation antique. La classe se passait dans un brouhaha général. Il appelait soit l'un, soit l'autre d'entre nous et lui donnait sa leçon en tête-à-tête, expliquait dans leurs subtilités les passages de l'Odyssée, surtout l'incomparable rencontre d'Ulysse et de Nausicaa.

Plus tard lorsque j'ai visité les musées, les hauts lieux de la Grèce et de la Crète, que de fois je me suis souvenu avec émotion de notre pauvre cher Puce. Je lui étais reconnaissant de l'enthousiasme qu'il m'avait inculqué.

---

<sup>54</sup> Isaak Mazepa (1884-1952), homme politique ukrainien, chef du gouvernement de la République populaire ukrainienne sous la Directoire (août 1919 – mai 1920). Il a poursuivi ses activités politiques en émigration.

## *BOJOK*

Bojok, – le village de Dieu ! C'était vraiment un don de Dieu que ce Bojok où nous allions passer quelques jours de vacances. Théodore l'avait découvert en allant pêcher.

Quatorze kilomètres à pied ! Récemment arrivés des grandes villes où nous avons, les uns et les autres, passé un long et souvent dur hiver, nous échangeons avec vivacité impressions, joies, difficultés. Chacun voulait parler le premier et couvrir la voix des autres.

Absorbés par nos souvenirs, nous prêtions peu d'attention à la campagne bien connue que nous traversions.

Pour le moment elle était sans intérêt à nos yeux. La petite route s'élevait pour franchir les coteaux qui entourent Krolevets, ensuite elle partageait à l'infini des champs plats. À droite les seigles mûrs, à gauche sarrasin, pommes de terre, avoine, pois, millet rayaient l'espace de leurs bandes différemment colorées. À peine jetions-nous un coup d'œil sur les moissonneurs qui nous regardaient de loin en essuyant leur front. À peine entendions-nous dans l'azur pâle de chaleur la chanson estompée de l'alouette audacieuse.

Les kilomètres défilaient. Nous parlions sans trêve. Chacun de nous n'avait pas encore déversé jusqu'au bout «la farine de son sac» que déjà les khata de Bojok nous regardaient de leurs petits yeux mi-clos au soleil.

Le village est désert. La moisson a mobilisé tous les habitants. Nous savons quand même où dénicher un poulet, du beurre, un gros pain rond. Théodore nous a rejoints en bicyclette avec les couvertures. Les paquets répartis nous reprenons notre marche, somnolents. Tout à coup un immense espace nous aspire : à l'est, à l'ouest, la plaine où le Seyme brille en zigzags.

La route tombe brusquement devant nous jusqu'à la vallée comme si la charrue d'Hercule avait tranché le sol. Loin, en bas, les boules blondes des saules et les fenières comme des grains de sarrasin parsèment l'étendue verte, illimitée. Les champs

que nous avons laissés au sommet de la falaise montent de plus en plus dans le ciel. Tout là-haut, les petites silhouettes des jeunes moissonneuses nous saluent, serpe en main, tandis que nous dévalons de plus en plus bas.

Encore quatre kilomètres à travers prés, souvent sans aucun chemin, pour atteindre l'endroit le plus sauvage où la rivière est la plus profonde. C'était là que nous allions faire peau neuve. Fatigués, les paquets devenaient lourds. On préfère celui du voisin, qui semble toujours plus léger. Nous les échangeons. Nous les traînions presque dans l'herbe. Par bonheur, Théodore, l'optimiste, pointe du doigt : « Mes gars, la grange de notre Philémon est en vue. »

À la nuit, par une longue échelle, nous grimpons à tâtons sous le toit nous installer dans le foin odorant. Le lendemain, grisés, nous sortions. Le soleil nous éblouissait. Il faisait presque froid.

De nouveau l'immensité nous entoure. Personne. Pas un cheval, pas une voix. Dans le calme, seul le bruissement des tourbillons de l'eau. Nous vivons sur une autre planète.

## *L'AMOUR*

Déjà six mois que Pacha travaille chez nous.

Après deux ans de services exemplaires. Oxana nous a quittés. Maman avait en elle une confiance absolue, elle la traitait comme sa fille. À Oxana les clefs de la réserve, toutes sortes de cadeaux, des vacances prolongées... Mais quel scandale !

Un jour maman et Barbara s'arrêtèrent inopinément au village d'Oxana et furent reçues par ses parents. Soudain, en buvant le thé, maman indignée chuchote à l'oreille de Barbara : « Regarde, ma petite, c'est notre couteau! La cuillère d'argent de Baboussia ! Sur le mur nos rouchnyky ! »

Voilà où se trouvaient nos choses perdues, tout ce que nous avions cherché.

« Et moi qui ai donné les clefs à Oxana, des cadeaux à Oxana! » Maman était scandalisée.

Tout le monde aimait Pacha, travailleuse et jeune. Elle nous a tous séduits. Le visage rond, le regard droit, des yeux bruns caressants, le corsage comme gonflé par deux beaux fruits mûrs, la démarche ondulante.

C'est à propos d'elle que Didouchka citait le proverbe ukrainien : « La fille est comme un saule, là où on la plante elle pousse. » De chaque parcelle de son corps se dégageait une force primitive, une force d'amour.

Chaque soir lorsque Pacha mettait en ordre la cuisine, je cherchais ses yeux en passant. Soudain ses joues, comme des pommes de montagne, se couvraient de rouge. Elle détournait la tête en fuyant, un plat à la main, dans l'autre coin de la cuisine.

À la fin du mois d'août la chaleur est torride. « Les nuits de moineaux », les nuits d'éclairs sans orage, se succèdent. Elles électrisent l'esprit et le corps.

Je ne dors pas. Devant mes yeux un visage bronzé, des lèvres pleines me brûlent. Ma main cherche un jeune corps de dix-neuf ans. Lucide à l'extrême, je suis le jouet d'une force magnétique.

En cette nuit mémorable, je dormais seul dans notre chambre. La pensée de toucher Pacha me donnait la fièvre. Mes dents claquaient. Après des éclairs provocants, la chambre retombait dans un noir absolu. Un grillon chantait dans la cuisine.

Retenant mon haleine, sur la pointe des pieds, j'avance. Mon front heurte le poêle. Enfin mes doigts trouvent la poignée de la porte. Je traverse une autre chambre. Je me cogne contre un lit dans la cuisine. Pacha ne dort pas non plus. Je touche son épaule d'une main tremblante. Elle me fait place. Une odeur tiède de chair m'enveloppe.

- Et si Baboussia vient ?

- Tu me cacheras sous ta couverture.

Pour la première fois, je m'allonge contre un corps de femme. Je presse son sein à travers sa rude chemise de nuit. Un courant électrique bouleverse toute ma sensualité. Chaque rondeur divine de ce corps m'excite.

– Dis-moi, lui dis-je, comment et à quel âge tu as appris ce qu’était l’amour ?

– À douze ans, j’ai vu dans notre cour un jeune taureau roux sauter sur une vache. Tout de suite j’ai compris.

Soudain Pacha s’étire de toute sa force, de toute la longueur de son corps en abandonnant sa tête sur l’oreiller. Son rire fait trembler sa poitrine. La vigueur paysanne de ses jambes me provoque. violemment je l’enlace...

Satisfait, bouleversé, je rejette Pacha.

L’air du matin entrait déjà par la fenêtre ouverte, vivifiant l’air chaud de la cuisine. Les mouches commençaient à bourdonner sur les vitres.

Tout ému, je sors dans la cour. La nuit achève sa course triomphale. La fraîcheur me calme. Écrasé par le péché et le remords, je regarde anxieusement le ciel pur. Mon secret me pèse. J’ai goûté au fruit défendu.

### *LES VEILLÉES*

J’avais déjà entendu parler des veillées, pendant nos promenades nocturnes avec le veilleur de nuit, mais c’est Pacha qui m’expliqua tout le mystère.

Dès que les gros travaux prennent fin, filles et garçons se réunissent, ordinairement à l’extérieur du village, dans une chaumière abandonnée où n’habitent que souris et grillons. On s’amuse, on danse, on chante tout en grignotant des graines de tournesol et de potiron grillées ou en mangeant des triangles de korj arrosés de lait de pavots. En hiver on réchauffe à la poêle, dans l’âtre, des aunes de saucisson rustiquement bourrés de lard et de viande, épicés et gras.

Le violon pétillant et gai ou la grave bandoura n’arrêtent pas jusqu’à minuit. Deux splendeurs de voix mâle et féminine, à rendre jaloux un chanteur d’opéra, jaillissent tout d’un coup, s’amplifient, s’entremêlent, se déroulent, se répondent et finissent à deux octaves différentes, sur une note soutenue, nostalgique et passionnée :



N'étais-je pas un brin, d'herbe dans la steppe ?  
N'ai-je pas poussé verte dans la steppe ?  
On m'a prise, on m'a fauchée,  
Dans une meule on m'a jetée.  
C'est ainsi qu'était ma destinée,  
Ma destinée amère.

Après quelques veillées des groupes se forment. La camaraderie se change en amitié. Un sentiment plus tendre, plus profond s'insinue entre les couples. La paille rude ou le foin odorant reçoivent les apartés.

On peut affirmer qu'aucune fille ne permet à ces veillées d'autres jeux que des bourrades, des claques sonores, des pincés sur la joue ou la cuisse, des embrassades innocentes. Mais il est humain que ces idylles ne se terminent pas toujours paisiblement par des mariages. Ces humbles chaumières sont parfois à l'origine d'effroyables aventures. Rien ne peut mieux donner l'idée de ces drames que cette poignante chanson populaire :

Prends garde petit Grégoire, ne va pas aux veillées,  
Car aux veillées, les filles sont ensorceleuses.  
Il y avait une fille qui n'était pas belle,  
Mais elle était juste et ensorceleuse.

Le dimanche de grand matin, elle arracha des herbes,  
Le lundi elle les lava et les relava,  
Le mardi elle les fit bouillir,  
Le mercredi, à l'aube,  
elle empoisonna le petit Grégoire.  
Le jeudi arriva, petit Grégoire mourut.  
Le vendredi arriva, on enterra petit Grégoire.  
Et samedi la mère battit sa fille.  
« Pourquoi, ma fille, as-tu empoisonné petit Grégoire ?  
Ô mère, ô mère, le chagrin n'a pas de mesure !  
Petit Grégoire ne doit pas aimer deux filles à la fois,  
Ne doit appartenir ni à moi, ni à l'autre,  
Il doit appartenir à la terre humide. »

C'est pour cela, petit Grégoire, que j'ai agi ainsi,  
C'est à cause de toi que ma mère m'a battu.  
À toi, petit Grégoire, le paiement que tu mérites :  
Une chaumière noire faite de quatre planches.

### *PREMIER VOYAGE LOINTAIN*

Il y avait, oubliée de Dieu, quelque part dans les steppes, une petite station nommée Horlivka. C'est là que Nicolas débutant surveillait l'entretien des bâtiments de la Compagnie des Chemins de Fer. Un été, il nous invita, Barbara et moi, et paya notre voyage. Premier grand voyage. Avec quelle émotion nous avons pris le train : six cents kilomètres !

Sur la plate-forme, un soldat jouait de l'accordéon. Ces notes syncopées, nostalgiques, nous entraînaient dans le rêve. Un jour et une nuit entiers nous avons roulé confortablement installés l'un en face de l'autre, près de la fenêtre ouverte. Dès la première grande station j'ai couru remplir notre théière bleue au samovar géant où l'on se sert gratuitement à chaque gare importante. Sur la petite table que l'on trouve chez nous, même en troisième classe, nous avons mangé le traditionnel poulet que maman préparait avec amour pour chaque voyage.

Le torse hors du wagon, je buvais le vent. Il gonflait ma chemise, glissait le long de mes côtes. Je n'étais encore qu'un mince et souple garçon à tête carrée, aux cheveux blonds et bouclés. Des heures et des heures, je restai à la portière, grisé de vitesse, de nouveauté. Rien n'échappait à mes yeux avides. Les joyeux villages blancs aux toits de chaume succédaient aux fermes isolées dans la plaine. De paisibles rivières glissaient vers les masses incertaines des forêts. Des champs pâles de sarrasin ou de chanvre parfumé s'épalaient jusqu'à l'horizon.

La nuit venue, nous nous sommes allongés sur les larges couchettes Pullman de troisième classe, privilège de la Russie, et c'est ainsi que notre train impétueux nous emporta à travers toute l'Ukraine jusqu'aux steppes où galopèrent Taras Boulba

et son fils Ostap. Sans doute, c'est quelque part ici que campait notre grand-père, le fameux tchoumak Gavrilo Goustchenko.

Pendant un mois nous avons pris des vacances d'écolier. Barbara préparait pour nos appétits d'ogres des borchtsch mémorables et notre « père nourricier » nous régalaient de pastèques géantes.

Nous étions en plein été, tout était grillé. La voie aux rails gigantesques fuyait dans l'espace illimité jusqu'au feu lointain du crépuscule. Je peignais les steppes mornes, plates, incolores. Mon esprit devinait par-delà l'horizon les mers, les montagnes, les couleurs du Midi.

### *COSAQUES ZAPOROGUES*

Pour ne pas rentrer à Krolevets par le même chemin, nous avons décidé de remonter le Dniepr jusqu'à Kiev. C'est à Katerynoslav<sup>55</sup> que nous avons pris le bateau. Cette ville édifiée à la gloire de Catherine II n'a rien de glorieux. Grande ville des steppes avec de larges rues poussiéreuses, des magasins et un marché comme partout. Cependant la gloire plane dans l'air grâce à deux mots magiques: « Zaporizka Sitch ».

C'est à soixante kilomètres au sud de Katerynoslav que se trouvait la célèbre Sitch des cosaques zaporogues, république libre et autoritaire à la fois, unique au monde, fondée au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces cosaques défendaient sur le Dniepr la frontière de l'Ukraine. Leur rôle était aussi religieux : protéger la religion orthodoxe contre les Musulmans, les Tartares, et les peuplades sauvages des steppes.

De tous côtés arrivaient des fugitifs, des opprimés, des garçons qui avaient mal tourné, des gens qui aimaient la liberté, des évadés de n'importe quel pays, même des Turcs. Une chance de salut s'offrait à tous dans cet Ordre moitié

---

<sup>55</sup> L'actuelle Dnipropetrovsk, quatrième ville d'Ukraine, portait le nom de Katerynoslav (en l'honneur de la tsarine Catherine II) entre 1802 et 1926. En 1918, la ville a porté le nom de Sitcheslav, sous l'impulsion du mouvement révolutionnaire ukrainien.

militaire, moitié religieux. À leur arrivée, on changeait leur nom. Ils juraient sur l'évangile fidélité à la religion, à leur chef, à leur nouvelle patrie et à ses lois. Ni femmes, ni enfants dans cette république, mais le cosaque choisissait un frère d'armes auquel il se liait par un serment fait dans un monastère devant les épîtres de saint Paul. À ce frère d'armes, il devait protection, secours. Entre eux, tout était commun : nourriture, argent, vêtements. Le chef était appelé *Kochovy*, celui qui distribue la nourriture. Plus tard, ce nom devint un titre.

Sur leurs fameux bateaux, *baydaki*, ils descendaient le Dniepr redoutable, obstrué par d'énormes barrages de pierres, – *porogui* – d'où leur nom. Ils arrivaient à la mer Noire et allaient même sous les murs de Constantinople menacer le sultan, comme ils le firent en 1612 sous la conduite de leur Hetman Sahaïdatchnyi.<sup>56</sup>

La popularité dont jouissaient les cosaques était très grande. Lorsqu'ils venaient à Kiev, c'était pour faire bombance. Ils arrivaient par bandes en joupane de fête et passaient leur temps à danser, à boire, à se divertir. Pour étonner les habitants, ils lançaient à la volée des poignées d'argent, crevaient des tonneaux de goudron en pleine rue, raflaient au marché des poteries qu'ils s'amusaient à écraser sous leurs bottes, achetaient des paniers de poissons qu'ils jetaient à droite et à gauche en criant :

« Mangez braves gens ! »

Chaque bande apportait sur des charrettes des barils de miel cuit, d'eau-de-vie, de bière. N'importe quel passant, jeune ou vieux, devait accepter de trinquer avec eux. La ripaille se terminait par des danses au son d'une musique endiablée. Ils pirouettaient comme des fous, coupaient leurs danses de cabrioles stupéfiantes, faisaient la roue, etc.

---

<sup>56</sup> Il s'agit de la prise de Caffa en 1616, même si l'hetman Sahaïdatchnyi a conduit de nombreuses attaques en mer Noire contre les intérêts de la Sublime Porte entre 1608 et 1616, époque où les cosaques, selon les témoins de l'époque, menaçaient de prendre sous leur contrôle la mer Noire.

La foule protestait, admirait. Les séminaristes pleuraient d'émotion devant ce déchaînement et parfois le lendemain certains se joignaient à la Sitch.

La philosophie des cosaques était très simple : vivre au jour le jour. Au bout d'une ou deux semaines, les jeunes retournaient au camp tandis que les vieux qui ne pouvaient plus guerroyer, se retiraient au monastère de Mejyhirsky, fondé à Kiev par leur hetman Sahaidatchnyi. Ils avaient fait leurs adieux au monde. Ils allaient maintenant sauver leur âme. Au couvent, ils échangeaient leur costume de cosaque contre un cilice, faisaient don de leur bourse pleine de ducats, de bijoux gagnés, peut-être même pillés au cours de leurs expéditions, et devenaient de saints hommes.

Durant des siècles, les exploits des cosaques ont été chantés par nos troubadours, tel le courage de ce Bayda que les Turcs pendirent par une côte sur un crochet de fer parce qu'il refusait de renier sa foi, ou l'endurance de Samiylo Kichka qui, pendant cinquante-quatre ans, fut enchaîné aux galères du sultan et s'évada.<sup>57</sup>

En 1756, Catherine II abolit la Sitch et toutes ses libertés.<sup>58</sup>

Elle envoya une partie des cosaques dans la province de Kouban, au nord du Caucase. Les plus indépendants partirent de leur gré en Turquie, chez le sultan, en chantant :

« Le pays gai, le pays vaste, la vieille des diables l'a anéanti. »

C'est à Katerynoslav qu'habitait un actif historien ukrainien, Yavornytsky<sup>59</sup>, connu par ses recherches sur la Sitch Zaporogue et que nous visitâmes avec intérêt. Il y ramassa pendant des

---

<sup>57</sup> Samiylo Kichka (1530 ?-1602), chef des cosaques zaporogues qui avait bataillé contre l'empire ottoman. Capturé en 1573, il est resté enchaîné sur une galère pendant près de 25 ans, avant de réussir à prendre la tête d'une révolte et de revenir en Ukraine. Ce soulèvement a fait l'objet d'une *douma* (chant épique), qui s'est répandue à travers toute l'Ukraine grâce aux kobzars, les bardes itinérants.

<sup>58</sup> La Sitch a été abolie en 1775.

<sup>59</sup> Dmytro Yavornytsky (1855 - 1940), historien, archéologue, ethnographe et écrivain ukrainien, grand spécialiste de la cosaquerie.

années tout ce qui se rapportait à la Sitch : costumes, armes, barques, lyre, bandoura, manuscrits.

### KIEV

Le soir, à l'heure où le soleil se couchait sur les marécages enveloppés d'une poussière dorée, nous avons pris le bateau, transportés de joie, nos sacs pleins de pastèques et de tomates. Nous n'avons pas dormi de toute la nuit. Il faisait tiède. Ici l'immensité du Dniepr lui mérite son renom de premier fleuve d'Ukraine. La rive gauche, plate, couverte de roseaux, de peupliers. La rive droite toute en falaises sauvages et abruptes.

Un matin de septembre, à Kaniv, nous avons aperçu sur un mamelon, une monumentale croix de bois au-dessus du tombeau de notre grand prophète Chevtchenko. Les premiers rayons du soleil n'avaient pas encore touché ce symbole de la renaissance ukrainienne, mais cette croix illuminait d'une auréole mystique cette hauteur devenue depuis un siècle un lieu sacré de pèlerinage. La simplicité touchante et la grandeur du paysage nous parlent du destin et du rôle de notre grand poète.

Quand je mourrai,  
Enterrez-moi sur la hauteur, dans un tombeau  
Qui domine les steppes immenses,  
En Ukraine chérie,  
D'où l'on peut voir les vastes plaines  
Et le Dniepr et ses falaises  
Et entendre son gémissement.<sup>60</sup>

Lorsque nous approchâmes de Kiev, le soleil baignait les coupes dorées des couvents, de la cathédrale Sainte-Sophie, les murs blancs de l'église Desiatynna. Sur la colline se montrait dans l'or automnal la haute croix de saint Vladimir.

---

<sup>60</sup> Extrait du *Testament*, une poésie de Taras Chevtchenko écrite en 1845.

« On peut facilement imaginer, dit le grand byzantinologue français, Charles Diehl, l'admiration des voyageurs occidentaux qui ont vu de leurs yeux les coupoles des quatre cents églises de Yaroslav le Sage. Au XI<sup>e</sup> siècle, sa capitale Kiev était la plus célèbre et la plus belle de toute l'Europe à cette époque encore barbare. »<sup>61</sup>

Au débarcadère, nous aperçûmes dans la foule colorée Alexandre joyeux venu nous chercher. Il venait d'être engagé au chœur de la cathédrale de Sainte-Sophie, ce qui lui donnait droit à une petite chambre et quelques roubles par mois. Après les offices il suivait les cours du conservatoire puis, rentré chez lui, travaillait son violon avec passion jusqu'à minuit.

La célèbre cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, chef-d'œuvre du baroque ukrainien, avait été réédifiée par l'hetman Mazepa sur les restes de l'ancienne cathédrale de Yaroslav le Sage. Les mosaïques intactes du XI<sup>e</sup> siècle, d'un style monumental sévère, contrastent avec les scènes folkloriques et les représentations laïques qui ornent le grand escalier en spirale conduisant à la tribune. Il a fallu les protestations de tout le monde civilisé pour sauver ce monument précieux que les bolcheviks avaient décidé de détruire il y a quelques années.

Notre trio était le plus heureux au monde. Après avoir bien dormi dans notre cellule, Barbara sur le lit, Alexandre et moi par terre, nous nous sommes promenés dans Kiev jusqu'à épuisement. Khrechtchatyk, l'avenue centrale, les monastères sur les hauteurs, les catacombes, les pique-niques au bord du

---

<sup>61</sup> Un autre fait peut donner idée de l'importance du royaume de Yaroslav le Sage et de sa belle capitale. Les princes étrangers recherchaient la main de ses filles. L'une, Elisabeth, devint la femme de Harald l'Intrépide, chevalier norvégien et l'autre, Anne, l'épouse d'Henri I<sup>er</sup>, roi de France. En 1048 celui-ci envoya à Kiev une ambassade nombreuse sous la conduite de Gautier, archevêque de Paris.

Yaroslav lui-même avait épousé Ingrid, fille du roi de Suède, Olaf. A cette époque, le royaume de Yaroslav était plus puissant et plus cultivé que la France même.

Dernièrement, on a trouvé à Paris, dans un document du XI<sup>e</sup> siècle, la signature de la princesse Anne. (NdA)

Dniepr. Chez un libraire-éditeur de musique, j'ai essayé de placer mes études encore fraîches.

Chaque soir après l'office à la cathédrale, nous traversions le petit jardin du monument élevé à Bohdan Khmelnytsky<sup>62</sup> pour aller nous reposer sur la colline Saint-Vladimir. Le panorama grandiose du Dniepr, la plaine à perte de vue peuvent faire comprendre l'enthousiasme de nos jeunes cœurs.

Comme je regrette de ne pouvoir donner ici en détail ma conversation avec le conservateur du Petit Palais, André Chamson, quand il revint de son voyage à Kiev en 1937 : « Jamais je n'ai vu ville plus belle que cette ville », m'a-t-il dit.

Le XX<sup>e</sup> siècle rejoint le XI<sup>e</sup> dans l'admiration.

À l'époque où nous visitons Kiev, Grintchenko y transportait son musée de Tchernihiv devenu si important qu'il était digne d'une capitale. Je lui présentai Barbara et Alexandre. Après le thé, Alexandre et moi chantâmes des romances de Lyssenko. Barbara déclama avec beaucoup de talent les poésies de Chevtchenko. Nous parlions tous ukrainien. Quoique très humble, l'appartement de l'intellectuel était le point de mire de toute l'Ukraine. En effet, Nicolas II venait d'autoriser le premier journal ukrainien, et c'est entre ces murs que s'en ébauchait la réalisation.

---

<sup>62</sup> C'est Tourgueniev qui fit connaître à Mallarmé le livre de Kostomarov sur Bohdan Khmelnytsky et sa lutte héroïque contre les Polonais.

D'après ce document, Mallarmé composa une nouvelle pour Napoléon III et l'Impératrice Eugénie. Les aristocrates polonais de Paris voulaient que Mallarmé entendît leur version, mais Mallarmé répliqua : « Vous savez, moi, je suis cosaque. » Et il ajoutait : « Si Bohdan Khmelnytsky n'avait pas un nom si difficile, il serait connu de toute l'Europe comme un chef extraordinaire. » (NdA).

En fait, il s'agit de Prosper Mérimée.



## GRÉGOIRE

Grégoire n'avait aucune passion définie, mais la nature lui donna courage, mémoire et aptitude aux mathématiques.

Âgé d'une douzaine d'années, il nous sidéra par son stoïcisme. Pierre et lui coupaient du bois. Grégoire tenait le rondin, Pierre leva la hache, l'abattit et, tout à coup, se mit à hurler en se cachant les yeux. Grégoire entra dans la cuisine imperturbable, l'index en sang presque sectionné. Épouvanté, je lavai le doigt, le bandai, tandis que Pierre pleurait à gros sanglots, blotti invisible sur le haut du poêle. J'ai emmené tout de suite Grégoire à l'hôpital, à l'autre extrémité de la ville. Pendant les deux kilomètres du parcours, pas une larme, pas un reproche, mais il garda pour toute sa vie un souvenir de cet accident. L'interne, stupidement, rejoignit mal la partie coupée et l'index resta de travers pour toujours.

L'aptitude de Grégoire aux mathématiques et sa mémoire extraordinaire nous étonnaient tous, depuis son instituteur jusqu'à Baboussia qui lui confiait les comptes de son magasin. Par malheur une catastrophe arrêta net ses études.

Il avait quatorze ans quand je l'emmenai à Novgorod-Siversk où j'avais étudié moi-même et le plaçai dans une bonne pension pour suivre la classe de quatrième au lycée. Maman faisait un gros effort et nous avions tous décidé que Grégoire entrerait à l'université. Mais les choses tournèrent mal en dépit des capacités extraordinaires de mon frère.

En décembre, arriva inopinément une lettre de Novgorod-Siversk. Le directeur le renvoyait : « Votre fils a fait une sottise irréparable ». Aucune autre explication. Grégoire rentra en uniforme de lycéen. Cet uniforme qu'il avait tant désiré et qui avait coûté si cher devint un reproche vivant pour toute notre famille et surtout pour notre pauvre maman. Grégoire restait dans son lit la journée entière, ou bien rôdait comme perdu dans les champs, habillé n'importe comment. Ainsi passa une année. Qu'avait-il pu faire ? Il resta muet. Plus tard, je sus que pendant une messe solennelle il avait fait basculer un de ses camarades et que ce n'était pas sa première sottise. Scandale!

L'été commença, je revins du séminaire. Ce drame m'épouvantait. L'avenir de Grégoire était brisé. Il ne faisait rien pour s'en sortir.

Un soir, nous nous sommes rencontrés dans le sentier derrière le hangar. Je saisis un gros bâton et me mis à battre mon frère, à le battre ! Dans une colère noire, sans prononcer un mot. Au début de l'automne Grégoire se présenta à l'École des Géomètres de Kharkiv et passa brillamment les examens d'entrée. Personne jamais ne nous reparla de sa triste histoire. Aucune rancune entre nous. Plus tard, pendant mon séjour à Paris, lorsque, à court d'argent, je demandai à Grégoire de m'aider, il m'envoya soixante-quinze roubles, un mois entier de son salaire.

Durant la Grande Guerre, en 1915, il revint en permission. La vie de soldat l'avait transformé : les épaules larges, la poitrine d'un héros antique, le visage rond avec des yeux gris clair prêts à sourire. Sous ses cheveux blonds, une loupe sur le front, comme Didouchka, au même endroit mais qu'il fit enlever plus tard.

Pendant notre pique-nique chez Did Maxime, Grégoire n'en finissait pas de chanter. Au doigt un brillant, sur le poignet une montre précieuse. Je me souviens qu'on l'a raccompagné à la gare en pleine nuit noire. Nous étions huit à neuf dans le break. Tous moroses, maman les larmes aux yeux. Grégoire courageux, sans un pleur, partit pour le secteur le plus terrible du front, vers Pskov... C'est là qu'il échappa d'un fil à la mort. En pleine bataille, une balle traversa à un doigt de sa tête le tronc d'un arbre qui le protégeait.

En 1918, pendant les premiers mois de la révolution, l'Ukraine connut une certaine liberté. Grégoire fut élu, par ses soldats, commandant d'un des premiers régiments ukrainiens. Sa nature généreuse, sa droiture de caractère, son intelligence et son courage, tout le désignaient comme chef. Parti soldat, il revint colonel à Kiev avec son régiment. Il avait trente-deux ans.



## CHAPITRE X

### *LES VACANCES DE NICOLAS*

L'arrivée de Nicolas était pour nous tous une grande fête. « Mes chéris », écrivait-il toujours bien avant sa venue, et il donnait en détail le plan de ses vacances : « chasse, pêche, champignons, écrevisses. » Nous l'attendions avec impatience et chacun espérait secrètement recevoir le meilleur cadeau. Lui très bon, mettait de côté pendant des mois, vêtements et chaussures usagés qui faisaient encore très bonne figure à Krolevets. Enfin le grand jour!

Devant le perron, l'izvostchik<sup>63</sup> secoue le silence provincial. Élégant parmi ses valises, Nicolas apparaît avec une grande casquette ornée de l'insigne des chemins de fer. À côté, Théodore triomphant ; c'est lui qui est allé le chercher à la gare. Tous, nous embrassons Nicolas. Maman est rayonnante, des larmes de joie coulent sur ses joues. En avant, Grégoire et Pierre portent cérémonieusement les grosses valises de cadeaux. Derrière, Barbara et moi soutenons sous les bras, comme un Monseigneur, notre cher et riche Nicolas dont le nez bourbon sourit du coin des narines ; la fossette de son menton carré frémit. Nous l'interrogeons tous à la fois. Il répond, heureux de notre affection, puis sans se presser, il sort ses clefs. Moment solennel, distribution des cadeaux. Ils ont été rangés avec un soin impeccable.

« Oh ! mon fils, comme tu me gâtes ! Tu ne m'oublies jamais », dit avec tendresse maman en recevant une paire de pantoufles fourrées. « Ça, c'est pour Vania », continue Nicolas en tendant à Jean de gros souliers de chasse à revers. Pour moi un pantalon, à Grégoire des galoches réparées, à Pierre une veste d'alpaga à transformer, à Théodore un pot de pommade, une série de cravates et un rasoir. À Alexandre des chaussettes et des partitions pour violon, à Barbara du parfum et une pièce de théâtre ukrainien. Remerciements, essayages, batailles,

---

<sup>63</sup> Cocher.

échanges, reproches parmi les embrassades. Nous finissons tous par être ravis de nos cadeaux.

Au déjeuner extrêmement cordial et animé, un borchtch d'hetman ! Avant de commencer, pour Nicolas un petit verre d'eau-de-vie. Nicolas est le centre de la conversation : ses mèches ondulées, son ventre qui s'arrondit, – signe de prospérité, son nouvel uniforme d'agent important des chemins de fer, – nouveau grade de l'année.

Après la sieste traditionnelle et le thé sur la terrasse, chacun essaie sa voix. Dans la grande salle devant la glace, Nicolas donne le do de sa belle voix de basse. Barbara, qui étudie au conservatoire, fait le professeur, appuie sa main sur le ventre de Nicolas : « Respire par le ventre. Non, comme ça et place dans le masque. » Lui monte la gamme de plus en plus haut, de plus en plus fort ; ses yeux en deviennent rouges. Les vitres tremblent.

À côté, Alexandre joue au violon une pièce de Bach ravissante, puis nous regardant tous, il entonne :

Tous les gars sont rassemblés  
Dans la chaumière où ils sont nés...

Nicolas caché dans un coin poursuit en trémolo et tous nous reprenons :

Tout est plaisant, tout est joyeux  
Chantons en chœur!

C'est ainsi que commençaient les vacances de Nicolas. Il venait une fois par an.

## *LA CHASSE*

Depuis trois jours il pleut... Un voile d'eau s'abat sur jardins, potagers et champs. Didouchka et maman sont enchantés, mais Nicolas dort, désespéré. Plusieurs fois dans la matinée nous lui avons crié : « Nicolas, Nicolas, le soleil ! » Il soulève la tête,

regarde la vitre grise et mouillée et se replonge sans joie sous sa couverture.

Au déjeuner, après un verre d'eau-de-vie il sort, taquin, de son gousset, un petit paquet épinglé de récépissés de la poste ; ce sont nos dettes. Chacun y trouve ses reçus. Alexis, la somme, la date. Alexandre une autre date. Barbara, maman.

Barbara dit en riant : « Ce sera pour l'autre monde avec des petits morceaux de charbon. »

Maman s'excuse : « Il faut attendre des jours meilleurs, mon fils ! » Nous rions tous ensemble, même le banquier.

Et la pluie continue son bruit régulier. Nicolas siffle une chanson de marche : « En forêt même sous la pluie. »

Une heure après, les chasseurs se dispersèrent parmi les arbres, fusil sur l'épaule. Des perles d'eau tiède tombent des feuilles dentelées des chênes sur les larges fougères. Elles glissent dans le cou. Les champignons sentent fort. Des profondeurs de la forêt, jaillit un hou hou de joie. Barbara arrive en courant, un cèpe phénoménal la main.

Nicolas, mal à l'aise après un déjeuner trop gras, disparaît un moment. Jean, entendant remuer dans le feuillage, croit voir une perdrix et décharge son fusil. Hurllements. Par bonheur, les plombs ont passé juste au-dessus de la tête de Nicolas.

À la sortie de la forêt un gros nuage noir couvre l'horizon d'où glisse à la dernière minute un énorme disque de soleil rouge sombre. « Encore de la pluie pour demain, mes amis », dit Nicolas, morose.

Les paniers pleins de cèpes, nous prenons le raccourci d'un chemin creux, entre chien et loup. Nous bavardons. Soudain un éclair passe : oreilles, pattes. Jean brandit son fusil : boum, boum. Deux décharges, mais le lièvre est sauf. Son bond nous a fait sursauter si violemment que Jean affolé a tiré du côté opposé. « Une vraie fable », dit Nicolas en se moquant.

Onze heures sonnent à la tour du guet quand nous arrivons à Krolevets. Notre rue est déserte, pas même une lumière ! Au bruit que nous faisons, Matoussia se lève en chemise de nuit, allume la lampe. Jusqu'à minuit nous lui racontons nos aventures. Assaillie par tous à la fois, elle ne sait qui écouter : « Non, non, c'est moi qui ai pris le premier cèpe. » - « Non, c'est

moi qui ai d'abord vu le lièvre.» – « Quel dommage que cette fois-ci Vania n'ait pas rapporté une perdrix!» dit Maman en hochant la tête.

Une journée sous la pluie, une semaine de commentaires.

### *LE PIQUE-NIQUE*

Le lendemain avec un soleil plein de promesses, une nombreuse et gaie compagnie se range, notre mère au milieu, dans la voiture attelée au capricieux cheval de course de Théodore, Ciry (le Gris).

À peine quittée la ville, sur le chlach, Nicolas, le fusil au bras, descend pour alléger la voiture qui roule sur le sable. Il disparaît dans les saules. La voiture avance lentement. Barbara et maman bavardent. Jean marche à côté du cheval. Soudain, à deux pas, une décharge assourdissante. Ciry s'élançe comme un fou, au grand galop. Heureusement qu'il n'a pas cassé les brancards cette fois ! Nous poussons tous des cris d'effroi. Nicolas rit content et confus.

De temps en temps nous sautons de voiture et nous nous désaltérons de quelques gorgées de sève de bouleau fraîche et sucrée. Après cinq kilomètres, derrière une rangée de pins romantiques, se montre la chaumière blanche de notre ami Zakhar. Quelquefois nous campons sur ses prés, à côté de la rivière. C'est surtout lui qui agrandissait sa propriété en empiétant sur le chlach. Le nom de sa femme nous faisait rire : Khymia, qui en ukrainien veut dire chimie. Cependant il n'y avait rien de chimique dans la simplicité de son caractère. On pouvait donner en exemple son ménage, sa maison, sa basse-cour.

D'ailleurs la chaumière ukrainienne a toujours fait l'admiration du touriste moscovite. Elle lui chante la joie, la propreté, le bien-être. Une légendaire différence existait entre elle et l'isba russe noire au-dedans comme au-dehors. La suie en couvre les murs et les plafonds. Les cochons et les jeunes veaux y passent la nuit. Je me souviens de villages près de Moscou : les isbas sont faites en rondins de bois, le toit est en

planches noircies. Notre chaumière, la khata ukrainienne, est au contraire d'une blancheur étincelante. On en repeint l'intérieur chaque année.

Dans sa chambre comme dans une couronne de fleurs,  
Le pain tel un soleil sur la table  
Et l'Ukrainienne comme une fleur.

Surélevée de quelques marches (on met une épaisseur de mâchefer ou de débris entre les fondations et le rez-de-chaussée), son plancher est recouvert d'une couche de terre glaise entretenue proprement et que l'on colore d'ocre clair chaque mois.

À l'extérieur, la khata semble construite sur un soubassement débordant, – prysba – mais en vérité elle est ceinturée d'un mur de terre d'environ quarante centimètres sur soixante de haut. Cette ceinture maintenue par des branches entrelacées consolide la maison et la protège du froid. Assis sur la prysba, on bavarde entre voisins. On y fait aussi sécher courges et oignons. Souvent de chaque côté de la porte d'entrée, des roses trémières, en plate-bande, fleurissent jusqu'au toit. Ces chaumières indiquent à elles seules la frontière qui existe entre deux peuples, deux pays si voisins par la race et si différents par l'esprit.

Pendant que nous longeons les champs d'énormes tournesols fleuris de Khymia, Nicolas nous relate encore une fois son entrevue annuelle avec Zakhar. Chaque été, à la première rencontre, ce sympathique gendarme retraité commençait ainsi sa conversation:

– Et alors, où êtes-vous cette année, Mykola Vassylivitch ?

Nicolas indique le nom de son nouveau poste.

– Bon. Et combien vous gagnez ?

Un peu gêné, Nicolas répond

– Bon. Et comment vous le dépensez ?

Avec une patience d'ange, Nicolas donne satisfaction à son débonnaire inquisiteur.

Cette fois-ci, nous ne voyons personne et Ciry se dirige vers le rucher de Did Maxime en passant par le moulin de



Riznycové, la grande forêt de Kotchoubey, les clairières où nous ramassons en vitesse des poignées de fraises des bois. À la course nous rattrapons la voiture.

### *DID MAXIME*

Tout est calme au rucher. Sous un gros chêne, seules les abeilles vont et viennent, porteuses d'or parmi les ruches installées tout simplement dans un tronc d'arbre évidé et coupé. Au milieu d'une rumeur continue, elles peuplent l'atmosphère chaude de juillet.

Nous installons notre campement. Les jeunes vont à la rivière avec des seaux et sur la passerelle branlante, nous rencontrons le père Maxime, aux pommettes roses, aux bons petits yeux de campagnard. Nous l'embrassons comme quelqu'un de la famille. Il revient juste de Bystryk, à deux kilomètres, où il est allé chercher du ravitaillement pour la semaine. Tout de suite il sort de ses profondes poches des pâtés aux cerises – les varenyky – tièdes et humides, placés à même la poche. « Mangez, mes gars, ils sont encore chauds. » Did nous offre tout ce qu'il a apporté, des poires, des œufs, du lard.

Quand nous emmenons notre mère en pique-nique, elle ne doit absolument rien faire. Heureuse, elle s'assied, s'amuse à nous voir préparer la cuisine comme des tchoumaks, dans un gros chaudron de cuivre à trépied. Chacun donne son avis. Théodore voudrait ajouter encore du poivre, moi du sel. Jean écrase du persil et du lard dans le mortier. Tous se disputent pour goûter. « Attention, attention, observe maman, il ne restera plus rien! » Avant de servir, Barbara ajoute dans la soupe un jaune d'œuf battu.

Notre déjeuner dure parfois jusqu'à trois heures de l'après-midi. Histoires drôles, souvenirs, chants. Comme dessert, Did Maxime nous apporte un rayon de miel de sarrasin. Après la sieste, la compagnie se disperse. Barbara, Jean, Nicolas vont aux cèpes ou cherchent des fraises des bois. Théodore pêche ses brochets. Grégoire, Pierre et moi partons aux écrevisses.

L'Ukraine entière aime les écrevisses. Une année, elles crevèrent toutes dans notre rivière. La fabrique avait déversé une eau sale qui les avait empoisonnées. Deux ans plus tard, elles réapparurent pour notre plaisir à tous.

Demi-nus, nous entrons dans l'eau jusqu'à la taille, parfois jusqu'au cou. Nous jetons notre rustique satchok<sup>64</sup> qui disparaît dans les roseaux et les hautes herbes. C'est sous l'encorbellement de la rive, dans les trous mystérieux où s'enchevêtrent les racines, que se cachent ces crustacés moustachus. La main sonde les creux... Les grosses écrevisses pincet jusqu'au sang. On en retire une, deux. On les jette dans le sac mouillé accroché derrière l'épaule.

Jusqu'au fond nous remuons l'eau, avec nos jambes, avec des bâtons. En poussant des cris, nous chassons les écrevisses vers le filet. Plus c'est profond, plus les écrevisses sont nombreuses. Cela sent la mousse vaseuse, le foin coupé sur les berges.

Les bains que nous prenions dans cette rivière d'aspect si placide et si accueillant nous donnaient parfois de terribles émotions. Pas de plage, il fallait sauter de la rive abrupte directement dans l'eau sombre, tiède à la surface, glaciale au fond, même en pleine chaleur. Après le premier choc, la nage vous calme, les mains frappent l'eau en cadence joyeuse et tout d'un coup un frisson vous traverse. On pense aux abîmes, aux poissons monstrueux et légendaires, aux racines et aux troncs des arbres ensevelis.

Je nous revois un soir, Pierre et moi, prenant un bain. Soudain un cri déchire le silence bucolique. C'est moi qui hurle. Je me sens tiré par une bête gluante qui entoure et serre ma poitrine. Épouvanté, j'essaie de m'accrocher à une souche de la rive. Pierre nage à mon secours. Mi-corps sortant de l'eau, nous voyons, stupéfaits, une longue liane noire et visqueuse comme une couleuvre desserrer son étreinte. Et lorsque nous avons posé le pied sur l'herbe Pierre se mit à hurler à son tour. Une fourmi rouge l'avait piqué à l'endroit le plus sensible.

---

<sup>64</sup> Epuisette.

Un bruit long, sourd comme la sirène d'un bateau, nous parvient. C'est le bouhai<sup>65</sup>, le gros oiseau dont Did nous a parlé, qui beugle dans les roseaux.

Théodore nous racontait qu'au milieu de la rivière, on trouve dans les endroits les plus profonds, des brochets voraces qui rôdent comme des loups. Il en attrapait d'énormes en les fatiguant pendant une heure. Dans ces profondeurs impénétrables, les vieux prétendent que l'on voit parfois la charrette de Mazepa, celle pleine d'or qu'il jeta à la rivière après le désastre de Poltava.

Nous n'avons pas découvert ce trésor, mais nous avons rapporté deux sacs pleins d'écrevisses : six cents bien comptées !

Nous en avons cuit une grande partie. Elles étaient grosses et rouges comme des langoustes et nous les avons mangées assis autour du feu. Pour Did il n'y a rien de meilleur au monde que les écrevisses bouillies. Tout en mangeant, il bavarde du temps passé, de ses ruches, de ses abeilles, de ses aventures champêtres.

- Un jour, dit-il, un essaim se pose sur un chêne gigantesque (sur le frère jumeau de ce chêne, Pierre et moi avons compté deux cents quarante ans). J'attache une hache sur mon derrière. Je grimpe et j'entaille la branche. Tout à coup, elle tombe avec l'essaim et moi par-dessus le marché d'une hauteur de quinze mètres, sans rien me casser. Miracle de saint Zossym, patron des abeilles.

À la nuit tombante, maman, Barbara, Théodore rentraient à la maison tandis que nous continuions à bavarder avec Did autour du feu. C'est le moment le plus merveilleux de la journée. L'immensité de la forêt nous berce. Le feu s'éteint lentement, la braise se couvre de cendres. La nuit approche, c'est un danger pour Did. Il est sourd et de plus il perd la vue d'une façon étrange. Il y voit le jour mais dès que la nuit arrive, il devient aveugle. Nous appelons cela : cécité des poules.

---

<sup>65</sup> Butor étoilé.

Sur la pointe des pieds nous partons dormir, cependant que Did continue à gesticuler, à rire. De loin nous entendons ses appels. Ô simplicité de l'Ukraine d'autrefois !

Dans le noir nous grimpons sur le foin et nous nous étendons les uns près des autres. Le parfum de la fenièrè nous endort comme un opium jusqu'au matin.

Nous nous réveillons tous dispersés, jambes en l'air, tête en bas, alourdis, dans une demi-ivresse. Grégoire chante à tue-tête quelque part sa chanson matinale. Pierre roule sur moi : « Regarde, regarde ». Un grand-duc en habit gris est figé sur une perche, sous le triangle du toit. Il a passé la nuit avec nous, tout près de nous. Ses effrayantes lunettes blanches nous coupent le souffle. En tombant de son perchoir, il s'envole sans bruit.

Au rucher, entouré par un essaim en désarroi, Did, couvert d'une voilette opaque, enfume les abeilles. « Eh! Polissons, vous m'avez laissé tout seul, hier soir, parler avec la nuit! Je vous ai trouvé quelques jolis cèpes ce matin. »

Did nous aimait comme ses fils. Il ne savait comment nous faire plaisir. Sa famille, son fils surtout, maussade et jaloux, craignait qu'il ne léguât son bout de forêt « aux fils de Basile », comme on nous appelait dans le pays. Pourtant nous n'avons jamais rien fait pour cela. Entre Did et nous, il n'y avait que de l'amitié qui augmentait d'année en année.

C'était surtout l'été que nous voyions Did, pendant les quatre mois qu'il passait en forêt auprès de ses ruches. Il était infatigable ! C'est lui qui allait chercher l'eau, le bois, le pain au village, les « charbonniers » (russules) pour la soupe. Il nous apporta une fois un champignon effrayant, une clochette sur trois pieds, qui emplit l'air d'une puanteur de charogne. Réjoui par nos grimaces de dégoût, Did se mit à rire franchement, les mains sur ses hanches, avec un rire d'enfant satisfait d'avoir réussi une farce.

Il avait un voisin, Omelko, apiculteur, mais aussi paresseux que Did était travailleur. Omelko passait son temps à manger et à dormir. Nous le taquinions parce qu'il ne lavait jamais son écuèlle et sa cuillère de bois. Il ne savait faire qu'une chose, raconter avec verve des histoires de sorcières jusqu'à minuit.

Plus tard, au retour d'un grand voyage à l'étranger, je parlai avec Did des sept merveilles du monde, de tout ce que j'avais vu, de Paris, des montagnes de Suisse. « Hé! Lexis, me demanda-t-il naïvement, est-ce qu'il y a en Suisse des montagnes aussi hautes que chez nous? » En Ukraine, on appelle montagnes nos coteaux de vingt à trente mètres.

Pauvre Did est mort subitement. Une nuit le tétanos l'emporta. En octobre, pendant qu'il transportait son rucher, il se blessa en marchant pieds nus, dans le sable. Il rentra avec ses ruches à la maison et le lendemain on l'enterrait.

## CHAPITRE XI

### *ÉTUDIANT*

Le printemps de 1904 fut le premier printemps de la révolution russe. Depuis longtemps les idées libérales se développaient dans l'ombre. La jeunesse se passionnait pour Gorki, Tolstoï, Tchekhov. Le rêve de ma mère, d'Alexandre, de me voir entrer dans les ordres, fut anéanti.

Que de fois, jeunes garçons, mon frère et moi n'avions-nous pas imaginé mon entrée triomphale à Krolevets, en carrosse comme l'archevêque, à côté de l'icône miraculeuse. « Pense donc, les cloches sonnent, la foule se presse, on te prend sous les bras, avec respect, on te baise la main!... »

D'autres ambitions s'éveillaient dans mon esprit. Isaac Mazepa et moi quittâmes le séminaire. Tout l'hiver je piochai les mathématiques pour me présenter à l'examen d'État qui m'ouvrirait les portes de l'université. Énorme effort, mais quel succès si j'atteignais mon but.

En 1905, au lycée de Poltava, je passai mes examens avec une moyenne de 4 sur 5. Trois semaines d'examen ! Les externes comme moi étaient interrogés sur un programme qui englobait sept classes.

Des trente externes qui se présentèrent, il n'en resta que six après la première épreuve de composition russe. Et pourtant le sujet était magnifique : « Pourquoi aimons-nous Gogol ? » Avec quel enthousiasme et quelle conviction j'avais développé ce thème si familier à mon esprit : vingt-quatre pages dont je dus donner le brouillon. À cause du manque de temps je n'avais pu recopier que trois ou quatre pages. Ma composition fut jugée la meilleure et c'est elle qui décida du sort de tout l'examen. Les derniers jours, j'étais totalement épuisé, mais c'est avec des ailes que je rentrai, étudiant, à la maison, avec la fameuse casquette blanche à bandeau bleu sur la tête ! Le rêve de toute ma jeunesse était réalisé.

Je suis resté tout le mois de mai à Poltava. En me rendant au lycée, je m’amusais à courir sur les passerelles de planches qui longent les deux côtés des rues. Sans doute à partir de l’automne, la fameuse terre noire les rendait infranchissables.

À part le centre où se trouvaient les magasins, la cité intellectuelle n’était que jardins. Poltava est la plus douce, la plus gaie, la plus quète de nos villes. Elle reflète le caractère de l’œuvre d’Ivan Kotliarevsky<sup>66</sup>, l’initiateur de la littérature ukrainienne. Sa *Nathalie de Poltava* et son *Enéide* sont pleins de gaieté, de lyrisme et d’humour. La langue de Poltava a servi de modèle à l’ukrainien littéraire.

Dans le train Poltava-Kiev, un vieil étudiant à barbe noire (il y avait chez nous des intellectuels qui restaient étudiants toute leur vie, celui-ci avait bien trente-cinq ans) m’a appelé *collègue*, moi qui n’avais qu’un duvet au menton!

À Krolevets, quand l’izvostchik m’amena de la gare à la maison, mon cœur bondissait de joie: « J’irai à Pétersbourg! » Maman m’embrassa en larmes.

Le soir, lorsque j’allais au jardin public, tous les regards se posaient sur moi. Les choses avaient changé d’aspect, je les voyais avec des yeux neufs. Je me croyais le centre du monde. Dans tout Krolevets, il n’y avait que deux ou trois étudiants!

## PÉTERSBOURG

À l’automne 1905 toutes les universités de Russie s’ouvrirent sous le signe de la révolution. Pendant des dizaines d’années, les idées libérales avaient fermenté lentement. Tout d’un coup elles emplirent au grand jour les salles des universités. Le cours le plus en vogue était celui du professeur Tarlet sur l’Histoire de la Révolution française. Chez Zelinsky,

---

<sup>66</sup> Ivan Kotliarevsky (1769-1838), poète et écrivain ukrainien, considéré comme fondateur de la littérature ukrainienne moderne avec son poème *L’Enéide* (1798), rédigé en langue populaire. *Natalka Poltavka* (1838) est une pièce de théâtre, également rédigée en langue populaire vivante.

gloire européenne en lettres grecques, il y avait à peine quelques auditeurs. Le cours sur la littérature antique me paraissait aussi ennuyeux que l'étude des fossiles. Je devenais chaque jour plus déçu du choix de ma faculté. Et pourtant quels rêves flamboyants j'avais fait : étudier les langues anciennes, la littérature, la philosophie à Pétersbourg !

Je fus tout d'abord bouleversé par les paroles d'un professeur : « Jeunes gens, dit-il, vous devez oublier tout ce que vous avez appris au lycée. Il faut faire ici table rase. » L'Université, l'énorme capitale nordique, le climat, tout constituait pour moi une épreuve.

Avant d'arriver à Pétersbourg, mon cœur s'était déjà serré à la vue de ce paysage finnois, plat, marécageux, froid, aux misérables petits bouleaux dénudés. Nous entrâmes en gare sous un désespérant ciel gris. Quelque part sur la Huitième Ligne (ainsi appelle-t-on les rues), au cinquième étage, la fenêtre de ma petite chambre d'étudiant ouvrait sur une cour sombre comme une casemate. C'est là qu'un lugubre chiffonnier tartare criait chaque matin : « Marchand d'habits... Marchand d'habits...»

Mon Dieu! Comme je me sentais seul, orphelin! Pendant toute la journée j'errais dans la capitale à la recherche d'un travail. Distances colossales, bâtiments monstrueux, grandes casernes, ponts à l'infini, débarcadères, rues monotones et rectilignes de l'Île Basile!<sup>67</sup> Je ne rencontrais que des passants indifférents, à l'allure machinale, dont la course était coupée par des défilés militaires.

Sur le front de chacun  
Est inscrite la loi.

comme l'avait dit avec sarcasme Lermontov.

---

<sup>67</sup> Ce n'est que dix ans plus tard, lorsque plus mûri, plus éclairé, je suis venu voir mon ami Denisoff, que j'ai compris la grandeur et la beauté austère de cette architecture équilibrée, parfaitement adaptée à l'atmosphère rude de la capitale. (NdA)



À la fin d'octobre, personne aux cours de la faculté. Tout le monde se ruait pour entendre l'Histoire politique et économique des Révolutions. Le soir, dans toutes les grandes écoles, même à l'Académie des Beaux-arts, des meetings se tenaient jusqu'à minuit. Les orateurs brandissaient des poings menaçants, appelant ouvertement à l'émeute. Les étudiants barbus en uniforme bleu, les étudiantes, les nihilistes comme on les appelait en 1860-1870, les ouvriers en blouse. Toute cette foule passait de meeting en meeting. La guerre impopulaire contre le Japon, le mécontentement général créaient cette atmosphère propice aux grands bouleversements. Il semblait que la Révolution en personne dirigeât elle-même les hautes écoles. Nous étions tous étonnés que ces discours, ces provocations, ces propagandistes restassent impunis. Les idées politico-économiques de Marx, Engels, Kaoutsky, remplissaient les cerveaux et les cœurs de la jeunesse.

Je suivais comme les autres les meetings. Aux musées, dans les collections, à l'Ermitage, pas un visiteur. Un désert ! Je me trouvais dans une impasse terrible. Mes compatriotes, Mazepa, les étudiantes, mes voisins de Krolevets, m'apportaient peu de joie. Mes amourettes de l'été me semblaient à mille lieues.

- Vous rappelez-vous, me disait Zina, cette adorable soirée où nous étions étendus dans les blés ? J'avais tellement envie que vous m'embrassiez ! Vous aviez sur vos joues des couleurs de pêche...

Je me souviens, j'étais à un doigt de sa bouche tremblante et je n'avais pas osé !

Mais du Midi natal  
Je conservais l'empreinte  
Parmi ce monde glacial,  
Ce monde sans pitié.

Lermontov

L'Ukraine, nos steppes, notre ciel, nos jardins, tout cela semblait appartenir à un autre continent.

Par bonheur, la Société de secours aux étudiants d'Ukraine nous aidait à payer nos cotisations à l'université et un peu à vivre.

Enfin je trouvai une répétition auprès d'un garçonnet de douze ans qui me sidérait par son toupet de Pétersbourgeois. Ces répétitions données par les étudiants étaient très en vogue parmi les familles aisées des villes universitaires et beaucoup de jeunes gens pouvaient, grâce à cette manne, poursuivre leurs études.

La révolution se précipitait à toute vapeur. Nous l'accueillions tous avec enthousiasme, mais avec crainte en même temps. À l'usine on organisait des cellules militaires et des cadres révolutionnaires. Soudain, un matin noir, les journaux de la capitale annoncèrent : « Cette nuit, dans la rue, la foule a fraternisé avec la police aux cris de « Vive la Révolution! » » Ce n'était qu'une provocation. Le jour suivant d'énormes affiches proclamaient la loi martiale. On ferma les grandes écoles. Des escadrons de cosaques mettaient en fuite les manifestants, en chargeant à droite et à gauche sabre au clair.

Les eaux printanières de la révolution reculèrent devant la terrible contre-offensive du ministre Tréprov.

Je fis partir mon dossier pour l'Université de Kiev en demandant un changement de faculté. J'optai pour les Sciences Naturelles et je revins chez moi, en Ukraine, aussi désillusionné que le héros du conte du Poisson d'Or.

Tout l'hiver léthargie totale. Goût pour rien. Dépression physique et morale. Ce n'est qu'au printemps que par miracle mon esprit ressuscita. Je fis la connaissance d'un cercle de révolutionnaires ukrainiens dont les meneurs étaient un Juif et une Juive sympathiques. Nous visitions les villages, organisions les meetings dans les champs, dans les forêts, semions des idées de révolte. J'aimais Raïssa. Je passais les nuits près d'elle dans le jardin. Avec ses yeux d'Orientale, on aurait dit une Turque sa nonchalance et son charme sémites, elle m'ensorcelait.

Soudain ma peinture m'arracha à ces tourbillons et me jeta avec Alexandre à des lieues de là, en Crimée. Comme mes

camarades furent désappointés! Mais mon penchant l'emportait sur tous les Karl Marx de Krolevets.

### *NOUS DÉCOUVRONS LA CRIMÉE*

Depuis quelques mois, Alexandre, qui souffrait de rhumatismes violents, était rentré à Krolevets. Le docteur lui conseilla les bains de boue de Saky, en Crimée. Partir pour la Mer Noire était mon rêve depuis longtemps. Nicolas toujours généreux envoya bien à l'avance l'argent du voyage. Nous étions ivres de joie.

Sur la ligne Kharkiv - Sébastopol, nous quittâmes le rapide à une petite station où le train ne s'arrête que quelques minutes. Auprès de ce monstre soufflant une haleine torride, la gare paraissait minuscule. Chargés de sacs, de valises, les voyageurs se hâtaient vers les voitures tartares à deux chevaux. Pour diminuer les frais, on se groupait à quatre ou cinq par voiture.

Pendant des heures et des heures, quarante verstes à franchir, les chevaux trottent dans la chaleur et la poussière, sur la steppe inculte, plate comme une table. Les verstes passent, on sommeille. Personne ne parle. Tout est rongé de soleil, couleur de cette poussière qui grince sous les dents, se glisse sous nos chemises. Dans la soirée, tout à coup, un mirage. Une oasis de verdure : c'est Saky.

Depuis longtemps les Tartares connaissaient ces miraculeuses boues salées. Enfouis jusqu'aux épaules dans la boue brûlante, ils se guérissaient au soleil, chassaient leurs maladies. Quelques années ont suffi à faire éclore une station de luxe en pleine steppe. À côté de ces boues primitives de Saky, grandirent cliniques, hôpitaux militaires, casino, hôtels, parcs, villas. Les médecins et chirurgiens renommés de Moscou suivaient l'exemple des Esculapes tartares.

Alexandre et moi nous sommes logés au village chez une Tartare sourde, trois roubles pour la saison (dix francs cinquante). Plancher de terre battue, deux lits, une table. Alexandre prenait des bains de boue et moi je peignais dans le parc.

Après un quart d'heure dans la boue sous un soleil ardent, la tête seule protégée par une petite ombrelle, le patient se lave à l'eau de mer et reste une heure enveloppé dans des couvertures de laine, tout en buvant avec une paille, du thé brûlant.

De grand matin, à côté de moi, un gros général se promenait pour perdre sa graisse. Il s'arrêta un jour, prit gentiment ma brosse : « C'est ainsi, me dit-il, qu'il faut donner un coup de pinceau. On doit peindre le feuillage et non pas dessiner feuille par feuille ». C'était M..., un général connu et président de la Société des peintres de Kiev.

Saky n'est qu'à sept kilomètres de la mer, pas loin d'Eupatoria. Je me baignais dans les canaux des marais salants où l'eau était extrêmement chaude. Bras et jambes étendus, sur le dos, face au soleil, je n'enfonçais pas. Longtemps inerte comme un crocodile. Après je me rinçais avec des brocs d'eau douce tirée d'un puits.

Deux semaines plus tard j'avais perdu sommeil et appétit et je me promenais toute la nuit au clair de lune pendant que le village tartare dormait. Alexandre m'emmena chez son docteur, le chirurgien Alexinsky<sup>68</sup>. Avant même que j'aie prononcé un mot : « Vous prenez des bains dans le canal des salines ? Arrêtez immédiatement ». Et je fus guéri.

Ma boîte de couleurs en bandoulière, j'allais voir la mer. À travers la steppe des marais, je longeai les canaux d'eau salée couverts d'une couche de sel mince comme une glace, au pied des montagnes de sel, véritables pyramides des pharaons. Sept kilomètres de marche, un soleil de feu. Deux plans. Sous mes

---

<sup>68</sup> A. P. Alexinsky, célèbre chirurgien de Moscou, une gloire d'Europe. Je l'ai retrouvé par un hasard extraordinaire, trente ans plus tard, chez nous au Cagnard, à Cagnes. Parti de Paris, il allait à soixante-douze ans, organiser officiellement une clinique au Maroc. Toujours enthousiaste, plein d'entrain, on retrouvait le Don Juan qui avait eu tant de succès en Crimée. Coïncidence encore plus frappante, en 1950, une dame élégante vint me voir à l'exposition Galerie André Weil : « Je suis madame Alexinsky (sa deuxième femme), mon mari est mort. Il m'a parlé de votre frère Alexandre et des bains salés de votre jeunesse ». (NdA)

pieds, la terre aux profondes crevasses en zigzag, sur ma tête le ciel gris, fondu de chaleur. Soudain je sursautai. Au loin, une magistrale bande d'azur ténébreux se mouvait. Sans limite. La fraîcheur salée me fouettait, une rumeur grandissait. Je m'approchais ébloui du mouvement éternel des vagues. C'est cette force qui depuis mon enfance m'attirait du fond de nos steppes.

J'importunais tout le monde par mes questions : « De quelle couleur sont les caps de Crimée ? Et la verdure ? » Je lisais le guide de Moskvitch. Les noms grecs et tartares des vielles, des bourgs, étaient déjà pour moi un voyage : Bakhchysaraï, Baïdary, Simeïz, Aloupka !

Je fis mes adieux à mon général. Il redressa sa moustache de zaporogue, me tapa amicalement sur mon épaule et me dit : « Vous irez loin, jeune homme. Vous saisissez tout au vol. »

À Simféropol j'embrassai Alexandre. Il partait vers le Nord. Moi, vers le Sud.

Je ne me souviens nullement de la capitale sans importance des Karaïms. Mais dans tout le midi de l'Ukraine les villes même insignifiantes gardent la trace des civilisations les plus éloignées et des peuples qui s'y sont succédé.

C'est à l'endroit où se trouve le Simféropol actuel qu'ont passé, d'abord les fameux Scythes, ensuite les Sarmates. C'est là que Skilour, le légendaire roi des Scythes dont parlent la Bible et les historiens grecs, fonda, trois siècles avant Jésus-Christ, sa capitale Neapolis.

Tout récemment on a découvert aux environs de Simféropol de formidables fortifications de douze mètres d'épaisseur couvrant une surface de vingt hectares.

Le potentiel des civilisations ne se perd jamais. Les Slaves qui ont succédé aux Scythes et aux Sarmates ont également reçu leur héritage culturel. N'est-il pas normal que les Ukrainiens, ces Slaves modernes, portent en eux aussi le passé de ces civilisations très avancées ?

Unique souvenir sympathique dans le Simféropol banal et poussiéreux que je connus : la grosse pastèque rouge comme

une flamme qui me rafraîchit dans un square désert, auprès d'un monument quelconque.

En pleine nuit je pris le train pour Sébastopol. Une matinée grise à la station de Djankoi, je fus frappé par la nouvelle atmosphère – l'atmosphère douceâtre des salines, le parfum résineux des tamaris. La mer était proche.

Que d'émotions ! De ma couchette près de la fenêtre, je peignais avec fougue, craignant de perdre un détail de ce Midi nouveau. Vignobles, cyprès. Tout noyé dans une buée rosée. Il était quatre heures du matin. Le train se ruait sous les tunnels, une locomotive à l'avant, une locomotive à l'arrière, pour gravir les rampes brusques du terrain. Le sifflet allègre faisait écho à la joie et à la vie de mon cœur. Le soleil éclaboussait le wagon. Je m'élançais d'une fenêtre à l'autre. Alma, Inkermann, lieux historiques de la guerre.

Soudain le train stoppa dans une gare. « Terminus ! »

Sébastopol ! Un triomphe de lumière, de propreté. L'éclat d'une ville maritime. Des matelots grands et solides. Sur les boulevards d'une clarté aveuglante, les acacias projettent une ombre violette, presque noire. La ville suit le découpage fantaisiste de la côte, qui domine l'eau, par endroits, de cent mètres de haut. Les rues montent, descendent. On voit la mer de trois côtés à la fois. Dans la baie, entre des cuirassés gigantesques, filent de rapides vedettes blanches. Le soir j'écoutais au jardin public qui donne sur la mer l'insurpassable orchestre de la marine impériale.

À deux kilomètres de la ville, au centre de l'effroyable champ de bataille de 1854, sur un tertre, on a élevé un monument en souvenir de la farouche résistance de la cité. Reconstitution de la scène historique sur un panorama d'au moins soixante mètres où dans le paysage se continuait la bataille.

Le lendemain, dans le port bruyant et agité, je pris pour Yalta – quatre-vingts kilomètres – un grand bateau clair, astiqué, avec d'exubérants passagers de toutes races.

Une dernière sirène, un tourbillon d'écume, quelques coups de barre et nous sommes au large. De la cité blanche il ne reste qu'un mirage.

Le départ éveille toujours en moi un sentiment d'allégresse. L'âme du peintre est insatiable.

J'ai trouvé dans le Midi une nouvelle patrie. Patrie de couleur, patrie de lumière. Au-dessus de la surface soyeuse de la mer bleu-noir, se déroulait une fresque chaude de caps rouges, de vallées vert-émeraude, de vignobles et, plus loin, à l'horizon, l'âpre paysage gris-mauve des *yaiïla*. Ainsi dénomme-t-on les ondulations arides au-dessus de la côte.

À Yalta, je m'installai dans le quartier tartare, montagneux, de Direkoy, grâce à l'argent qu'Alexandre et moi avions gagné à Saky en mettant mes études en loterie. Le soleil n'était pas encore levé que je courais déjà, déjeunant d'une tomate dans la main droite et d'une tomate dans la main gauche, vers Oryanda, parc impérial où l'on admire les vestiges d'un palais dont le site est digne de l'Hellade.

Une de mes plus belles randonnées fut celle d'Ai-Petri. Au lieu de marcher vingt-cinq kilomètres sur une route carrossable, je coupai par un raccourci ces onze kilomètres à travers une forêt compacte, pour monter jusqu'à plus de mille mètres. Sur les hauts plateaux dominés par les contreforts abrupts d'Ai-Petri<sup>69</sup> (ces contreforts tombent parfois à pic sur la mer), je découvris le soleil surgissant des flots au milieu d'un incendie bizarre. L'air était si limpide que j'aperçus au ras de l'horizon, une bande quasi irréaliste, - la côte de Turquie.

Conquête magnifique, mais que je payai cher. J'avais déchiré mon unique pantalon et arraché mes semelles que je fus obligé de maintenir avec des herbes tressées. En rentrant à Yalta, parmi la foule ultrachic venue de Moscou et de Pétersbourg, devant les magasins de souvenirs et les tableaux de clair de lune, je dissimulais avec ma boîte de couleurs le fond de mon pantalon troué.

Malgré tous ces drames, je peignais sans arrêt, le cœur débordant de joie. Dans le port où accostaient les felouques. Dans les parcs, aux allées de cyprès grandioses. Sur la plage

---

<sup>69</sup> Montagne de 1 600 mètres à 25 kilomètres de Yalta. (NdA)

devant le ressac coloré des vagues indomptables. Sous les immenses pins des forêts muettes.<sup>70</sup>

### *LE TRIO*

Pierre a grandi. Il aime la pêche, il aime la chasse, mais il s'intéresse surtout aux abeilles. À nous deux, nous avons construit plusieurs ruches modernes, des ruches Dadant. Elles sont rangées dans le jardin comme de coquettes maisons miniatures sur pilotis, à côté des ruches primitives de Théodore.

Je ne craignais pas les piqûres d'abeille. Théodore les redoutait. Il restait parfois une semaine enfermé dans sa chambre pour ne pas montrer sa joue enflée comme un ballon.

Tête nue, j'aidais Pierre à dédoubler les ruches. Petrous, le visage hermétiquement protégé par une voilette, après avoir enfumé les abeilles, sortait les cadres, les secouait sur un drap. Nous cherchions la jeune reine dans l'épaisse couche grouillante afin de prévenir le départ du nouvel essaim. Mon frère tenait beaucoup à sa race d'abeilles qu'il avait fait venir du sud de l'Ukraine.

Vers ma fin de l'été, il transportait ses ruches dans la forêt, tout près des champs fleuris de sarrasin. Les abeilles au lieu de faire dix kilomètres aller et retour n'avaient qu'à déposer leur pollen presque sur place. C'est grâce à cela que les nombreuses ruches (plus tard il est arrivé à en avoir quarante-six) revenaient à Krolevets avec un gros supplément de miel, et que Pierre était fier d'apporter sur notre table à thé un large rayon tout luisant.

Comme Pierre était le benjamin et qu'il avait un caractère doux et serviable, tout le monde le gâtait. C'était un joli garçon blond à la voix tendre. Il aimait s'enfermer dans le salon et chanter pour lui-même ses romances préférées. La tête levée, il s'accompagnait de la mandoline.

---

<sup>70</sup> En Crimée, à cause du manque d'eau, il n'y a pas d'oiseaux dans les forêts. (NdA)



Après le mariage des aînés, lorsque Pierre eut grandi, notre différence d'âge ne se remarquait plus. Avec lui et Alexandre nous habitons la même chambre et nous formions un trio uni.

Notre chambre était grande, toute blanche, éclairée par une fenêtre donnant sur la rue. À droite, dans le coin le lit d'Alexandre, à gauche le mien. Sous la fenêtre un large bureau à nombreux tiroirs (le bureau de papa), en face le long du mur, le lit de Pierre. Une grande armoire de noyer. Comme nous aimions notre chambre de garçons! Que de fois nous y avons travaillé jusqu'à deux heures du matin.

Sachko qui n'avait pu à cause de sa santé suivre les cours d'une grande école, complétait son instruction à la maison. Il lisait dans son lit les grands classiques russes, des livres scientifiques, historiques. Il avait aussi pris l'initiative de se procurer une encyclopédie (l'Université de sa chambre) qu'il consultait à tout instant. Pour chaque mot, chaque terme, il trouvait une explication exhaustive. Cette méthode élargit à tel point ses connaissances qu'il pût aborder aisément n'importe quelle question.

C'est aussi entre ces quatre murs que j'ai pioché les mathématiques avec mon camarade d'enfance Roudenko, le fils de ce charmant Ivan Lvovitch que nous taquinions sur le nom scabreux du constructeur de son poêle.

Je ne sais comment je pouvais supporter l'éternel violon d'Alexandre qui jouait dans la grande salle depuis le matin jusqu'à minuit, la mandoline de Pierre et les déclamations de Barbara.

Cette chambre a été le témoin de tant de scènes burlesques, de confidences, de discussions animées sur les problèmes les plus brûlants et les plus surprenants : l'Ukraine, Dostoïevski, Dieu, Zarathoustra, Karl Marx, Tolstoï, Gandhi, etc.

## *AMITIÉ*

De temps en temps, nous nous échappons, Pierre et moi, de cette maison trop peuplée, trop agitée, pour prendre l'air en liberté, dans la nature tant aimée.

Les derniers œufs bouillis et mis dans la gibecière, nous filons d'un pied alerte. Au saut de la première barrière (une petite marche de bois permet toujours de les enjamber), petit malheur : les œufs ont crevé et arrosé le derrière de Pierre. « Chaque fois que je veux des œufs durs tu les cuis à la coque! Chaque fois ils m'arrosent », gémit Pierre en essuyant avec des herbes son pantalon clair.

Les champs moissonnés nous permettent de prendre n'importe quelle direction. D'ailleurs personne, sauf Koukla, ne nous défend de passer. Nous buvons l'air transparent d'octobre pendant des kilomètres. Bondissante et gaie, Arza nous précède. Nous parlons de nos projets pour l'hiver, de nos pensées les plus intimes. Qu'y a-t-il de plus doux que l'amitié entre deux frères !

Les chaumes de blé coupé piquent et les mottes des champs de pommes de terre retournés fatiguent. Mais par moments nous avançons sur des prairies fauchées, tondues, plates, dont la verdure extraordinaire nous exalte. Ce ne sont pas des prairies, ce sont des gazons d'herbes courtes, soyeuses, sur quoi l'on glisse léger et ravi.

Avant de descendre dans Popiv Iar, nos oreilles vibrent soudain : « Trrr, trrr, trrr...» Arza a levé une bande de perdrix. « Ban, ban ! » Pierre n'est pas un chasseur aussi habile que Michel mais rarement il rate son coup. Arza ramène à nos pieds une perdrix au gésier gonflé de grains de sarrasin.

Nous continuons à battre le sentier juste au bord d'un profond ravin de terre glaise où poussent des trembles qui furent plantés par nous il y a fort longtemps. Pierre, futur agronome, admire l'essor de la plantation. Les champs ravinés en sont consolidés.

Il y a quelques années, dans toute l'Ukraine, on a célébré la Fête des Arbres, un premier mai. Le Directeur de notre école et la Directrice du Gymnase, nous ont emmenés dans un terrain vague, à la sortie de la ville, et nous avons transformé en jardin public ce ravin affreux, plein d'ordures, en y plantant des arbres. Chaque classe avait son secteur. Dans le groupe des

collégiennes, j'aperçus Natacha qui maintenait un jeune érable dans un trou tandis que sa partenaire tassait la terre en riant.

Le pope a béni les arbres, en suivant les allées et pendant que la fanfare de Kassitzky jouait du haut d'une butte centrale, on nous a distribué des petits sacs de bonbons.

Le froid arrive. Le soleil couchant darde ses ultimes rayons. Un grand tremble tout rouge s'allume comme une torche. Chaque feuille frémit, palpite dans un bruissement nostalgique.

Nos cœurs serrés d'angoisse devant l'avenir frémissent aussi.

## CHAPITRE XII

### MAGIE DE CRIMÉE

De nouveau nous sommes chez notre Tartare sourde à Saky.  
De nouveau le soleil flamboyant, la mer...

Cette fois encore pour alimenter notre bourse toujours vide, j'ai préparé malgré mon aversion croissante pour ce genre de croûtes, une série de clairs de lune pour estivants. Alexandre avec sa voix bien timbrée, son charme de causeur, son beau visage, sa chevelure de poète, avait grand succès parmi les mondaines de Pétersbourg et de Moscou. C'est grâce à elles que loterie et concert réussirent. Nous organisâmes à la fin de la saison, un concert au casino. Mon frère ténor, et moi baryton. La somptueuse salle était pleine de monde. Sosnovsky, l'éléphant organiste polonais de l'église catholique de Pétersbourg, nous accompagnait<sup>71</sup>.

Pour le remercier, nous l'invitâmes à déjeuner. Il choisit le restaurant d'un grand hôtel du parc, commanda poulet, vins fins, alors qu'Alexandre et moi, provinciaux épouvantés, n'avions commandé que beefsteak et côtelette russe. De nos cent roubles de recettes, il ne nous resta que « pattes et cornes »...

Après sa cure, Alexandre me quitta et moi, toujours attiré par la magie de la Crimée, je continuai jusqu'à Sébastopol. J'étais envoûté par la mer et faillis le payer cher.

Pendant que je peignais en plein midi les ruines byzantines de Chersonèse où saint Vladimir fut baptisé, à deux pas des énormes berthas qui défendent la ville, un soldat m'arrêta et m'emmena au corps de garde. Il ruisselait de chaleur, le pauvre type, sous sa capote de laine !

Tout l'après-midi, je me tournai et me retournai sur une affreuse planche, au poste. On m'accusa d'espionnage au

---

<sup>71</sup> C'est Sosnovsky qui me prêta la fameuse *Histoire de l'Ukraine* de M. Hrouchevsky, où ce dernier exposait sa nouvelle conception sur l'origine du peuple ukrainien. (NdA)

service des Japonais, car les soldats trouvèrent sur moi un guide avec des cartes de Crimée. Par bonheur un gendarme de passage me sauva : « Mais c'est un peintre ! Si vous aviez un appareil photographique, me dit-il courtoisement, ce serait autre chose. » Il déchira mon étude et je partis, ayant peut-être échappé à la forteresse.

À Sébastopol je pris, comme l'année précédente, le bateau jusqu'à Yalta. À Yalta, j'abandonnai le bateau pour une petite vedette qui m'emmena plus loin, à Aloupka, station réputée de bains de mer. C'est là que le célèbre prince Vorontsov, conquérant du Caucase (la guerre dura soixante-quatre ans), bras droit d'Alexandre 1er, bâtit son palais l'Alhambra, inspiré de celui de Grenade, dans un parc paradisiaque aux cèdres majestueux<sup>72</sup>.

Heureusement, je trouvai à donner des leçons. Cela me permit de m'installer dans une pension et de vivre comme un touriste aisé.

Quelle ivresse pour le jeune Ukrainien que j'étais ! Venir de plus de mille kilomètres, avoir sa chambre à soi dans le pays dont rêvent même les Russes riches, être indépendant, acheter pour quelques kopecks du chasselas doré, des melons persans, vivre sa fantaisie !

## *AVENTURES*

Un soir, sans mot dire à quiconque, je partis à l'aventure. Première étape : Simeïz, six kilomètres d'Aloupka, plage aristocratique où je pris un bain. Toute la côte autour de Yalta est très haute et extrêmement accidentée. Elle se découpe en

---

<sup>72</sup> Mikhaïl Vorontsov (1782-1856), gouverneur de la Nouvelle-Russie (région administrative du sud de l'Ukraine). Le palais d'Aloupka, construit entre 1828 et 1848, est l'œuvre de l'architecte anglais Edward Blore. Le parc, dû aux soins du jardinier-botaniste Karl Keebach, s'étend sur plusieurs centaines de mètres carrés et présente plus de deux cents variétés et essences de bois. Ce palais a été la résidence de Winston Churchill lors de la conférence de Yalta, en février 1945.

prenant des formes si bizarres qu'on les a baptisées le Chat, le Moine, le Berger, l'Ours, le Nid d'Hirondelle.

Le soleil se couchait derrière le dos arqué du Chat. Ai-Petri était enveloppé de nuages roses. Je gravis les nombreuses marches conduisant au sommet de la Diva, immense pyramide qui surgit des flots. Des larmes d'extase me venaient aux yeux. Jamais je n'ai éprouvé le charme de la mer comme ce soir-là. Les silhouettes fantastiques des montagnes aux contreforts sauvages tombaient à pic dans l'eau couleur de vif-argent où dansaient émeraudes, malachites et topazes.

Je grimpai sur la rive abrupte, odorante, et je m'enfonçai dans les ténèbres romantiques de la nuit. Le grand disque pourpre de la lune montait insensiblement. Soudain il apparut splendide et glorieux. Dans un calme angoissant, un souffle caressait ma chevelure. Ma boîte de couleurs heurtait en mesure mes épaules.

Brusquement la route tourne vers la mer. Parmi les cyprès noirs la lune éclaire d'une lumière verdâtre les murs d'une villa mystérieuse. « Ah ! Est-ce ici que je vais passer la nuit ? » Le portail est grand ouvert, les fenêtres et les portes béantes. Par terre de fantastiques ombres noires. Mes cheveux se hérissent de peur. Sans oser regarder en arrière, je cours, hors du parc, poursuivi par les esprits nocturnes, en serrant des cailloux dans mes mains.

Au loin une lueur surgit. Une autre lueur apparaît... Une ferme ? À minuit j'y arrive. Longtemps je frappe à la porte close. Enfin une voix de femme répond : « Qui est là ? – Un peintre égaré. » Elle ouvre avec méfiance. Elle est seule, les enfants sont couchés.

Dans une petite salle à manger, sur quatre chaises recouvertes d'un drap éblouissant, la jeune femme craintive m'organise un lit de fortune où je m'abîme jusqu'au matin. Le soleil brutal de Crimée m'éveilla en sursaut. Où étais-je ? Quel bonheur de voir se lever un jour nouveau ! Quel bonheur de partir libre et jeune à la découverte du monde !

Lorsque mon accueillante et jolie hôtesse m'apporta à déjeuner, elle m'avoua en souriant : « Comme j'ai eu peur hier

soir en vous ouvrant la porte! J'ai cru que des voleurs allaient me tuer. »

Vers midi, je suis arrivé aux Portes de Baïdary, col fameux entre les hauts plateaux de Crimée et les terrasses riantes de la côte. C'est ici que le voyageur qui arrive du nord découvre, ébloui, un paradis qui descend jusqu'à la mer.

En traversant un des villages grecs où je venais de peindre une étude, je fis halte dans un café. Ces villages, vestiges de colonies fondées au XIV<sup>e</sup> siècle par les empereurs byzantins, se retrouvent dans toute la Crimée. Je parlai grec à quelques-uns des plus anciens et même je lus à haute voix leur évangile devant l'assemblée émerveillée.

« Oh ! Cher Puce, comme tu aurais été fier de moi ! »

Dans la propriété importante d'un richard moscovite, Ouchkov, le vignoble est anéanti par le phylloxéra. Je visite les hangars où dorment tristement les tonneaux monuments, hélas vides.

À la belle villa toute blanche, j'ai présenté ma carte d'étudiant et mon passeport, l'époque 1906 est si troublée! Le maître d'hôtel me rapporte courtoisement l'autorisation de jeter un coup d'œil sur la galerie de tableaux et sur le parc.

Dans une autre propriété j'arrivai en plein midi. On m'invita à déjeuner. Une grande salle fraîche demi-éclairée, une longue table couverte d'appétissants zakouski inconnus. Avec quel entrain j'ai raconté mes aventures de la nuit.

Mes hôtes étaient affables. Il semblait que j'avais vécu depuis dix ans parmi eux.

Accueil patriarcal des Slaves, heureux temps des années bleues d'étudiant, uniformes bleus auxquels sont ouvertes toutes les portes de l'hospitalité!

Au café, mon voisin, un peintre aveugle, raconta avec animation son séjour à Paris. Pour la première fois, ce mot « Paris » m'impressionna magiquement. Avec une expression étrange dans ses yeux vides, il observa : « Lorsqu'on rabote une peinture en pâte, on obtient une surface remarquable. »

Le jeune apprenti-peintre ne devait jamais oublier ce détail de métier.

Quand je revins à Aloupka, je fus reçu avec des cris et de grands gestes d'amitié. Mon propriétaire tartare, le Grec bedonnant vendeur de pâtés, le long boulanger turc commençaient à s'inquiéter et avaient signalé à la police la disparition de l'étudiant Gritchenko. Cet été-là, un jeune estivant de Pétersbourg s'était déjà tragiquement tué dans la montagne. On n'avait retrouvé que son uniforme d'étudiant.

Parti pour un jour, j'avais vécu une semaine de pérégrinations.

Quelle vie ! Quelle indépendance ! Quelle liberté !

À l'automne lorsque dans les vignes les grappes prirent des reflets d'ambre et d'agate, j'allai à pied à Gourzouf et même derrière la montagne de l'Ours.

D'abord, en vedette jusqu'à Yalta. J'aimais ces petits bateaux pilotés par des Grecs qui, pour quelques sous, longeaient la côte en s'arrêtant de port en port. Tout nous enchantait. Les plages fourmillantes de baigneurs nus, le sentier capricieux des douaniers, les villes opulentes, les palais de la famille impériale et surtout l'eau bleu-noir, lourde et profonde sur laquelle nous glissions, fascinés.

Ma voisine était une jolie étudiante. Je ne savais comment lier conversation avec elle : « Combien pensez-vous que notre vedette fait de nœuds à l'heure ? » Question stupide, mais nous avons fait connaissance et bavardé avec un enthousiasme juvénile.

À Yalta, je l'accompagnai jusqu'à sa maison. Elle disparut dans la pénombre d'un haut escalier, à mon regret et quel regret !

Après avoir parcouru de longs kilomètres, la nuit me surprit quelque part, loin derrière l'Ours. Ténèbres totales. J'avançais entre les rangs serrés des vignes. Grappillant du raisin très sucré.

Soudain, debout devant moi, un garde me couche en joue, menaçant. Les grappes tombèrent de mes mains. Il était persuadé que je volais des paniers de raisins et la loi l'autorisait à tirer sur les charpardeurs.



« Je suis peintre, fis-je d'une voix tremblante, voulez-vous m'indiquer comment aller à Barkoff ? » Il me renseigna et je repris ma marche dans l'ombre épaissie.

Enfin le sentier débouchait dans un parc. Seuls des rectangles lumineux éclairaient comme un conte le palais fantôme. La porte monumentale était ouverte. Pas un bruit, pas une âme.

Une minute, médusé, debout, j'ai écouté le silence et je suis parti dormir à la belle étoile.

C'est pendant ce deuxième voyage en Crimée que Nicolas me rejoignit. À la fin de mon séjour, j'habitais une chambre dans un long chalet rustique loué à de jeunes institutrices de Pétersbourg, parmi lesquelles j'étais le seul homme. Notre propriétaire-cuisinier, cyclope drôle et bonasse, nous apportait des plats méridionaux que nous dévorions sur la spacieuse terrasse où s'ouvraient toutes nos chambres.

Ce chalet, situé très haut sur la colline, dominait le parc des Vorontsov, vaste panorama de verdure nuancée et d'eau chatoyante.

Un après-midi, nous louâmes une élégante victoria tartare surmontée d'une claire ombrelle, pour jouir de la radieuse route en corniche qui va, pendant seize kilomètres, d'Aloupka à Yalta. Nous avons emmené avec nous une des charmantes institutrices pour laquelle mon frère commençait à avoir un faible.

Nicolas est maintenant un *barine*. Sa belle situation au chemin de fer, à Taganrog, lui permet ce voyage de luxe. Nous avons déjeuné au restaurant tartare en vogue. Cette fois nous avons osé commander des plats coûteux, du poisson grillé. Nous nous sommes surtout régalés de chachlik, ce mets oriental fait de petits dés de mouton rôti, servi avec de l'oignon frais haché.

Le soir nous avons écouté une magnifique musique dans le parc du casino, et nous ne sommes rentrés qu'à deux heures du matin. Nicolas manifestait son bonheur en nous chantant ses plus émouvantes chansons d'Ukraine.

## TAGANROG

Quand vint l'automne, j'empruntai à Yalta, comme l'avait fait mon frère, le petit bateau de cabotage qui remonte lentement par Théodosie et Kertch jusqu'à Taganrog.

À Théodosie, je visitai le musée atelier du célèbre peintre Aïvazovski<sup>73</sup>. Les marines romantiques que j'avais tant admirées enfant, dans les numéros de la *Niva*, m'ont déçu. Sensibilité factice, palette fausse. Pourtant son nom est connu, ses marines ornent même le palais du sultan.

Kertch est situé tout près de la mer d'Azov dont les marins redoutent les tempêtes hivernales. Le musée est plein d'objets antiques et préhistoriques trouvés dans les tombeaux qui ont gardé jusqu'à nos jours les vestiges d'innombrables civilisations. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on voyait encore le haut monument élevé à la gloire de Mithridate le Grand.

J'ai retrouvé à Taganrog, chez Nicolas, mes deux frères amis Alexandre et Pierre.

Notre quatuor jouissait sans mesure de l'appartement confortable de Nicolas. Trois grandes pièces. Des repas apportés d'un bon restaurant. Dès le départ du domestique, Nicolas soulevait le couvercle et nous taquinait en annonçant avec un malin sourire qui faisait trembler la fossette de son menton : « Mes gars, de la vache hachée ! »

Nous vivions dans une camaraderie complète, mais il m'est difficile d'oublier à quel point je fus blessé lorsque Alexandre découvrit et lut à haute voix, au milieu des éclats de rire de mes frères, la lettre d'amour que j'avais adressée à la fille du chef de Nicolas. Cette lettre avait été composée, ô sottise, au verso d'un livre.

Taganrog n'est qu'une grande ville industrielle et plate au bord de la mer. Rien d'extraordinaire à signaler sauf la légende qui s'y rapporte. C'est ici, dit-on, que mourut Alexandre 1<sup>er</sup>,

---

<sup>73</sup> Ivan Aïvazovski (1817-1900), peintre russe d'origine arménienne né à Théodosie, connu pour ses peintures marines.

l'adversaire de Napoléon. Son corps fut ramené en grande pompe à Pétersbourg où il fut enterré à la forteresse Pierre et Paul. Mais une légende affirme qu'Alexandre avait déjà quitté le pouvoir, pour devenir moine en Sibérie où il serait mort comme un saint et enterré incognito. Il y a quelques années, les bolcheviks ouvrirent les cercueils des tsars pour s'emparer des bijoux. À l'étonnement de tous, le cercueil d'Alexandre 1er fut trouvé vide.

Pour nous Taganrog éveillait des souvenirs plus familiers. Nous y retrouvons avec émotion l'ombre très chère de notre Didouchka.

N'est-ce pas ici qu'il avait visité l'église grecque et entendu pour la première fois chanter : *Kyrie eleison* ?

N'est-ce pas ici qu'il avait vu retirer de l'eau un monstrueux bélouga de cent vingt livres ?

N'est-ce pas ici qu'il rapportait à son Itchnia lointaine le sel introuvable en Ukraine et le fameux caviar ?

### *BEAUX-ARTS A KIEV*

Ma passion pour la peinture et les vagabondages me firent rentrer à Kiev avec un mois de retard. Je m'installai avec Bilodid, mon fidèle camarade de Boursaki. Il m'avait déjà fait inscrire à la Faculté des Sciences Naturelles dont je devais suivre les cours tout en continuant mes études de peinture.

Un beau jour pendant que j'effectuais une copie au musée, un étudiant inconnu m'aborda aimablement en tortillant sa petite barbiche rousse: « Aimeriez-vous travailler dans notre atelier ? Chaque samedi Serge Sviatoslavsky fait des corrections et nous donne des conseils. Nous avons un modèle vivant. »

Le jeune étudiant se nommait Vladimir Denisov. Il devait devenir un de mes amis les plus intimes.

Je ne dormis pas de la nuit. « Un modèle nu ! Une femme nue ! » Le lendemain, à l'atelier, je n'ai pensé qu'à mon travail et ce n'est que le soir dans mon lit que je me suis remémoré mon émoi de la veille.

Quel étonnement de retrouver à l'atelier le peintre Matvéiev ! Un an plus tôt, nous avions fait le voyage de Pétersbourg dans le même compartiment, en compagnie de sa femme pâle et blonde, aux lunettes d'or, et d'un autre étudiant à l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg.

Quelques jours plus tard, Sviatoslavsky m'invita à aller le voir dans son atelier. Premier vrai peintre sur mon jeune chemin. Une barbe de moine, vif, enthousiaste, membre des célèbres Cinq de Moscou, ennemi mortel d'Aivazovsky.

Il me complimenta sur la fraîche lumière de mes études de Crimée, m'indiqua une vraie palette de couleurs solides et m'engagea à jeter la moitié des couleurs suspectes de ma boîte. J'avais essayé de traduire chaque teinte par une couleur sans mélange. N'était-ce pas déjà par amour instinctif pour Delacroix dont la palette comptait cinquante-quatre couleurs ? En effet, en peignant les rochers tachetés par le soleil et leurs reflets dans l'eau, j'avais employé, sans l'avoir apprise, la méthode divisionniste des peintres français.

Matvéiev, partisan des « grisailles de marécage » en vogue à Moscou, me taquinait sur mes barbouillages qu'il appelait « l'omelette de Crimée ». Mais Denisov défendait mon enthousiasme inné pour la couleur, pour l'Orient. C'est pourquoi nous conçûmes tous deux le projet de partir l'été suivant à la conquête de la lumière.

C'est encore chez Sviatoslavsky que je fis connaissance d'une jeune femme qui rentrait de Paris. Tout de suite nous fûmes amis.

Elle m'invita à prendre le thé chez elle. C'était une musicienne avertie. Pendant qu'elle me jouait un prélude de Chopin, j'écoutais en songeant à Paris dont l'image fulgurante me devenait de plus en plus réelle. Elle me montra ses études de France, les dessins de son ami Jean Marchand. Une vieille dame, d'une courtoisie d'autrefois, nous conduisit dans la salle à manger où le thé était servi. Dans un coin parmi des cahiers et des manuels, une grosse fillette sauvage nous regarda. La

jeune femme était jolie, vive, accueillante, une vraie Ukrainienne : c'était Sonia Lewitska.<sup>74</sup>

### *LE THÉÂTRE*

En Ukraine, on raffole du théâtre. L'Ukrainien, vif, curieux, amoureux du comique, aime toujours et partout faire rire. Il raconte avec humour, improvise des scènes amusantes, parodie les Russes Moscovites, mime les Tziganes et les Juifs, contrefait leur accent.

Pendant la grande foire, quand la maison était vide, Pierre et moi jouions la comédie.

Nous sortions de dessous le lit les grandes bottes de Didouchka, roulions autour de nos pieds les bandes qui nous servaient de chaussettes, en laissant exprès retomber à l'extérieur de la botte un morceau mal roulé. Telle était l'habitude de certains moujiks qui ont toujours l'air grotesque.

Sur la tête, le haut bonnet d'hiver de Théodore, sur les épaules la joupane de grand-père, c'en était assez pour faire de nous les types que nous voyions au marché : Pierre le paysan, moi le tzigane. Mon frère faisait sortir de notre chambre une jument imaginaire et commençait un marchandage oriental.

Une dizaine de fois nous claquons main contre main, à grands tours de bras, en proposant un prix. Chacun garde son sérieux. Le cheval acheté, nous nous mettons à rire comme des idiots en sautant jusqu'au plafond.

Presque chaque jour, des bohémiens nous harcelaient, aussi n'était-il pas difficile de les imiter. Sous prétexte de bonne aventure, les femmes volent les poulets, les hommes les chevaux.

---

<sup>74</sup> Sophia Lewytska (1874-1937), peintre d'origine ukrainienne qui a longuement vécu à Paris, connue pour sa peinture et graphique proche du cubisme et du postimpressionnisme. Elle a exposé au Salon d'automne et au Salon des indépendants.

Nous mimons l'affaire du tzigane qui raconte à ses enfants qu'il va acheter un beau cheval. Un des gosses fou de joie, crie : « Alors, je le monterai, je lui donnerai de grands coups de pied ! Imbécile, rétorque le père, tu vas le faire crever. » Et sans attendre l'achat problématique, il bat l'enfant pour tout de bon.

Notre fantaisie ne s'épuise pas. Deux Ukrainiens se promènent sur la haute rive du Dniepr.

- Regarde, mon vieux, on dirait que quelqu'un se noie !
- On le dirait.
- On pourrait sauver le malheureux.
- Eh ! Oui, compère, on le pourrait.

De nouveau, rires sans fin.

Pendant les fêtes de Noël, nous organisons un vrai théâtre. La scène est dans la chambre des jeunes, le public dans celle de maman. Un rideau le sépare. Sur des rangs de chaises et de fauteuils ramassés dans toute la maison, nous faisons asseoir maman, Baboussia, Didouchka, les visiteurs éventuels, les domestiques.

Avec une rapidité étonnante, nous inventons des scènes et des tableaux vivants tirés des contes de Gogol, même des reproductions de la *Niva*. Affairés, Pierre, Grégoire, Barbara et moi, retirons de l'armoire de Baboussia et de maman une chemise (la pile dégringole), des petits bonnets... Nous courons de la cuisine au hangar, au grenier, en rapportant un tas d'objets inattendus. Chacun se déguise. Bousculade... «Vite, vite », chuchotons-nous. Alexandre tire le rideau. Silence. Le visage des spectateurs s'éclaire.

Une procession s'avance. Le bonnet violet de Baboussia sur ma tête, une chemise de maman sur une jupe longue noire, je représente le curé latin (pour nous, enfants orthodoxes, il paraît si drôle). La pelle du four couverte d'une serviette jaune figure la bannière. Pierre me suit en vieille femme. Barbara m'encense avec une courge. Tous en chœur nous chantons : « Dominus vobiscum » !

Le rideau se ferme. Les spectateurs applaudissent, échangent leurs impressions, frappent des pieds sur le plancher pour réclamer le tableau suivant.

En un clin d'œil nous organisons la bataille de Tarass Boulba et de ses fils.

Enfoui dans la culotte de Didouchka bourrée d'un édredon, je fais Tarass Boulba. Un petit balai en crins de cheval sur la tête simule la fameuse mèche des cosaques. Des éclats de rire fusent par moments. Pierre et Grégoire travestis en séminaristes (une robe noire serrée à la taille par leur ceinture), remontent leurs manches pour se préparer à la bataille. Au fond, Barbara, en vieille mère, pousse des cris d'effroi.

De nouveau le rideau tombe. Applaudissements, félicitations, embrassades.

Notre amour du théâtre nous fit plus tard sortir des murs de la maison. Longtemps avant Noël notre jeune bande organisait, même par correspondance, un véritable spectacle. C'est ainsi que fut jouée au théâtre de la ville une pièce très prisée en Ukraine : « *Natalka Poltavka* », *Nathalie de Poltava* d'Ivan Kotliarevsky. Son humour, sa naïveté, la véracité des caractères, la simplicité et le charme de la langue ont tenté pendant un siècle les professionnels et les amateurs.

Malgré nos moyens restreints nous nous procurions des perruques et des costumes. Nous fabriquions des décors. On peut dire, sans exagérer, que toute notre famille depuis Pierre jusqu'à notre mère prenait part à ces spectacles. Baboussia, maman, Didouchka, étaient fiers de voir nos noms sur de vraies affiches collées dans tout Krolevets:

Natalka Poltavka.....Barbara Gritchenko  
Vozny (le vieil amant).....Alexis Gritchenko  
Pierre (le jeune premier).....Nicolas Gritchenko  
Régisseur.....Ivan Gritchenko

La recette au profit des œuvres de la ville.

Avec grand talent, notre sœur se transformait en héroïne ukrainienne. Il lui suffisait de se parer de notre costume national. Jupe faite d'une plakhta à carreaux, chemisette blanche brodée, veste de velours noir serrée à la taille et

bordée d'un galon rouge. Sur la tête, une couronne de fleurs des champs terminée par un bouquet de rubans de toutes les couleurs mêlés à la natte classique. D'ailleurs Barbara n'avait pas besoin de beaucoup de fard et d'artifices. Son visage aux joues naturellement roses, ses yeux bruns qui jetaient des étincelles, sa taille souple, son jeune buste rond, sa belle tresse, ses brusques passages de la tristesse à la joie débordante, sa diction expressive et lyrique, tout la désignait pour devenir une véritable actrice.

Le plus grand admirateur de ma sœur était Mykolka Zerov. Jeune étudiant, fils du directeur de la banque, il est devenu l'ami de Barbara. Notre proche voisin, il venait chaque soir nous voir. Toujours gai, il nous racontait des histoires drôles en riant, la bouche de travers. Jamais il ne quittait sa canne ou sa casquette blanche à bandeau bleu. Sa démarche était comme lui : légère, bondissante, toujours en avant. Barbara, changeait d'expression en recevant les pièces ukrainiennes que Mykolka lui apportait sous le bras.<sup>75</sup>

Une seule ombre au tableau. Barbara, qui avait une voix charmante détonnait facilement.

Avec une patience d'ange, pendant nos nombreuses répétitions, Alexandre lui faisait étudier la chanson de Nataalka

---

<sup>75</sup> Plusieurs années plus tard, je fus stupéfait d'apprendre à l'étranger, à des milliers de kilomètres de notre petit Krolevets, que Mykolka Zerov s'est placé dans les premiers rangs de la littérature ukrainienne comme une autorité et comme un traducteur doué de l'Odysée. Il a payé cher son amour et son enthousiasme pour l'Ukraine. Les bolcheviks l'ont déporté en Sibérie pour le sévère livre qu'il écrivit sur la littérature soviétique.

Son nom s'ajoute à la longue liste des Ukrainiens célèbres du pays de Tchernigov. (NdA)

Mykola Zerov (1890-1937), poète, critique littéraire et traducteur de la poésie antique, chef de file des néoclassicistes ukrainiens. Accusé d'appartenir à une organisation terroriste nationaliste, il a été arrêté et exilé aux îles Solovki, où il a été fusillé en novembre 1937, à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution, avec d'autres représentants de l'intelligentsia ukrainienne.



par laquelle s'ouvrait la pièce. Des centaines de fois sur le piano ou le violon, le même motif était repris.

Le grand jour venu, la maison était en fièvre.

Au théâtre, nous observions avec émotion par le trou du rideau la foule dense qui remplissait la salle. Au premier rang, l'aristocratie de Krolevets : notre procureur vieux et sourd, un lorgnon d'or chevauchant son grand nez. À côté de lui la belle popadia, femme du pope de notre paroisse, le directeur de notre école, boitillant, la canne à la main, le commissaire de police en costume de parade. Plus au fond, notre tante avec sa fille Nathalie. Cependant, notre mère vendait les billets. Aux galeries, s'entassaient nos camarades de jeux.

Dernières minutes nerveuses. Barbara jette quelques regards d'actrice dans la glace et les trois boum, boum, boum annoncent le lever du rideau. Il monte sans bruit.

Un léger grincement de porte, Natałka paraît. Tout le théâtre est ensorcelé. À l'orchestre, près de la rampe, notre Kassitsky pommadé jette un coup d'œil de biais à Barbara tandis qu'il commence divinement l'accompagnement au violon.

Natałka d'une voix incertaine brise le silence :

Le vent souffle, souffle si violent  
Que les arbres courbent la tête.

Au deuxième couplet, la voix ne suit plus le violon. La belle popadia chuchote à l'oreille sourde du procureur... Celui-ci, sans rien comprendre, la main en cornet sur l'oreille, hurle dans la salle : « Oui, elle est délicieuse, n'est-ce pas ? » Et Alexandre, dans le trou du souffleur, la pièce en mains, roule des yeux désespérés, en essayant de ramener au ton la voix de sa sœur.

Je perds mes jeunes années,  
Dans le malheur atroce  
Dont je ne vois pas la fin.

Par miracle le trac s'apaise, la voix s'affermi :

Où es-tu mon Pierre ?  
Où es-tu mon adoré ?  
Où demeures-tu si longtemps ?

Après le troisième couplet, parfait, plein d'émotion, la salle applaudit.

Barbara, en botte rouges avance émue vers la rampe, en roulant dans ses doigts un ruban du flot multicolore qui tombe de sa nuque.

À ce moment, Vozny, le vieux prétendant, qui se promène au fond de la scène, entame la conversation et chante:

Mes jeunes années  
N'ont pas connu la tentation.

Toute la salle éclate de rire, tant il est drôle avec sa voix chevrotante, ses pouces qu'il tourne sur son ventre, les gros souliers de Didouchka qu'il remue en rond pendant qu'il fait sa déclaration ampoulée, mi-slave, mi-ukrainienne.

Au moment où Natalka lui répond avec la finesse d'une paysanne bien élevée, Vozny sort de la poche de derrière de sa longue jaquette un mouchoir rouge, tacheté, qu'il passe cérémonieusement sur son nez.

Dans les galeries mes camarades crient : « Bravo, Lexis, bravo ! »

À l'entracte, Théodore se précipite avec fracas dans les coulisses : « Grand succès, des compliments dans toute la salle ! »

Pendant que nous buvons du kvas et mangeons des pyrijki, Théodore, pour exprimer sa joie, danse un hopak endiablé. Alerté, rouge, il glisse d'un pied sur l'autre, tombe, se relève, retombe sur un pied, projette ses jambes en avant, se redresse d'un coup de reins, fait claquer ses bras sur sa poitrine, et termine en tourbillonnant sur une jambe, bras étendus dans une pirouette de toupie déchaînée.

Le spectacle fini, la salle croule d'applaudissements. On rappelle, le rideau se relève plusieurs fois...

Le lendemain, notre mère au retour du marché, nous rapporte les nouvelles, rose d'émotion. Toute la ville parle du spectacle. La recette est formidable. La famille est à l'honneur.

## ÉPILOGUE

Oh ! Mon cher Pierre, compagnon fidèle de mes jours bleus ! Que j'aimerais te serrer dans mes bras, te regarder, te raconter de vive voix toutes mes souffrances et toutes mes joies, toutes les péripéties de ma vie, toutes mes pérégrinations pendant ces trente ans en Europe !

C'est à Kharkiv, dans cette gare tragique, que je t'ai embrassé pour la dernière fois en ce novembre lugubre de 1919, lorsque nous partions toi, pour le Caucase rejoindre ta femme et ta fille, moi, pour l'étranger et l'inconnu.

Pendant de longues années, j'ai vécu si étroitement avec toi, mon cher Pierre, que je revois jusqu'à présent ta tête blonde, tes yeux souriants, ta démarche allègre et balancée. J'entends ta voix musicale et ta mandoline lyrique.

Et vous mes autres frères, et toi Barbara, et vous, chère maman, qu'êtes-vous devenus ? Dans votre lettre reçue à Stockholm en 1937 vous m'écriviez : « Mon petit cerge est consumé. »

Comme je serais heureux si je pouvais, par miracle, même pour une journée, retourner parmi vous, parcourir notre maison, jeter un coup d'œil dans mon atelier, respirer jusqu'à l'ivresse le parfum de nos cerisiers en fleurs, mesurer de mes bras les arbres que j'ai plantés, courir pieds nus dans nos prairies, goûter le miel de tes ruches, plonger mon corps dans la rivière, préparer pour vous, ma mère, le samovar familial et vous porter les confitures sur notre heureuse terrasse, partir en pique-nique avec vous tous à la forêt de Kotchoubey, m'arrêter au cimetière et me signer devant les tombes douloureuses de père, Nadinka, Alexandre, et penser à toi, Nicolas qui dors solitaire à Sébastopol.

Depuis mon départ vous avez passé par de telles tourmentes, par tant d'événements effroyables ! Puis-je espérer que la rangée des tombes ne s'est pas allongée ?

Avec quel bonheur je revivrais encore une fois ce Noël glorieux, au sortir de saint Nicolas, où tous les douze sur un seul rang nous faisons craquer la neige sous nos pieds ! Tous

arrivés, les jeunes en costume d'universitaires, toi mon Pierre, dans ton uniforme tout frais d'étudiant agronome.

Combien vous étiez radieuse, ma mère, et fière de notre succès. C'est à vous que nous devons santé, éducation, formation morale, vous qui nous avez guidés patiemment, énergiquement, au milieu de tant de difficultés, avec tant d'amour.

## Quatrième de couverture de la première édition

L'Ukraine ?

Grenier à blé de l'Europe. Patrie de Gogol aux contes villageois si vivants.

Que connaît de plus le lecteur français ?

Vaste pays de quarante millions d'habitants, au sud de la Russie, entre la Pologne, la Mer Noire et presque l'Asie.

De son histoire mouvementée et dramatique, de ses cosaques zaporogues audacieux, de ses quarante hetmans, un seul nom a franchi la frontière: Mazepa! Et de l'héroïque réveil national du siècle dernier, seule la voix de Chevtchenko est arrivée jusqu'ici.

Aujourd'hui c'est une Ukraine toute neuve qui nous est révélée par la plume d'un peintre de talent.

À travers la vie pathétique d'une grande famille, nous apparaissent l'enfance et la jeunesse de *Bila Chelma*, le héros, ses compagnons de jeux, le grand-père tchoumak, Bourinki, le petit cheval roux, le moulin où gîtent les diables, le Dniepr immense, les forêts sans limite, la steppe infinie, Kiev, la capitale aux quatre cents églises, l'amour, les belles jeunes filles... Nous découvrons les mœurs saines et primitives d'un peuple enjoué, plein d'humour; nous suivons les saisons aux aspects si tranchés qui rythment son labeur et ramènent des fêtes aux réminiscences millénaires.

On peut dire de ce livre ce que Paul Guillaume écrivait en 1925 des toiles de Gritchenko : « Sa peinture est fraîche et somptueuse. Sa couleur est fragile et gaie. Il exalte sa vision dans un rythme lumineux, plein de style et de grandeur ».

Par touches spontanées, sensibles, colorées, des tableaux naissent, recréent une Ukraine vivante, joyeuse, intime, passionnée, laborieuse, que rien ne pourra étouffer, pas même le rideau de fer.



**René-Jean et Paul Fierens, *Alexis Gritchenko* (40 reproductions, 10 en couleurs), éd. Quatre Vents, 1948**

(extrait)

En novembre 1919 Gritchenko débarque à Constantinople. Il devait y passer deux années, deux années de privations, de lutte et de misère sordide. Pèlerin passionné de Sainte-Sophie, il quittait les splendeurs de la basilique pour aller s'étendre parmi la vermine des asiles de nuit. Après avoir joui des fabuleuses richesses que le soleil déclinant répand sur la Corne d'Or, il lui fallait, pour subsister, troquer un bout de chandelle contre un quignon de pain. L'artiste qui passait des heures à recueillir et inventorier des trésors, n'avait aux pieds que des souliers éculés et troués dans quoi l'eau et la boue venaient jouer les jours de pluie. S'il embrassait du regard des splendeurs sans égales, il n'avait sur ses épaules qu'un vêtement guenilleux. Il subissait la promiscuité des pires gueux contre qui il lui fallait défendre ses moindres objets. Un bout de crayon, une feuille de papier à de certains jours étaient pour lui d'inaccessibles convoitises. Qu'on lise le journal de son voyage à Constantinople, qu'on a publié à Paris quelques années plus tard. On y verra ce que peut la force d'une vocation. En dépit de tout et de tous, Gritchenko arriva à son but : dessiner et peindre. Le destin lui devait une revanche qui lui vint un certain jour, qu'un passant le voyant occuper à dessiner, s'approcha, regarda, entra en conversation avec l'artiste, le revit et acquit un lot important des aquarelles qu'il exécutait sur place, au coin des rues. L'amateur qui tirait ainsi l'artiste de la misère était un Américain, Th. Whitmore de Boston. C'est son intervention, son aide qui permirent à l'artiste de travailler alors avec quiétude. D'autres de ses aquarelles devaient plus tard traverser l'Atlantique acquises par Mme Slater-Kerrigan de New-York et divers amateurs. On peut connaître ce que sont ces notations et leur subtilité dans les reproductions qui ornent le livre de Gritchenko dont je parle plus haut. C'est l'Orient qui surgit dans une lumière caressante et diffuse. Voilà des coins



de port où les barques se pressent, noyées dans une brume matinale ; de hautes maisons apparaissent peu à peu s'éveillant sous la caresse du soleil ; l'étrave noire d'un paquebot joue sur le vert glauque de la mer. Puis ce sont les rues, des souks où la vie grouille multiforme et affairée. Les boutiques des fripiers recèlent tous les trésors des mille et une nuits ; cent Shéhérazades voluptueuses passent dans les faubourgs populaires, dissimulées sous leurs voiles. L'artiste nous conduit de Sainte-Sophie au hammam ; il dresse les mosaïques de Kakrié-Djami, les pierres des remparts et les vieux toits de tuiles avec pareil amour et semblable ferveur ; il apporte pareille joie enthousiaste à décrire une assemblée de derviches qui tournent comme de grands insectes blancs prêts à prendre leur vol et les fidèles accroupis sur les dalles de la mosquée, comme écrasés par la présence divine.

C'est partout un même frémissement, une même allégresse teintée de nostalgie. Toute la magnificence et tout le fugitif de ces divers spectacles s'imposent à l'esprit. L'Orient est là tout proche et cependant inaccessible. Byzance s'est livrée à Gritchenko qui la célèbre en des tons d'une rare harmonie et d'une splendeur enthousiaste. Il s'affirme un maître dans cet art de l'aquarelle, prestigieuse et variée. L'aquarelle pour lui, une chose fluide ; assez précise pour fier une image tangible, assez vaporeuse pour permettre au rêve toutes les évasions. Elle vaut par un sens très net des valeurs, par un coloris joyeux et clair qui poursuit la lumière, la saisit, la laisse s'enfuir pour mieux la posséder, un coloris qui évoque la fugacité évanescence du soleil à travers des baies, la molle ondulation des flots, la marche de l'ombre au rythme lent des heures. L'aquarelle de Gritchenko est un fruit oriental, tout opposée à l'aquarelle de Jongkind, mais comme celle-ci, captivante et séductrice, elle nous apparaît dans son œuvre d'alors, avec le recul des ans, comme un prélude à sa peinture, un prélude qui le fit connaître dès son premier Salon d'Automne parisien où elles furent exposées et aussitôt remarquées et applaudies.

De la Turquie, Gritchenko devait cingler vers la Grèce. Sans être insensible à la splendeur des formes de l'antique Hellade, ce n'est pas vers elles qu'il se dirige. L'austérité frissonnante des marbres n'est point ce qui l'attire. C'est vers l'art qui puise ses rêves à Byzance que son esprit veut s'attarder. C'est à Mistra qu'il va prier, c'est-à-dire composer des hymnes vibrantes dans la rutilance de la couleur.

Puis ce fut l'arrivée à Paris et la conquête de notre capitale. Il y vint, accompagné de quatorze caisses gonflées d'études, d'aquarelles et de dessins. Il se fit remarquer d'emblée au Salon d'Automne où on lui réserva exceptionnellement un ensemble qui constituait une petite exposition particulière. Mais l'argent américain était évaporé et il fallut qu'une fondation russe lui fasse une avance afin de lui permettre d'acquitter sa cotisation d'exposant. C'étaient, moins dures, guère moins tragiques, les tribulations de Constantinople qui se répétaient : la misère de la lâchait point. Gritchenko résista confiant en son étoile. Un carton sous le bras, il alla, de galerie en galerie présenter ses travaux. Un jour, il tomba chez Paul Guillaume. Paul Guillaume, amateur et marchand, l'un des pionniers de l'art contemporain et l'introducteur de l'art nègre en maintes collections, s'intéressa à cet étrange artiste, l'adressa à Zborowsky, un autre marchand, puis le fit connaître au grand amateur américain : Barnes, de Philadelphie, qui enthousiasmé acquérait et mettait en sa *foundation* dix-sept tableaux par Gritchenko. (...)

« *Aide-nous à extraire le diamant des foules impures !* » demande Renan à Pallas-Athénée. Partout où passa Gritchenko il trouva des diamants à extraire. L'Eternelle beauté qui git en toute chose lui présenta sans cesse quelques unes de ses facettes. Sa vie errante l'emmena vers des sites divers, pour lui remplis d'extase. Ses notes de voyage apportent de précieux renseignements sur ses tribulations. C'est à elles que j'emprunte une partie des renseignements sur ses séjours dans divers pays d'Europe.

Il va en Crête, s'arrête dans le palais du roi Minos, interroge les vestiges d'un art dynamique dont la puissance frappe d'admiration ceux qui l'étudient, mais il ne s'attarde pas au passé bien qu'il l'interroge et l'aime avec ferveur ; il parcourt la campagne et y exécute une série d'aquarelles et de peintures d'un rare degré de coloris, en leur simplicité et leur charme païen.

La plupart des terres européennes que baigne la Méditerranée l'ont vu peindre. Tout pour lui fut prétexte à un hymne de couleurs. La joie de peindre, le besoin de produire ne le quittent point. Ils sont en tout lieux ses inséparables compagnons.

Les peintres parisiens n'avaient pas encore découvert le Portugal. Friesz et Gritchenko furent les premiers qu'attira ce pays où l'hiver amène des brumes dangereuses et où l'été connaît l'éclat intense des soleils tropicaux, terre de contrastes, vibrante et mélancolique tour à tour. C'est en 1924 que Gritchenko parcourut cette noble Lusitanie qui faillit lui être fatale, car il s'y trouva gravement malade, seul, sans soins, loin de tout secours, sans famille ni ami. Avec exaltation il sut montrer Lisbonne, radieuse et magnifique, sous le soleil, Coïmbra majestueuse et grave entourée de sa riche campagne, et la vitalité de Porto et la splendeur des rives du Douro et toutes ces merveilles que la nature a accumulées sur ces terres comme pour les présenter à l'océan qui vient embrasser ses rivages.

C'est plus tardivement, en 1933, qu'il traversa l'Espagne, de Barcelone à Cadix et de Madrid à Malaga. Infatigable, il visita les monastères, les musées, les églises et les palais. Il travaillait du matin au soir, dans le froid ou sous la pluie comme sous le soleil, la joie au cœur, sans ressentir aucune fatigue. Tout lui était émerveillement : Tarragone dorée, avec son marché où les poissons scintillants s'échappent des corbeilles et frôlent des monceaux d'aubergines violettes, de tomates rouges, d'oignons blonds et dorés ; Sarragosse, terre de Goya, dont l'immense cathédrale domine l'Ebre qui lèche sa base, le couvent de Piedra au centre d'un paysage grandiose de rochers, de bois et de cascades ; Madrid et le Prado où sont accumulés tant de

joyaux de la peinture ; l'Escorial et son étrange palais, à la fois couvent et forteresse ; Tolède et ses indescriptibles merveilles où Gritchenko devait, un matin d'hiver, peindre une vue du fameux pont gothique de San Martino qui hélas ! n'existe plus. Partout, Gritchenko accumulait ses études, exécutait tableau après tableau dans une frénésie de travail à quoi tout le ramenait, travail concentré et opiniâtre qui le laissait à la fin du jour joyeux et las à la fois.

Il passa quatre mois à Séville et rien de la vie de la cité, rien de ses aspects mouvants ne lui échappa : les petits ânes qui trottent en caravane, les marchands dans la rue et les marchés, les denrées amoncelées, les fruits de la terre et de la mer, toutes les odeurs qui composent le parfum de l'Andalousie, et les courses de taureaux, et les splendeurs de l'Épiphanie et les cortèges de la Semaine Sainte. Il faudrait suivre l'artiste en Aragon, à Téruel et Albarracin, en vieille Castille à Cuenca, Alcalá de Hénarès, Sigüenza, Guadalajara. On pourrait composer un chapitre de ses explorations en Estramadure, à Trujillo, à Cacérès, à Guadalupe, à Talavera, à Salamanque, Ségovie, Avila, Aranjuez, à Grenade comme à Cordoue, à Malaga comme à Alicante et à Valence, dans les villes grandes ou petites, dans les campagnes, partout où le peintre trouvait des merveilles dont il fixait l'image, partout où séduit par le pittoresque de la foule et la grandeur du paysage, Gritchenko extasié décrivait les beautés de l'Espagne, terre de chevalerie où fleurit l'idéalisme.

Avant de quitter l'Espagne, Gritchenko voulut visiter les Baléares ; sa préférée parmi ces îles est la moins connue, Ibiza où déjà s'annonce la terre d'Afrique.

Il s'est promené en Corse et en a rapporté des tableaux où passent les splendeurs de l'île de Beauté. Il a célébré Toulon et la Côte d'Azur et exécuté en Provence quelques-unes de ses plus belles toiles. Il a apporté pareille flamme créatrice à retracer les beautés orageuses de la vieille Armorique, et lui, qui s'est montré épris des champs d'oliviers millénaires, qui a erré dans la campagne d'Assise où flotte le souvenir de saint François, de Cimabué et de Giotto, s'est ému au spectacle des ciels de Paris et des quais de Seine. Puis il a regardé vers les

pays du Nord où fleurissent les brumes. En mai 1933, après une brillante exposition à la galerie Druet à Paris, il est allé en compagnie de sa jeune femme, faire une fugue en Belgique, visitant Bruxelles, Gand, Bruges et Anvers. Deux ans plus tard, il est à Londres où, dans une exposition, ses tableaux devaient voisiner sans en souffrir avec les toiles de Renoir. Il y retrouva Constable qu'il admirait depuis longtemps, erra au British Museum, à la National Gallery, dans les multiples collections où s'accumulent les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays.

A l'automne de 1937 on trouve le vagabond ukrainien dans les pays septentrionaux. Il organise une exposition de ses œuvres à Stockholm, travaille sur les quais, revient par Gotembourg, passe par la Hollande, va, comme en pèlerinage, dans les musées d'Amsterdam et de La Haye et, par Rotterdam, regagne la France.

L'an d'après, en novembre, Gritchenko part pour La Haye, emmenant avec lui pour les exposer une cinquantaine de tableaux. Mais déjà la catastrophe guette le monde. La manifestation projetée ne peut avoir lieu... Et la guerre éclate qui arrête le travail de l'artiste, détourne sa pensée, l'entraîne loin de ses préoccupations coutumières.

Lui qui fut l'interprète de la beauté de Toulon et de ses quais, qui apporta à la découverte de la Bretagne je ne sais quelle grave allégresse, qui avait célébré l'intense lumière de notre Quercy, et s'était trouvé partout à l'aise, se sentit alors envahi par le désarroi et l'angoisse. En dépit de l'affection de sa famille française, l'âme du vagabond ressurgissait. Minute fugitive dont le travail vint le guérir. Dès février 1940, il peignait à nouveau parmi les paysans et les oliveraies, dans la campagne de Biot. Il fit une exposition au château des Grimaldi, à Cagnes, une autre organisée à Limoges par M. Pierre Giroud connut un succès éclatant. Cette dernière l'amena à Peyrat-le-Château où il s'installa, en attendant que Paris, son port d'attache, puisse à nouveau le recevoir et l'accueillir. Il s'attacha à ce coin du Limousin, l'aima et le fit aimer. Il y est encore aujourd'hui, parmi la laborieuse population paysanne dont il partage la vie, ne s'en détachant que pour aller sur la

côte basque, s'enivrer de nouveaux spectacles et célébrer l'océan.

Les tableaux de Gritchenko : une apothéose de couleurs expressives, ordonnées sur un rythme joyeux et clair en une sorte de plain-chant, dans une cadence dont l'éclat ravit l'esprit. Nulle abstraction ne dicte ces tableaux. Ils ont pour thème des aspects naturels retracés avec un dynamisme particulier qui assigne à leur auteur place à part dans l'art contemporain.

Pour exécuter ses tableaux, Gritchenko, d'instinct autant que de raisonnement utilise le bois comme support. Il peint sur panneaux. Il les préfère à la toile qui répugne à la poussée virile du pinceau, alors que le bois résiste et lutte avant de recevoir et d'accueillir la couleur. Par cette technique, il se rattache directement aux peintres byzantins qui ont peuplé les églises orientales de tant de scènes religieuses que le temps a pu assombrir sans les altérer, comme il se rattache aux primitifs occidentaux. En Italie comme au Portugal, aux Flandres comme en France, maints chefs-d'œuvres ont vu le jour sur des panneaux qui sont toujours intacts dans les musées. Rubens, Watteau, Bonnington, d'autres maitres encore ont peint sur bois. La toile est une commodité car elle peut se rouler : à cela se résume sa supériorité, si c'en est une.

Seulement il importe que les panneaux soient bien préparés. Gritchenko choisit avec le plus grand soin ceux qu'il utilise. Il les vernit, il les recouvre avec amour, apportant à cette besogne matérielle une sorte de ferveur.

Quant aux couleurs, Gritchenko emploie les meilleures que peut lui fournir la chimie du monde entier et en temps normal les ressources des fabriques d'Angleterre, de Hollande et de France sont mises à contribution par lui.

Il étale sa pâte à l'aide de larges pinceaux, parfois la met directement au sortir du tube et dans le feu du travail, ne craint pas de l'écraser directement avec les doigts. Par son opulence généreuse et par son faste sa couleur révèle le nom de l'artiste, sans qu'il soit besoin de recourir à une signature : c'est la

couleur qui reste la base rythmique de ses compositions, crée les valeurs et fait surgir les formes.

Cet artiste d'une grande fécondité n'est pas un improvisateur superficiel. Le motif est toujours longuement étudié lorsque le choix en est arrêté. Chaque tableau est précédé de croquis et de dessins et n'est jamais dicté par une première impression visuelle ou une théorie préconçue. L'artiste est guidé à la fois par son raisonnement et par une sorte de fièvre créatrice qui se manifeste dans l'exécution spontanée d'un coloris dynamique et animateur. La science incontestable qui intervient dans ses préparations ne vient pas refroidir ou masquer un sentiment qui recrée la réalité visuelle pour en donner « *une image forte nourrie de poésie et de style* ». Sa technique est une servante soumise, non une maîtresse autoritaire.

La peinture de Gritchenko exprime un lyrisme parfois tempéré de nostalgie. Sa couleur a des exaltations et des enthousiasmes qui dévoilent son âme. Il domine son sujet et cependant dans une certaine mesure, il est absorbé par lui. Il conquiert et il est conquis. Il se mêle au spectacle dont il fixe l'apparence, il se raconte en célébrant la nature éternelle. Curieux artiste qui, partout, en tous lieux, sait trouver prétextes heureux à ses élans picturaux. Il aime passionnément la mer et nul ne célèbre avec plus d'autorité que lui l'âpre noblesse des terres brûlées du soleil. Partout, il découvre des féeries de couleurs aussi rares que splendides. Il s'arrête complaisamment devant les rues grouillantes et cependant il aime la solitude que lui offre la nature sauvage où nul homme ne passe et dirait volontiers comme saint Bonaventure : « *Bienheureuse solitude, ô seule béatitude* ».

La mer mouvante l'attire au plus haut point. Il la montre presque toujours encadrée de rochers dont la lourdeur statique contraste avec l'animation rythmique des flots. Il unit le vert transparent de ses eaux au bleu ou au violet d'un ciel qui est toujours léger et éloigné sur l'horizon. Les vagues semblent se mouvoir sur des rythmes divers. Elles viennent caresser ou battre furieusement le rivage, elles glissent avec douceur ou se gonflent avec colère. Elles sont le sang du globe dont les fièvres

se marquent aux cadences du flux. Au-dessus d'elles naissent et courent les nuages errants, divers comme les flots. Gritchenko épris des immensités océanes aime les batailles aériennes et les féeries qu'apporte le soleil à ses diverses heures.

Il découvre une allégresse colorée dans les thèmes dont il s'inspire, qu'il s'agisse de paysages ou de figures, ces dernières moins nombreuses dans son œuvre mais saisies avec la même joie volontaire, celle qu'il ressent lorsqu'il peint des fleurs, des fruits, des produits de la mer, mollusques et poissons, qui sont pour lui modèles d'élection.

Dans sa production riche et variée, un peu de la magie orientale semble venir jusqu'à nous. Les mirages du rêve s'unissent à la splendeur de la réalité pour permettre les évasions de l'esprit vers un monde idéal, un monde où tout est ordre et beauté, où tout apparaît renouvelé grâce à cette fée prestigieuse : la couleur, créatrice de rythmes et de formes.

Magie orientale ! Une contrée où ses tableaux viennent de trouver de récents succès révélera-t-elle un jour à Gritchenko de nouveaux aspects. Une trentaine de ses œuvres exposées en novembre-décembre 1947 à Casablanca, à Fez et à Meknès, et applaudis ici comme là, seront-elles cause d'un nouveau voyage de l'artiste vagabond ? Par son pittoresque et sa lumière, l'orientalisme africain doit-il le séduire un jour ? L'artiste retrouverait là-bas, sous d'autres apparences, la magie ensoleillée qu'il rencontra, en ses jeunes ans, aux rives du Bosphore ?

René-Jean



## PEINTURE

Il faut avoir entendu Gritchenko parler peinture, se prononcer avec une vigueur catégorique sur ce qui en est et sur ce qui n'en est pas, pour comprendre jusqu'à quel point un artiste peut être amoureux de belle matière, de beau métier. Le plus grand éloge que cet enthousiaste puisse faire d'une toile - et que nous puissions faire des siennes - est tout simplement le suivant : « C'est de la peinture ».

Mais, ceci dit, tout n'est pas dit.

A l'origine, il y a l'instinct, le tempérament, que rien ne remplace. On se ferait néanmoins une idée très incomplète et fautive du talent de Gritchenko si l'on considérait uniquement celui-ci comme le plus doué, le plus fougueux des coloristes, si l'on croyait qu'il peint « comme l'oiseau chante », en négligeant de réfléchir.

Il y a la peinture et il y a aussi la culture.

D'origine ukrainienne et cosaque, Alexis Gritchenko a, certes, dans le sang la passion de l'aventure, mais il a aussi le goût du savoir. Il a fait de fortes études universitaires à Kiev, à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Pendant la révolution, Gritchenko était devenu professeur aux Ateliers d'art de Moscou, Membre de la Commission des Musées : « J'avais le filon, avoue-t-il, et ma vocation de peintre a tout à coup bouleversé ma vie. » Un beau matin, en 1919, ayant décidé de tout abandonner pour la peinture, il ferma son atelier, écrivit à la craie sur la porte : « Pas d'armes. Prière de respecter ». Et il partit simplement, vêtu d'un imperméable. Par Sébastopol, il réussit à gagner Constantinople.

*Deux ans à Constantinople* : tel est le titre d'un ouvrage publié en 1930 et dans lequel Gritchenko nous raconte son séjour dans une ville qui ne lui a rien épargné, rien refusé, ni les souffrances, ni les consolations, les joies, les ivresses de la beauté.

Ce sont deux ans de misère, de travail intense qui ont fait de Gritchenko l'artiste et l'homme que nous admirons.

Après Constantinople, Paris.

L'art français, dont il avait rencontré les chefs-d'œuvre dans les célèbres collections Stchoukine et Morozoff, exerçait une attraction invincible sur Gritchenko, en même temps que l'art des icônes de Byzance.

Paris, c'était la liberté. Et ce fut bientôt le succès. Deux des « sourciers » de la peinture moderne, Zborovsky et Paul Guillaume, s'intéressèrent au jeune Ukrainien, organisèrent la première exposition de ses œuvres, en vendirent dix-sept au célèbre collectionneur américain Barnes. Gritchenko prit rapidement une place en vue dans ce qu'on a nommé « *l'Ecole de Paris* ».

Mais au lieu de hanter les terrasses de Montparnasse et de s'inféoder à une esthétique, à un système, Gritchenko chercha le renouvellement, l'élargissement de sa vision dans le voyage, le dépaysement, le changement de climat, de lumière. (...)

Et il s'est fixé dans le midi de la France, à Cagnes, où vécut Renoir. Aux paysages lyriques mais de plus en plus solidement charpentés, sont venues s'ajouter des natures mortes d'oursins, de coquillages, de grenades, d'un coloris vibrant et d'une sensibilité raffinée.

Cette sensibilité - qui s'exprime dans la facture la plus originale - faisait déjà le prix des aquarelles de Constantinople. Elle s'est enrichie et nuancée. Elle est perceptible partout dans les traits frémissants, dans les harmonies puissantes et rares des toiles récentes. On a pu observer que certains envois de Gritchenko au Salon des Tuileries rivalisaient d'éclat avec ceux de Matisse. (...)

Paul Fierens,

*Conservateur en Chef des  
Musées Royaux de Bruxelles*

Les paysages de Gritchenko sont des gemmes en fusion, des tourbillons de lyrique allégresse où la somptuosité des tons et de la matière se tempère de délicatesses infiniment précieuses. Il y a là des sites des Alpes-Maritimes dignes d'être mis auprès des paysages illustres de Cagnes, et je pèse la valeur de ma louange. Le jeune coloriste ukrainien a conquis Paris.

Louis Vauxcelles.

*Carnet de la Semaine*, 16 Mai 1926

L'Ukrainien Gritchenko est bien de cette haute lignée, qui, dès son berceau, a connu la nostalgie de l'Orient et qui, au premier contact avec l'Islam, s'épanouit en une sorte de plain-chant enivrait !

J'ai dit : plain-chant, et je ne retire pas ce mot ; car, tout comme le Delacroix, du Voyage au Maroc, qu'il vénère, Alexis Gritchenko excelle à mêler la musique à la couleur. Ce qui donne tant de prix à ses harmonies de tons rares et exquis, c'est qu'elles ont une cadence, un rythme incomparables. Il n'est pas de plus belle musique d'Orient.

Raymond Escholier.

*Dépêche de Toulouse*, 30 Novembre 1930

On a comparé Gritchenko à Van Gogh, à Renoir, à Matisse.

Ce peintre, enivré par la couleur, lui soumet la nature entière. Parfois celle-ci lui résiste, mais plus souvent elle paraît heureuse d'être ainsi : transfigurée. C'est dans ses natures mortes que ce lyrisme, fasciné par l'Orient, semble avoir donné le meilleur de lui-même.

Claude Roger-Marx, Janvier 1948

## TABLE DES MATIÈRES

Avis au lecteur.....	7
Préface de Lubomir Hosejko.....	9
Préambule de l'auteur.....	15
L'Ukraine de mes jours bleus.....	21
Quatrième de couverture de la première édition.....	221
Réné-Jean et Paul Fierens au sujet de l'homme du peintre (extraits).....	223



**L'HARMATTAN ITALIA**

Via Degli Artisti 15; 10124 Torino  
harmattan.italia@gmail.com

**L'HARMATTAN HONGRIE**

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16  
1053 Budapest

**L'HARMATTAN KINSHASA**

185, avenue Nyangwe  
Commune de Lingwala  
Kinshasa, R.D. Congo  
(00243) 998697603 ou (00243) 999229662

**L'HARMATTAN CONGO**

67, av. E. P. Lumumba  
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)  
BP2874 Brazzaville  
harmattan.congo@yahoo.fr

**L'HARMATTAN GUINÉE**

Almamy Rue KA 028, en face  
du restaurant Le Cèdre  
OKB agency BP 3470 Conakry  
(00224) 657 20 85 08 / 664 28 91 96  
harmattanguinee@yahoo.fr

**L'HARMATTAN MALI**

Rue 73, Porte 536, Niamakoro,  
Cité Unicef, Bamako  
Tél. 00 (223) 20205724 / +(223) 76378082  
poudiougopaul@yahoo.fr  
pp.harmattan@gmail.com

**L'HARMATTAN CAMEROUN**

BP 11486  
Face à la SNI, immeuble Don Bosco  
Yaoundé  
(00237) 99 76 61 66  
harmattancam@yahoo.fr

**L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE**

Résidence Karl / cité des arts  
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03  
(00225) 05 77 87 31  
etien\_nda@yahoo.fr

**L'HARMATTAN BURKINA**

Penou Achille Some  
Ouagadougou  
(+226) 70 26 88 27

**L'HARMATTAN SÉNÉGAL**

10 VDN en face Mermoz, après le pont de Fann  
BP 45034 Dakar Fann  
33 825 98 58 / 33 860 9858  
senharmattan@gmail.com / senlibraire@gmail.com  
www.harmattansenegal.com

**L'HARMATTAN BÉNIN**

ISOR-BENIN  
01 BP 359 COTONOU-RP  
Quartier Gbèdromèdé,  
Rue Agbélenco, Lot 1247 I  
Tél : 00 229 21 32 53 79  
christian\_dablaka123@yahoo.fr



## L'UKRAINE DE MES JOURS BLEUS

*L'Ukraine de mes jours bleus* fait découvrir les souvenirs d'enfance d'Alexis Gritchenko (1883-1977), peintre né en Ukraine qui a passé la majeure partie de sa vie en France.

Sous le regard d'un enfant, se présente au lecteur la vie d'une province ukrainienne à la jointure des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, avec ses traditions, sa structure sociale, son existence rythmée par les fêtes et les saisons.

Cette évocation nostalgique et lumineuse, faite des années plus tard, garde intacte l'image d'un monde qui a été irrémédiablement bouleversé au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

La réédition de ce livre, paru en 1956, est préfacée par Lubomir Hosejko, collectionneur de l'œuvre du maître et de ses correspondances.

